

TONKIN

ET

MERS DE CHINE

ROLLET DE L'ISLE

AU TONKIN

ET DANS

LES MERS DE CHINE



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



E. PLON, NOURRIT et Cie, Imprimeurs-Éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

A

MON AMI ET COLLÈGUE

J. RENAUD

AU TONKIN

ET DANS

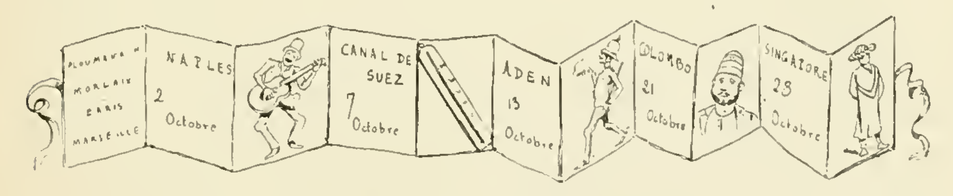
LES MERS DE CHINE

---

2 novembre 1883. — A bord de l'*Ilissus*, en mer.

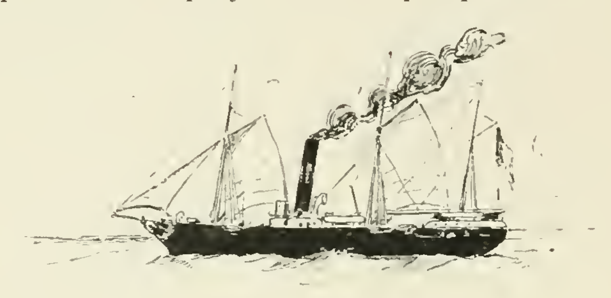
Le 30 octobre, le paquebot *l'Iraouaddy*, des « Messageries maritimes », qui nous amenait de France, mouillait devant Saïgon.

Il y a un mois et quelques jours, nous étions, mon collègue M. Renaud et moi, en pleine mission hydrographique sur les côtes de Bretagne. Nous étions à bord de la *Chimère* et mouillés devant Ploumanach quand nous reçûmes l'ordre de rallier au Tonkin le pavillon de l'amiral Courbet. Depuis, nous sommes en route : Morlaix



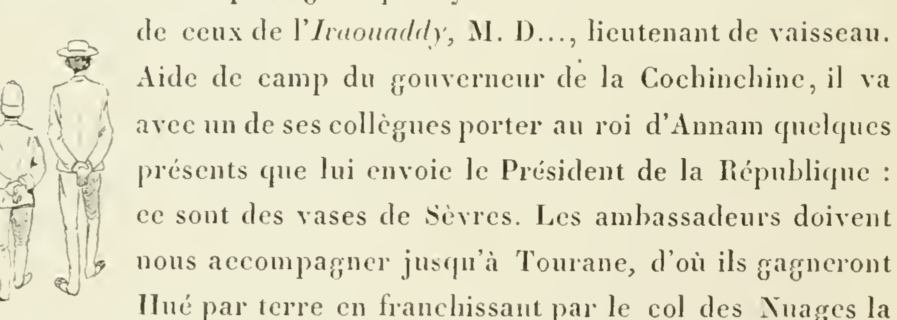
où nous débarquons de la *Chimère*, Paris où les préparatifs se font avec une presse fébrile, Marseille, le paquebot, Naples, le canal de Suez, la mer Rouge et ses 39° de chaleur, Aden, Colombo, Singapore, tout cela nous a passé devant les yeux avec une rapidité fantastique, et maintenant nous sommes presque arrivés.

Nous apprenons que le service entre le Tonkin et la Cochinchine a été doublé tout récemment, et que l'*Ilissus* part le 2 novembre pour Haïphong. Nous n'avons donc que deux jours à passer à Saïgon. Ils ont été complétement employés à faire quelques courses indispen-



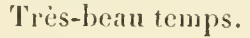
sables, visites officielles ou autres, à suivre avec sollicitude les voyages de nos dix-sept caisses d'instruments de l'*Iraouaddy* sur le quai et du quai sur l'*Ilissus*, en sorte que je n'ai rien vu de la ville que ce que l'on en aperçoit par la portière d'un malabare, et, après avoir fait nos adieux à nos derniers compagnons du paquebot, nous embarquons le 1er novembre sur l'*Ilissus*.

Parmi les rares passagers qui s'y trouvent nous rencontrons un de ceux de l'*Iraouaddy*, M. D..., lieutenant de vaisseau. Aide de camp du gouverneur de la Cochinchine, il va avec un de ses collègues porter au roi d'Annam quelques présents que lui envoie le Président de la République : ce sont des vases de Sèvres. Les ambassadeurs doivent nous accompagner jusqu'à Tourane, d'où ils gagneront Hué par terre en franchissant par le col des Nuages la ligne de montagnes élevées qui sépare la baie de Tourane de la plaine de Hué. C'est un voyage court, mais fatigant : il faut en effet s'élever assez haut pour franchir le défilé des Portes de Fer qui forme le



sommet du col ; mais de l'avis de tous ceux que la perspective d'une pareille escalade n'a pas effrayés, la vue que l'on embrasse de ce point élevé sur ces deux versants de la montagne dédommage amplement des fatigues de la route.

Nous appareillons de Saïgon vers deux heures de l'après-midi et sortons de la rivière à la nuit tombante. Nous revoyons les hautes montagnes du cap Saint-Jacques, presque les seules de Cochinchine, où les amateurs de Saïgon viennent quelquefois chasser le tigre. Très-beau temps.



Ce matin nous sommes par le travers du cap Padaran, où s'arrêtent maintenant nos possessions de Cochinchine et où l'établissement d'un phare serait bien à désirer ; puis nous apercevons le cap Varella. Continuation du beau temps. Très-peu de houle.

3 novembre. — Baie de Vung-ro.

Le beau temps d'hier soir n'a pas duré longtemps ; à une heure du matin nous sommes tous réveillés par de violents coups de roulis : il pleut à verse et il vente très-fort ; sur le pont il fait noir comme dans un four. On voit les lames décoiffées par la brise arriver à la hauteur des bastingages ; les officiers trempés font serrer les tentes par les Chinois, qui piaillent comme des paons, ce qui est leur habitude aussitôt qu'ils font quelque chose. Enfin nous prenons la cape, bâbord-amures, et je rentre me coucher dans ma cabine, où je suis obligé, pour ne pas être envoyé hors de ma couchette, de me caler soigneusement avec force oreillers.

Ce matin la brise mollit un peu, la mer se fait plus belle. Mais au

déjeuner, à part les hydrographes qui pourtant n'ont guère d'appétit, il n'y a pas d'amateurs. Pendant la nuit, nous nous sommes éloignés de la côte le plus possible, tout en faisant un peu de nord ; d'après



son estime, le commandant, qui n'en est pas à son premier voyage sur cette côte, pense que nous sommes par le travers de notre première relâche : Quine-hone, peut-être plutôt un peu trop nord. La mer devenant maniable, nous mettons donc le cap à l'ouest pour aller retrouver la terre. Aussitôt en vue, on reconnaît d'abord que l'on doit être en effet un peu au nord de Quine-hone, et l'on modifie un peu la route pour faire du sud ; puis, en se rapprochant davantage, on s'aperçoit que nous sommes en train de gouverner sur le cap Varella, celui que nous avions hier au soir par le travers. Nous avions donc eu, contre toutes prévisions, un courant violent portant au sud : la côte est coutumière de ces surprises désagréables, et les courants, heureusement pas traversiers, qui y règnent, y jouent souvent de ces tours aux bâtiments.

Comme le temps a mauvaise apparence, nous entrons pour passer la nuit dans la petite baie de Vung-ro, qui s'ouvre au sud du cap Varella.

Nous descendons à terre pour chasser et voir un peu de pays. L'aspect de la côte est superbe en arrivant ; elle forme une petite baie entourée de hautes montagnes, boisées jusqu'au sommet, avec des rochers qui se montrent à toutes les hauteurs à travers les branches ; nous accostons à une petite plage que les arbres abritent en partie, et les chasseurs se mettent en quête ; mais le pays ne paraît pas giboyeux, et ils reviennent bredouille.

4 novembre. — Baie de Xuon-day.

Appareillage ce matin à sept heures. Nous continuons à longer la côte ; à peine dehors, la brise reprend et la danse recommence. Le mouillage de Quine-hone où nous nous rendons n'étant pas abrité, et le débarquement des marchandises n'y étant possible que par beau temps, nous relâchons à une heure de l'après-midi dans la grande baie de Xuon-day, qui nous offrira pour la nuit un excellent abri.



En entrant, nous talonnons deux fois assez violemment sur un banc de sable non marqué sur la carte ; le choc est même si fort que tous les chauffeurs chinois abandonnent la machine malgré les mécaniciens et se précipitent sur le pont en se figurant déjà que nous coulons. Fort heureusement il n'en est rien, et nous ne faisons même pas d'avaries sérieuses.

Nous descendons à terre malgré la mauvaise apparence du temps ; nous accostons auprès d'un village annamite sur une plage ombragée de cocotiers, au-dessus de laquelle s'élèvent des montagnes presque à pic et en partie couvertes de végétation. C'est là un des rares coins

de terrain solide cultivés en Annam, et l'aspect des collines morcelées en champs rappelle assez celui de la rivière de Tréguier. Nous trouvons au village un excellent accueil et surtout un grand succès de gaieté quand l'un de nous se couvre de son caoutchouc ; c'est là où se manifeste à nous pour la première fois un échantillon de ce caractère annamite si semblable au caractère français. Comme nous, l'Annamite est léger, sceptique et blagueur ; un rien excite sa gaieté ; ayant un certain esprit militaire avec cela et aimant le galon... autant que nous. D'ailleurs, les Annamites, qui ne sont pas ordinairement jolis, sont encore plus laids quand ils rient ; tous en effet chiquent du bétel, qui leur rend la bouche rouge et les dents noires : on a du mal à s'y faire.

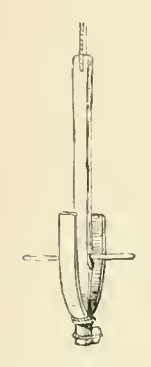




Impossible de voir ces dames ; mais nous ne le regrettons pas si elles ressemblent à ces messieurs, ce qui est probable ; d'ailleurs, comme les deux sexes portent même chignon, même turban et à peu près même costume ; que de plus le sexe fort n'a généralement pas de barbe, il est assez difficile dans une première visite de distinguer un homme d'une femme.

Nous buvons du coco, visitons une des cases qui se trouvent au bord de la mer et qui sont petites et sales, et profitons d'une embellie pour regagner le bord. L'intérieur de ces cases annamites toutes pareilles n'est guère intéressant : le plancher, c'est le sol ; les murs sont en feuilles soutenues par des bambous, dont les plus gros four-

nissent la charpente ; dans un coin une grande table très-basse, couverte d'un mauvais tapis en feuilles de bananier, sert de lit à toute la



famille et aux animaux domestiques qui pullulent. Au milieu de la chambre, un trou où l'on fait du feu et sur lequel se place une toute petite marmite remplie de riz (c'est avec un peu de poisson salé la nourriture exclusive des Annamites); comme boisson, de la mauvaise lavasse de thé et quelquefois un peu de choum-choum, de l'eau-de-vie de riz. Avec une petite pipe de tabac opiacé qu'il fume gravement dans un narghilé de porcelaine, ce repas constitue pour l'Annamite le confortable le plus sérieux.

5 novembre. — Baie de Quine-hone.

Nous appareillons de Xuon-day à sept heures du matin et arrivons rapidement, et cette fois par beau temps, à Quine-hone. L'aspect en est semblable à celui des baies précédentes, mais elle est moins



abritée, et nous roulons un peu. Il y a là un consulat français, pour le moment sans titulaire. Nous débarquons quelques marchandises dans des jonques le long du bord, ce qui se fait au milieu d'un tapage infernal. Les « compradores » chinois du bord hurlent et se préci-

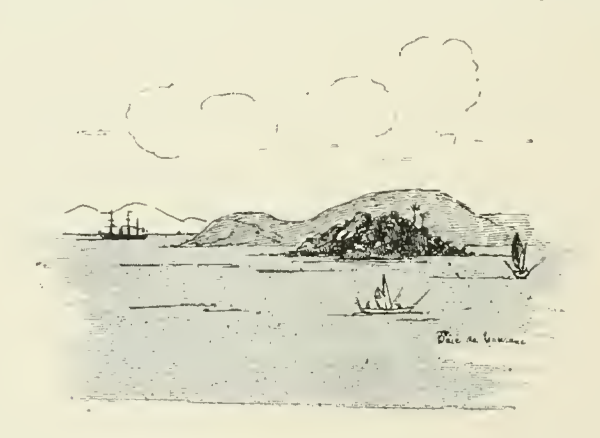
pitent autour des panneaux, dans lequel l'un d'eux finit par tomber à la renverse et va se casser la tête au fond de la cale. Il est d'ailleurs étonnant que les accidents ne soient pas plus nombreux. Tous ces coolies annamites n'ont aucune force dans les bras, et à dix ils font à peine, avec leur maladresse en plus, la besogne d'un matelot français.



7 novembre. — Tourane.

Au départ de Quine-hone nous trouvons du beau temps, mais une houle très-forte, suite du petit typhon que nous avons essuyé ces jours derniers. Ce même typhon, dont nous n'avons reçu d'ailleurs que la queue, avait aussi passé sur Quine-hone et y avait fait des ravages assez sérieux. Les cases annamites sont jetées si facilement à bas et si facilement reconstruites, que la destruction de quelques maisons est loin d'être une catastrophe pour leurs habitants.

Malgré un roulis excessivement accentué qui finit par nous fatiguer,



tout aguerris que nous sommes, la traversée se fait sans encombre, à part quelques grains sans importance. A Tourane nous trouvons au

mouillage l'*Atalante*, cuirassé de station qui, après avoir participé au bombardement de Thuan-an, est venu ici établir le blocus; sa compagnie de débarquement vient de partir pour le Tonkin, emmenée il y a huit jours par le transport *le Shamrock*. Les malheureux officiers que nous sommes allés voir ce matin à bord sont dans le marasme le plus absolu; il y a deux mois qu'ils sont mouillés là sans pouvoir descendre à terre, où même la chasse est sans intérêt. Parmi eux nous trouvons M. V..., lieutenant de vaisseau, qui, sous le nom de Pierre Loti, a publié de si charmantes choses; peut-être le blocus de Tourane nous vaudra-t-il quelques pages de lui.

Nous débarquons quatre mille sacs de riz, ce qui se fait, comme d'habitude, au milieu des vociférations des Chinois et des Annamites. Le long du bord il y a de nombreux sampans; ce sont





des embarcations du pays, très-légères, pointues aux deux bouts, avec une cahute au milieu où vit toute la famille. Le costume des enfants est simple : c'est un tout petit lacet faisant le tour du corps. Ils vivent dans ces embarcations, y font cuire leur riz dans des marmites grosses comme le poing et paraissent d'ailleurs assez misérables.

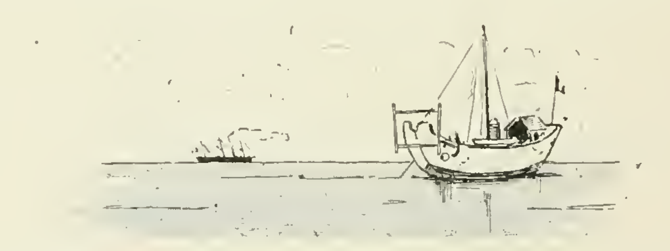
Nous laissons ici les deux ambassadeurs envoyés à Hué par le gouverneur. Ils emmènent avec eux soixante hommes d'infanterie de marine, qui vont à Thuan-an renforcer le bataillon qui s'y trouve.

9 novembre. — Haïphong.

Nous sommes restés un jour de plus à Tourane par suite d'un retard apporté au déchargement des marchandises, et nous n'avons appareillé qu'hier au soir, à minuit. Il faisait un temps superbe et même un peu chaud, mais quelle différence entre cette température sèche, facile à supporter, et les chaleurs humides de Saïgon !



Arrivés devant la pointe Doson, ce matin à sept heures, nous remontons le Cua-cam, sur lequel se trouve Haïphong. Fort heureusement nous sommes arrivés à pleine mer, car il ne reste que 3m,20 à marée basse sur la barre. Il y a deux barres successives à l'embouchure du Cua-cam ; la première, la plus au large, est de sable dur ; sur la seconde, de vase molle, il ne reste que 2m,60; mais cette vase

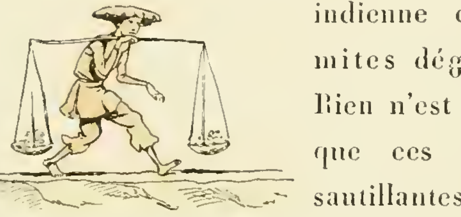


est tellement fluide que les bâtiments qui franchissent la première barre passent toujours la seconde en traînant parfois 0m,60 de leur

quille dans le fond. La mer ne marnant que de 3 mètres au plus en vive eau, les bâtiments calant près de 6 mètres ne peuvent passer que rarement. Comme de plus il n'y a qu'une seule marée par jour et qu'il n'existe pas de rade où les bateaux puissent attendre à l'abri le moment favorable pour se présenter à l'entrée du Cua-cam, c'est une cause énorme d'infériorité au point de vue commercial pour le port d'Haïphong.

Cette barre est due aux apports du fleuve, et toutes les embouchures du Delta situées dans l'ouest de Doson ainsi que la branche de Quang-yen (le Cua-nam-trieu) sont dans le même cas. Nous verrons plus loin qu'un port d'avenir au Tonkin peut se trouver ailleurs.

La première impression que produit le pays est triste : partout s'étend une grande plaine brune coupée de petits chemins sur lesquels marchent ou plutôt courent à la file indienne des Annamites déguenillés. Rien n'est plus drôle que ces silhouettes sautillantes couvertes d'énormes chapeaux de paille et qui portent sur leurs épaules deux paniers suspendus aux extrémités d'une petite perche : ces paniers contiennent généralement du riz, du sel ou des patates, et au retour du marché, on rencontre souvent une bonne mère rapportant ses deux moutards accroupis chacun dans l'un des paniers.





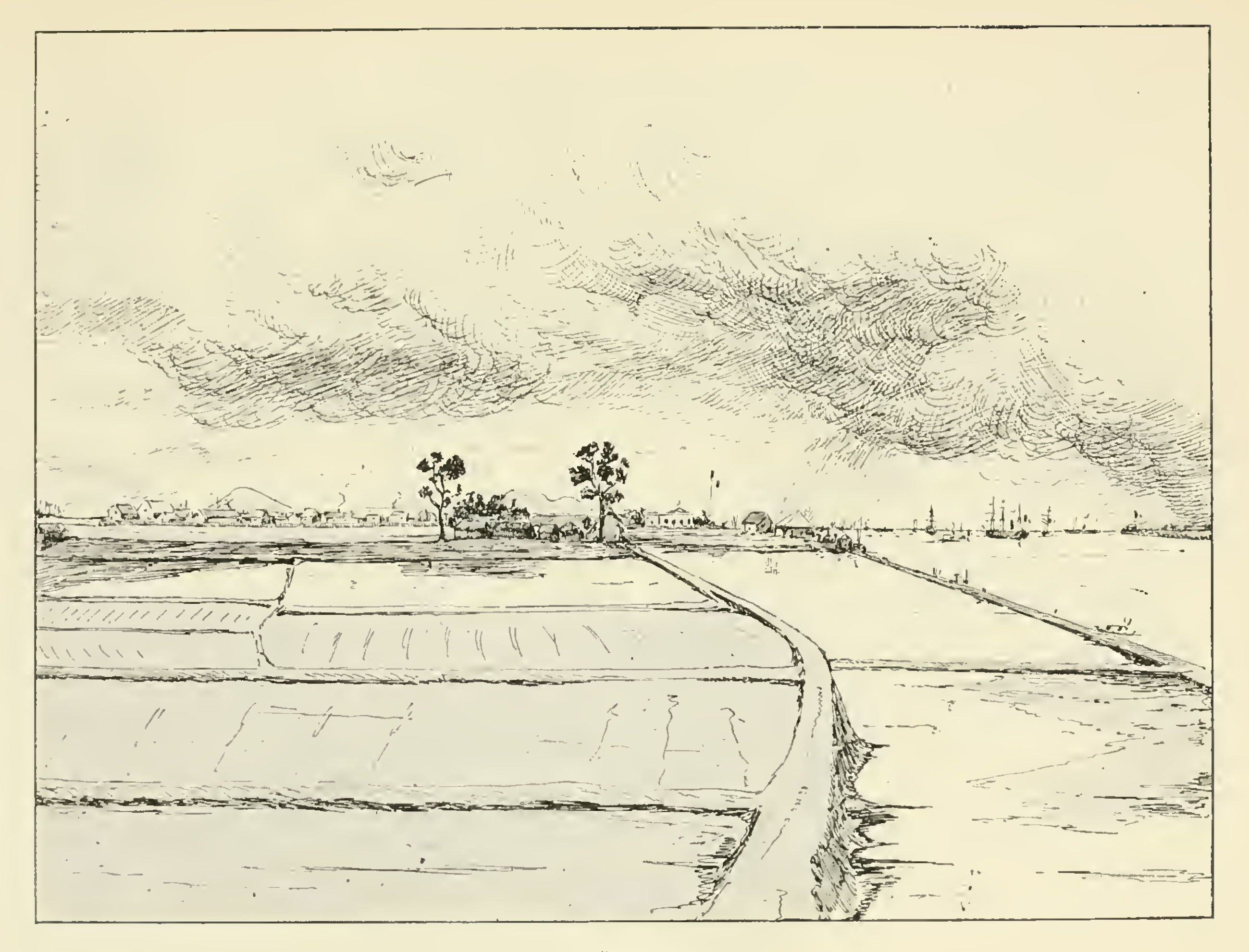
Le pays paraît très-peuplé, car ce monde grouille partout, depuis les berges vaseuses du fleuve jusqu'aux nombreux villages que l'on aperçoit à l'horizon et qui se

signalent par leur enceinte de bambous touffus surmontés d'une forêt d'aréquiers dressant en l'air leurs plumeaux déchiquetés. La rivière est d'un beau jaune, mais moins sale que celle de Saïgon : les deux rives sont formées de deux digues hautes de 2 mètres environ au-dessus du niveau des plus hautes mers; ces digues sont construites



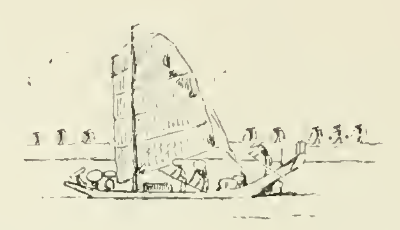
simplement avec la vase retirée du lit du fleuve, vase assez consistante et qui sèche rapidement à l'air; la partie supérieure des digues, large de 1 mètre au plus, sert de route : il n'y en a pas d'autres dans tout le Delta. Cette hauteur de 2 mètres suffit à protéger les rizières environnantes, où ne doit pas pénétrer une goutte d'eau salée; les inondations qui se produisent plusieurs fois par an par typhon ou coup de vent du sud, et qui submergent parfois 5 ou 6 kilomètres de terrain dans l'intérieur, ne dépassent guère cette cote.

La rivière, que nous continuons à remonter sous la conduite d'un pilote pris à la pointe Doson, fait quelques coudes. Ces pilotes sont au nombre d'une dizaine et montent de petites jonques légères sur lesquelles ils attendent les bâtiments à l'entrée du Cua-cam. Quelques-uns sont au Tonkin depuis de longues années, et plusieurs, établis dans le pays, ne songent plus



HAÏPHONG.

du tout à rentrer en France : cela donne une idée rassurante du pays à des débutants comme nous, et la bonne mine de la plupart d'entre eux nous démontre que le climat n'est pas débilitant pour des Européens.



Nous passons devant l'embouchure de nombreux petits arroyos vaseux qui se jettent dans le Cua-cam; nous apercevons à notre gauche un vieux fort annamite en ruine, dont l'entrée est reliée à la berge par une petite digue. C'était autrefois là que le mandarin de la douane percevait sur les jonques les droits de circulation, et les vieux canons du fort étaient destinés à intimider les récalcitrants.

De ce point nous commençons à apercevoir les quelques maisons européennes d'Haïphong et la résidence où flotte le pavillon français au milieu des petites cases en chaume des Annamites. Sur rade, c'est-à-dire mouillés en pleine rivière, quelques bâtiments de guerre ou de commerce.

L'*Ilissus* mouille devant l'entrée du Song-tam-bac, en face d'Haïphong, qui s'étend sur la rive droite du Cua-cam et sur la rive droite aussi du Song-tam-bac. Ce dernier est un canal d'une largeur très-variable, qui fait communiquer le Cua-cam avec tous les fleuves de l'ouest et en particulier avec le fleuve Rouge. Son entrée devient de plus en plus difficile, à cause d'un banc de vase qui finira par l'obstruer presque complétement. Il est couvert de jonques et de sampans accostés ou circulant, et présente une grande animation.

Aussitôt l'*Hissus* mouillé, nous allons nous présenter au commandant du *Drac*, commandant la rade, qui nous apprend que l'amiral Courbet est à Hanoï, où il a établi son quartier général et où se fait le rassemblement de toutes les troupes disponibles. Nous nous rendons ensuite chez M. D..., commissaire colonial d'Haïphong, qui, sur notre demande de nous rendre à Hanoï, nous offre deux places sur une petite chaloupe à vapeur, le *City of Wampu*, qui doit partir demain matin et emmener aussi le lieutenant-colonel Belin, du 1er tirailleurs algériens, et quarante turcos.



Les renseignements que nous recueillons dans ces deux visites ne sont pas bons et nous transportent immédiatement dans un nouvel état de choses. Les Pavillons noirs sont devenus d'une audace extrême : les chaloupes et les jonques qui se rendent à Hanoï reçoivent fréquemment des coups de fusil, même en passant par le canal des Bambous; quant au canal des Rapides, qui n'est pas loin de Bac-ninh, il n'y faut pas songer. Toutes les nuits on voit de grands feux allumés sur les collines autour d'Haïphong, et qui sont, paraît-il, des signaux; il y a souvent des alertes dans la ville : on a mis partout des factionnaires avec le fusil chargé, ce qui rend singulièrement dangereuse toute promenade nocturne. Bref, nous tombons en pleine panique.

Nous profitons du reste de la journée pour visiter un peu Haïphong. Sur les rives du Song-tam-bac, qui, comme je l'ai dit, forme à peu près la limite nord de la ville,

sont bâtis : la maison du représentant de la Compagnie des Messageries maritimes, grande bâtisse blanche à véranda et à deux étages, qui a, jusqu'à présent, résisté aux typhons les plus violents ; l'arsenal ou plutôt l'assemblage de cases et de madriers qui en porte le nom. Les ateliers ont été tant bien que mal installés dans une



ancienne pagode ; l'ingénieur s'est construit une petite case, et, grâce à deux grosses bigues qui se dressent sur la berge et aux ancres qui garnissent le terrain, l'établissement a fini par prendre une certaine tournure ; c'est dans ces conditions déplorables d'installation que l'on devra monter les douze nouvelles canonnières que l'on doit prochainement envoyer de France en tranches qu'il faudra

LE SONG-TAM-BAC A HAIPHONG.

assembler et boulonner. L'arsenal et la maison des Messageries sont sur la rive gauche; sur la rive droite, on trouve le sémaphore, la maison des douanes françaises, simple bicoque en ruine; le fort, annamite autrefois, devenu caserne de l'infanterie de marine, grand carré entouré d'un fossé, d'un mur en terre et d'une palissade, à l'intérieur duquel s'élèvent quelques cases en bambous et en torchis; plus loin, sur cette même rive, s'élèvent plusieurs maisons de commerçants chinois, bâties en briques, couvertes en tuiles vernissées, présentant enfin un certain aspect de confortable au milieu des déplorables « canias » qui les entourent.

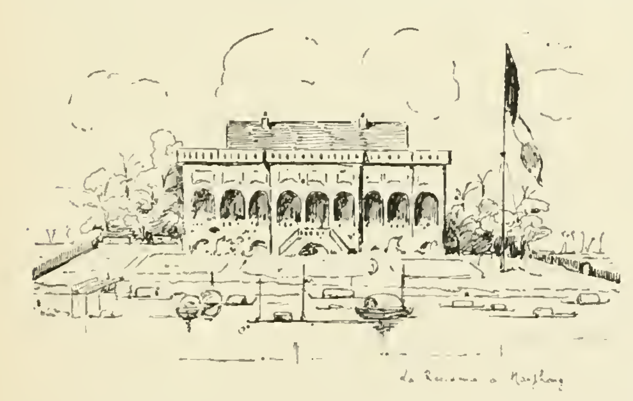


Si, après avoir dépassé l'entrée du Song-tam-bac, on continue à suivre le Cua-cam, on rencontre sur la rive droite les « magasins chinois » : c'est le dépôt des approvisionnements du corps expéditionnaire que l'on a installé dans d'anciennes maisons chinoises. Il y a quelques mois, elles sont devenues trop petites, les marchandises sont dehors, recevant la pluie et le soleil, et les pertes énormes. Placé en dehors de la ville et en communication difficile avec elle, ce dépôt est l'objet d'une surveillance toute spéciale. Quel désastre ce serait que la perte de toutes ces provisions si précieuses pour nos hommes, auxquels le pays ne fournit que peu de chose en fait de nécessaire!

L'intérieur d'Haïphong est peu intéressant. Quelques maisons

européennes, construites par des Annamites, abritent les principaux services, les fonctionnaires et leurs familles. Quelques hôtels et beaucoup de marchands de vermout. A part un ou deux grands bazars où l'on trouve les choses les plus variées et qui, par cela même, rendent ici d'énormes services, tous les établissements commerciaux français sont des débits de liqueurs. C'est un commerce sûr, en effet, mais au point de vue colonisateur, c'est médiocre. Inutile de dire que la vicinalité n'existe pas à Haïphong, et qu'il faut des bottes d'égoutier pour marcher dans les rues, si l'on peut donner ce nom aux chemins vaseux qui circulent entre les maisons. En fait de monuments publics, il n'y a guère que la Résidence, que nous avons aperçue en arrivant; elle date de loin et a été bâtie par le génie. Elle est bien disposée, bien aérée : c'est le type des maisons habitables dans ces climats; malheureusement, construite sur la berge du fleuve, sur un fond de vase, elle commence à fléchir un peu; c'est le sort commun à toutes les constructions un peu lourdes et partant solides que l'on essayera de faire dans ce bourbier d'Haïphong.



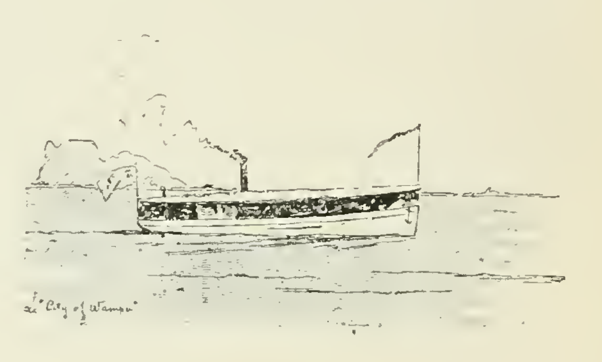


La ville est remplie de larges trous où croupit une eau vaseuse; on y dépose toutes les immondices des voisins; pour construire une maison, il faut toujours surélever un peu le sol, et comme les murs sont

généralement faits de vase séchée, on a pris la matière première nécessaire à côté de soi : il en résulte que chaque maison a pour voisin un de ces larges trous pleins d'eau sale. C'est pittoresque, mais dégoûtant, et quand on pense qu'avec cela il n'y a pas de fièvre et à peine d'épidémie à Haïphong, on est bien forcé de reconnaître que le climat y est pour beaucoup.

10 novembre. — A bord du *City of Wampu.*

Nous finissons par partir ce matin à dix heures, escortés par une chaloupe pareille, le *Sechouen.* Ces chaloupes, achetées à Hong-kong, ont au plus une quinzaine de mètres de longueur et ne calent pas plus de $1^{m},50$: c'est déjà beaucoup pour la traversée que nous avons à faire. Elles ont à l'avant une sorte de petit roufle où peuvent prendre place deux ou trois personnes, et devant lequel se tient le pilote, la roue du gouvernail à la main. Ces pilotes (Annamites ou Chinois) gouvernent ainsi pendant douze heures de suite, immobiles sur leurs talons, sans donner trace de fatigue, et c'est une attention continuelle qui devient nécessaire au milieu de ces arroyos resserrés, où les coudes sont brusques et la vue peu étendue.



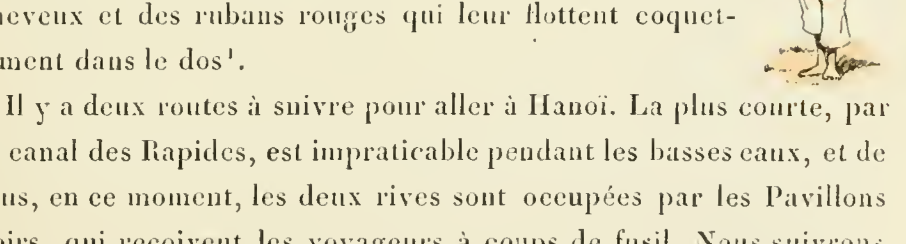


La chaloupe est couverte de bout en bout d'un toit peu élevé (paillotte), en feuilles de bananier; la machine est au milieu et la

cuisine derrière. Nos quarante turcos, sac au dos, musette au flanc, fusil en main, s'arrangent comme ils peuvent dans le petit espace qui leur est réservé, et, pendant les trente-six heures que nous passons là, on n'entend pas parmi ces hommes un cri ou un éclat de rire : c'est le triomphe de la bonne tenue et de la discipline. De temps en temps, le colonel adresse en arabe la parole à l'un d'eux et lui dit des choses qui le font rire de son bon rire d'enfant.



Si les turcos ont produit une certaine impression sur les Annamites, qui n'en ont rien manifesté comme toujours, eux ont été fort étonnés en voyant cette population malingre et chétive, ces petits hommes sans barbe et portant chignon. La langue aussi les a stupéfaits. « Macach parler français, macach sabir, qu'est-ce qui sait? » disaient-ils avec étonnement. Ils avaient surnommé le bataillon des tirailleurs annamites le bataillon des demoiselles, à cause de leurs longs cheveux et des rubans rouges qui leur flottent coquettement dans le dos[1].

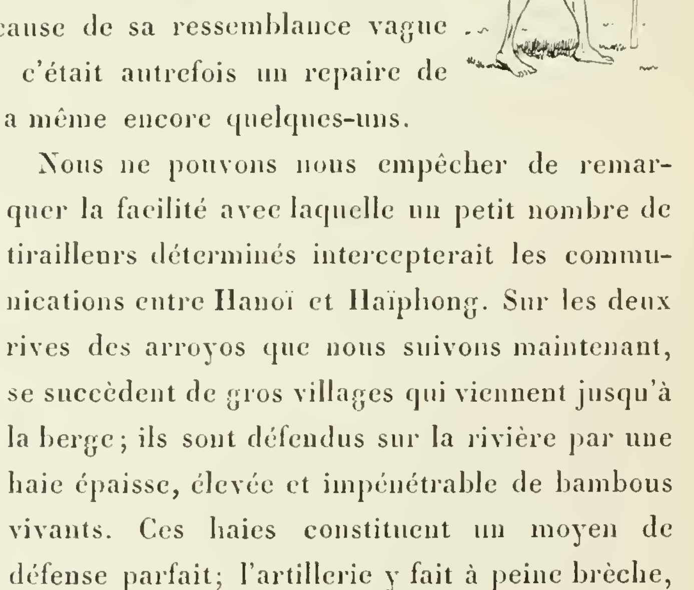


Il y a deux routes à suivre pour aller à Hanoï. La plus courte, par le canal des Rapides, est impraticable pendant les basses eaux, et de plus, en ce moment, les deux rives sont occupées par les Pavillons noirs, qui reçoivent les voyageurs à coups de fusil. Nous suivrons donc la seconde, la plus longue. C'est le Song-tam-bac tout du long,

[1] Le respect pour ces demoiselles leur est venu bien vite, quand ils les ont vues leur monter sur les épaules pour arriver avant eux dans les retranchements de Phu-sa.

puis le Thaï-binh, que l'on redescend jusqu'au canal des Bambous; celui-ci se jette dans le Song-ca, ou fleuve Rouge, à Hong-yen; on le remonte jusqu'à Hanoï, qui se trouve sur sa rive droite.

Ce voyage est réellement amusant. Assis sur le bastingage, on voit se dérouler un véritable panorama. Si les premiers plans sont uniformes et composés généralement de l'éternelle digue parcourue par l'inévitable file indienne d'Annamites déguenillés et sautillants, cela manque presque complétement de derniers plans. Nous apercevons seulement au loin quelques pagodes, aux formes peu remarquables, abritées par les banians sacrés : la montagne de l'Éléphant, ainsi nommée à cause de sa ressemblance vague avec cet animal : c'était autrefois un repaire de pirates, et il y en a même encore quelques-uns.



Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer la facilité avec laquelle un petit nombre de tirailleurs déterminés intercepterait les communications entre Hanoï et Haïphong. Sur les deux rives des arroyos que nous suivons maintenant, se succèdent de gros villages qui viennent jusqu'à la berge; ils sont défendus sur la rivière par une haie épaisse, élevée et impénétrable de bambous vivants. Ces haies constituent un moyen de défense parfait; l'artillerie y fait à peine brèche, mais les tiges cassées constituent des chevaux de frise qui déchirent les jambes des assaillants. La vue, interceptée par cette muraille verte, ne distingue rien au delà,

et quelques bons tireurs, bien postés là derrière, nous viseraient tout à leur aise, sans que nous puissions riposter. Fort heureusement, grâce à l'ignorance totale des choses de la guerre qu'ont les bandes de Pavillons noirs, cela ne s'est jamais produit, mais rien n'eût été plus facile que d'isoler Hanoï de toutes ses sources d'approvisionnement.

Nos compagnons de route sont charmants, et nous avons vite fait connaissance. Ils sont un peu dépaysés, mais ils reconnaissent leur soleil d'Afrique, plus dangereux ici. C'est ce qu'ont eu bien du mal à reconnaître les turcos, habitués à braver avec leur chechia les rayons du soleil d'Algérie; le casque ne leur plaisait qu'à demi, mais ils en ont bientôt reconnu l'utilité et même la nécessité. Le récit des campagnes de là-bas nous fait passer quelques bons moments.

11 novembre. — Hanoï. — A bord du *Pluvier*.

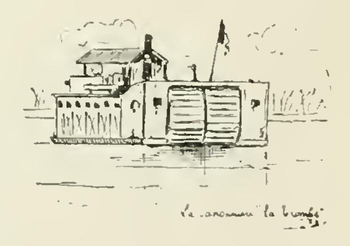
Nous passons la nuit mouillés dans le canal des Bambous, car la navigation de nuit est presque impossible dans ces rivières encaissées et sinueuses. A midi, nous sommes devant Hong-yen et pénétrons dans le fleuve Rouge. Hong-yen est un marché, assemblage de canias comme les autres, où s'entasse plus que jamais la foule des Annamites. D'ailleurs, l'animation est grande sur les berges, et, sans le manque presque absolu de jonques, dont une grande quantité couvraient autrefois le fleuve, et dont l'absence indique un ralentissement du commerce, on ne se douterait pas que l'on traverse un pays en état de guerre.

Le fleuve Rouge n'a pas volé son nom : il roule des eaux trans-

formées par places en véritable boue; malheur à celui qui tombe au milieu des remous innombrables formés à tous les coudes du fleuve : il ne reparaît plus, perdu dans ces eaux épaisses. Le courant devient très-fort, et nos petites chaloupes avancent avec peine.



Devant Batang, poste d'observation où deux sentinelles ont été surprises et tuées il y a quelques jours, des individus habillés de noir de la tête aux pieds, et armés de fusils, nous saluent de loin. A l'aide de nos jumelles, nous finissons par découvrir sous ces haillons des figures européennes; ce sont des soldats d'infanterie de marine. Il y a longtemps que les uniformes apportés de France sont partis en lambeaux sous la pluie et la boue; il a fallu les remplacer, et les étoffes annamites font maintenant tous les frais de l'équipement. Ils portaient autrefois un casque blanc; on a reconnu que cela constituait à quelque distance une cible parfaite, et on l'a recouvert d'une étoffe noirâtre. Sous ce costume sombre et quelque peu déguenillé, nos soldats ont l'air de sauvages.



Nous apercevons enfin au dernier coude de la rivière quelques canonnières mouillées dans le fleuve devant la concession, deux ou trois maisons blanches, entourées de palissades, au-dessus desquelles flotte le pavillon français : c'est Hanoï. Mais il nous faut encore ralentir notre vitesse. Le fleuve charrie tellement de vase, que les

bancs qui l'obstruent changent à tout instant de place, et notre pilote, qui a pourtant passé par là il n'y a pas deux jours, est obligé de sonder pour retrouver le chenal. On pourrait croire que, au moment où les eaux montent par suite des crues, il y a plus d'eau dans ces passages difficiles : il n'en est rien. Par un phénomène bizarre, le fond s'exhausse en même temps, et le chenal n'augmente pas de profondeur.



Il fait nuit close quand nous mouillons devant la palissade qui entoure la concession d'Hanoï. Nous débarquons sur la berge, où des myriades de travailleurs presque nus prennent la vase et la transportent pour combler les trous pleins d'eau qui existent, comme à Haïphong, dans l'intérieur de la concession[1].

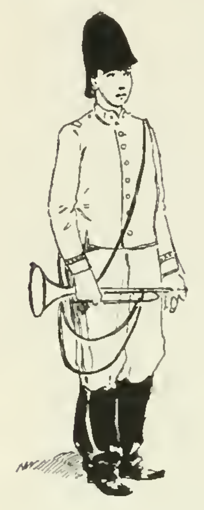


Nous nous orientons vers l'entrée de l'enceinte au milieu d'une foule d'officiers et de soldats venus pour faire bon accueil à nos compagnons de voyage : les premiers turcos qui arrivent au Tonkin.

Nous nous présentons, malgré l'heure avancée, et en nous débrouillant comme nous pouvons au milieu de l'obscurité, chez le commandant de Maigret, chef d'état-major de l'amiral Courbet, qui nous reçoit avec sa cordialité habituelle et nous mène chez l'amiral. Nous le connaissions à peine, et seulement de nom, depuis qu'il occupait la haute position de commandant en chef

[1] Cette extraction continuelle de vase a eu des conséquences funestes : elle a dégagé les abords de la palissade; la berge, rongée par les eaux au moment des crues, s'affouille et tombe, et les bâtiments de la concession, construits tout près de là, commencent à être menacés de descendre dans le fleuve.

au Tonkin. Et pourtant nous sommes tout de suite attirés vers lui, malgré son extérieur froid; son accueil bienveillant et sa parole simple et nette, qui ne peut être que l'expression d'une intelligence lucide et supérieure, achèvent de nous séduire. On se sent devant un homme et surtout devant un chef. Je ne me rappelle pas avoir vu un officier, quel qu'il soit, qui n'ait gardé d'une simple entrevue avec l'amiral l'impression que je viens d'essayer d'exprimer : il est adoré de son entourage, et cette affection est partagée par les hommes placés sous ses ordres. Tous sont prêts à se faire tuer sur un signe de lui, sûrs en allant à la mort d'être utiles au pays, puisque c'est l'amiral qui les y envoie.



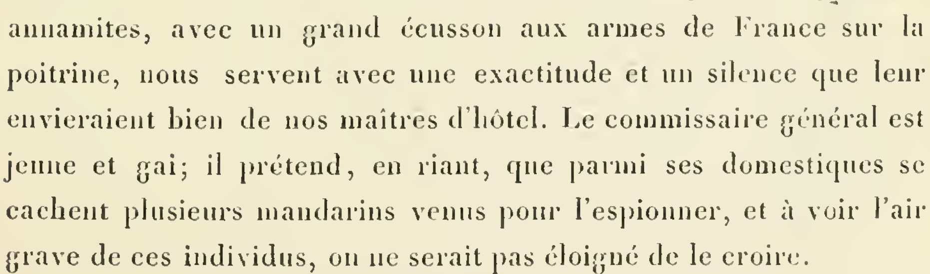
Il nous reçoit dans une grande chambre nue qui ne contient qu'une table de travail surchargée de papiers et de cartes, son lit de camp et quelques chaises : c'est d'une simplicité qui touche au dénûment. Il est vêtu d'un veston de petite tenue, où brillent les deux étoiles de contre-amiral, et couvert d'un petit chapeau de paille jaune autour duquel s'enroule le ruban des matelots du *Bayard*. N'ayant pas le temps de nous entretenir ce soir, il nous invite à déjeuner pour demain matin et nous engage à aller rendre visite au commissaire général.

Le commissaire général de la République française au Tonkin, c'est M. Harmand. Il loge dans la résidence. Nous trouvons une nombreuse société dans le grand salon, où règne un confortable que nous ne connaissons plus depuis longtemps. M. Harmand nous retient à dîner, et nous causons un peu hydrographie et surtout de la France.

La résidence, comme à Haïphong, était autrefois la demeure du consul que nous entretenions ici. La concession, entourée d'une forte palissade, contenait aussi une grande caserne pour la compagnie d'infanterie de marine qui servait de garde au résident : elle est aujourd'hui transformée en hôpital; une autre petite maison habitée aujourd'hui par l'amiral servait de logement aux officiers, et c'était tout. A l'heure qu'il est, une foule de paillottes en bambous, d'un confortable élémentaire, abritent les officiers et les fonctionnaires que le nouvel état de choses a appelés à Hanoï. C'est devenu un véritable camp d'une grande animation.



Le dîner, à part quelques plats du pays, comme la salade d'aréquiers, nous rappelle tout à fait la France : en dépit de la couleur locale, on n'y mange ni chiens rôtis, ni cochons laqués, pas même des nids d'hirondelle. La salle à manger est spacieuse et bien éclairée; un grand panka nous distribue une fraîcheur suffisante, et des domestiques annamites, avec un grand écusson aux armes de France sur la poitrine, nous servent avec une exactitude et un silence que leur envieraient bien de nos maîtres d'hôtel. Le commissaire général est jeune et gai; il prétend, en riant, que parmi ses domestiques se cachent plusieurs mandarins venus pour l'espionner, et à voir l'air grave de ces individus, on ne serait pas éloigné de le croire.



Le soir, le courrier de France que nous avons apporté sur nos chaloupes arrive, et chacun se plonge dans les lettres et les journaux. Nous, pauvres déshérités, qui n'avons rien encore, nous nous éclip-

sons et gagnons nos lits sur le *Pluvier*, qui deviendra notre quartier général pour le moment.

12 novembre. — Hanoï. — A bord du *Pluvier*.

Le *Pluvier* est un petit aviso à roues, autrefois yacht du commandant Rivière, et qui reste à la disposition de l'amiral Courbet ; il est mouillé devant la concession, et malgré la violence du courant, un sampan nous y a menés hier soir sans encombre. Nous passons à bord une nuit très-calme. Il n'y a pas encore bien longtemps, on était souvent réveillé par quelques salves de coups de fusil et même de canon que les Pavillons noirs, postés sur la rive gauche du fleuve, envoyaient sur la concession ou sur les bâtiments mouillés devant. Cela a cessé maintenant, grâce à quelques expéditions bien dirigées, et l'on peut s'organiser en paix pour la grosse affaire qui se prépare : on sait parfaitement, au moyen d'un service d'espionnage très-complet, que les Pavillons noirs se sont fortement établis en deux points voisins de Hanoï : Sontay, sur la rive droite du fleuve Rouge, au-dessus de Hanoï, et Bac-ninh, plus dans l'est, entre le Song-cau et le canal des Rapides. L'un de ces deux points est évidemment l'objectif de la prochaine expédition, mais lequel? L'amiral et son état-major sont d'un mutisme absolu, et le commun des mortels en est réduit aux conjectures.

Ce matin, à onze heures, nous nous rendons chez l'amiral. Nous sommes loin du confortable dont nous avons joui hier chez M. Harmand. C'est dans une petite chambre, sur une table sans nappe, dans un pauvre service que l'amiral déjeune en compagnie de ses deux chefs d'état-major : le commandant Badens de l'infanterie de marine, le commandant de Maigret et quelques officiers.

Le repas, assez simple, s'expédie rapidement; l'amiral mange vite et peu, et ne parle pas beaucoup. C'est le commandant Badens qui fait tous les frais de la conversation. De temps en temps l'amiral répond, place un mot ou une observation, et sa figure grave s'éclaire d'un sourire jeune que l'on s'étonne de rencontrer sur sa bouche.

Après nous avoir entretenus, dans la chambre où nous l'avons trouvé hier et qui lui sert en même temps de cabinet de travail et de salon d'audience, des projets de travail qu'il nous confie, ce qu'il fait avec la netteté et la simplicité qu'il apporte à ses moindres ordres, il nous rend la liberté, et nous en profitons pour parcourir un peu Hanoï.

C'est bien grand et surtout bien compliqué pour être bien vu en une demi-journée. Nous circulons avec peine dans les petites rues glissantes, entre deux rangs de canias amoncelées sans ordre. Dans quelques endroits, de larges trouées dans ce tas de maisons et des ruines nous rappellent que nous sommes en guerre. Pourtant la plus belle « rue », celle des Incrusteurs, avec ses maisons chinoises en briques, a encore l'air assez intacte. Cette rue doit son nom au métier que pratiquent les habitants des maisons qui la forment : ce sont eux, en effet, qui

fabriquent ces charmantes incrustations qui ont fait fureur un moment en France, et qui sont vite tombées en discrédit. Autrefois, quand le pays était à peine ouvert aux Européens, on pouvait, pour des prix insignifiants, obtenir des tables , des bahuts, des plateaux, où se développaient un réel sentiment artistique et une grande originalité. Depuis l'occupation militaire, les demandes ont augmenté dans une proportion fabuleuse, les prix de même; mais, en revanche, en voulant travailler trop vite, les



artistes annamites se sont gâté la main. Ils se servent de mauvaise nacre, emploient du bois trop vert qui joue au bout de quelques mois, et les seuls meubles ayant maintenant quelque valeur, aux yeux des véritables amateurs, sont les plus vieux, ceux qui ont été faits avant l'arrivée des Français dans le pays.

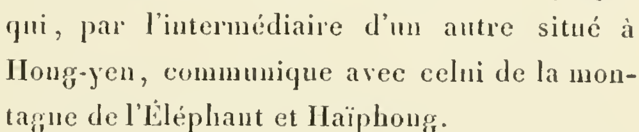
Nous visitons quelques-unes des nombreuses pagodes éparses dans la ville, et voyons de loin le joli lac dont le tour, bientôt transformé, pourra dans quelque temps rappeler aux Parisiens égarés par ici celui du bois de Boulogne.

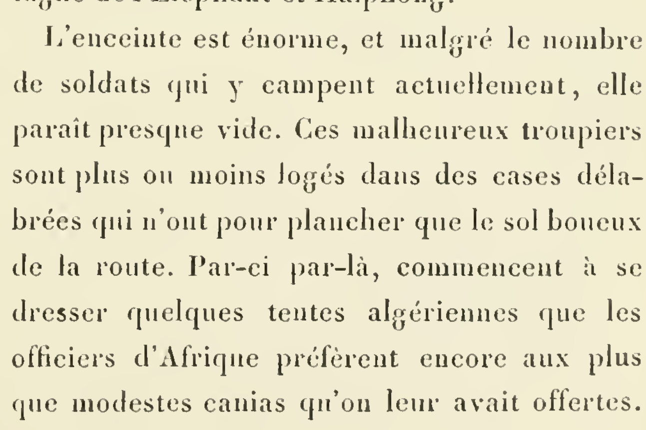
En suivant toujours la route boueuse , nous arrivons devant la

citadelle. Elle est à peu près carrée, entourée d'un énorme fossé et d'un grand mur épais. Une porte, surmontée de petits pavillons pointus aux angles recourbés, s'ouvre dans le mur, devant un pont jeté sur le fossé. En entrant, nous tombons au milieu d'un camp. Déjà, à l'extérieur, nous avions passé au milieu d'une foule de soldats allant de la concession à la citadelle, et réciproquement. Ici, cela fourmille de soldats d'infanterie de marine, aux uniformes sombres, et de marins des compagnies de débarquement, parmi lesquels se détachent les vestes bleu de ciel des tirailleurs algériens, nos compagnons de route.



Au milieu de la citadelle s'élève une haute tour au sommet de laquelle on a placé un poste de télégraphie optique qui, par l'intermédiaire d'un autre situé à Hong-yen, communique avec celui de la montagne de l'Éléphant et Haïphong.





L'enceinte est énorme, et malgré le nombre de soldats qui y campent actuellement, elle paraît presque vide. Ces malheureux troupiers sont plus ou moins logés dans des cases délabrées qui n'ont pour plancher que le sol boueux de la route. Par-ci par-là, commencent à se dresser quelques tentes algériennes que les officiers d'Afrique préfèrent encore aux plus que modestes canias qu'on leur avait offertes. Nous rencontrons le colonel Belin, à la recherche d'un gîte un peu

confortable. Le commandant de Beaumont, qui a sous ses ordres toutes les compagnies de débarquement de l'escadre, et qui loge au-dessus de la porte d'entrée, lui offre momentanément l'hospitalité.

Nous allons admirer les deux éléphants qui, appartenant autrefois au mandarin de Hanoï, ont été pris avec la citadelle. C'est une rareté au Tonkin. Ils paissent paisiblement, conduits par leurs cornacs.

13 novembre.— A bord du *Fli-yen*. Canal des Bambous.

Nous devions partir pour Haïphong ce matin de bonne heure. Comme nous avons deux ou trois grosses jonques à remorquer, chargées de marchandises et de marchands chinois qui évacuent Hanoï, le départ n'a pas lieu sans encombre. Enfin, nous finissons par déraper à dix heures du matin, au bout de quatre heures de retard.

Nous ne sommes que deux Européens au milieu de la foule de Chinois et d'Annamites qui peuplent les jonques et la chaloupe, et, en pensant aux trente-six heures que l'on a à passer dans cette société quelque peu mélangée, on songe avec satisfaction au revolver prudemment placé dans sa valise. Si la navigation n'est pas facile pour une chaloupe seule, comme nous avons pu le constater en venant, on juge de ce qu'elle devient quand les mouvements sont embarrassés par deux énormes jonques amarrées des deux bords. Pourtant, nous allons assez bien jusqu'à la nuit.



Les Chinois qui nous accompagnent, entassés au milieu de leurs ballots de marchandises, se montrent pour

nous d'une grande amabilité. Ce sont de riches commerçants, et au moment de leur dîner, ils nous offrent de le partager. Nous préférons, en le voyant, demeurer simples spectateurs. Non pas que cela soit dégoûtant, mais ça paraît compliqué et peu réconfortant. On apporte au milieu d'eux un grand plateau chargé d'une infinité de petits plats, grands comme des soucoupes, remplis des nourritures les plus variées; il y a du poisson, généralement fortement mariné, de la viande en tout petits morceaux, des légumes, des fruits. De plus, chaque convive tient de la main gauche un grand bol plein de riz, et dans la main droite les petites baguettes traditionnelles. Chacun plonge ses baguettes dans le plat qu'il veut, ou même dans plusieurs successivement, et en retire un ou plusieurs morceaux qu'il s'introduit dans la bouche, puis, approchant de ses lèvres le bol plein de riz et ouvrant la bouche tant qu'il peut, il s'y engouffre le plus de riz possible en le poussant avec les baguettes. Cette opération se répète jusqu'à ce qu'il ne reste plus de riz ni rien dans les plats.

Comme boisson, l'inévitable thé; comme liqueurs, une goutte de choum-choum; après cela, une petite pipe instantanée, et tout le monde s'endort pêle-mêle.

14 novembre. — Haïphong.

Nous avons mouillé hier soir, pour attendre le jour nécessaire à notre navigation compliquée. Ce matin, à trois heures, nous repartons. A quatre heures, nous sommes brusquement réveillés par un vacarme épouvantable. Comme il fallait s'y attendre, nous sommes échoués.

Nous sommes en face de la montagne de l'Éléphant, c'est-à-dire

tout près d'Haïphong. Tout le monde, pilote, matelots, commerçants et cuisiniers, se démène et crie. Enfin, après deux heures d'exercices variés qui nous permettent de constater l'ignorance totale de nos pilotes en fait de navigation, nous finissons par repartir, grâce à une faible crue qui nous détache du fond.

Nous arrivons sans encombre à Haïphong, dont nous devons repartir demain matin pour la baie d'Halong et le *Bayard*, par le *Kersaint* qui nous emportera, nous et nos dix-sept caisses, que nous passons la fin de la journée à rassembler et embarquer.

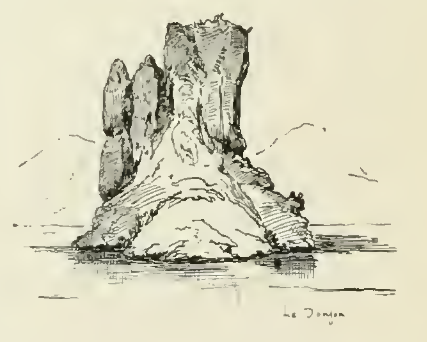
15 novembre. — A bord du *Bayard*. — Baie d'Halong.

Nous repassons les barres du Cua-cam et nous dirigeons vers le



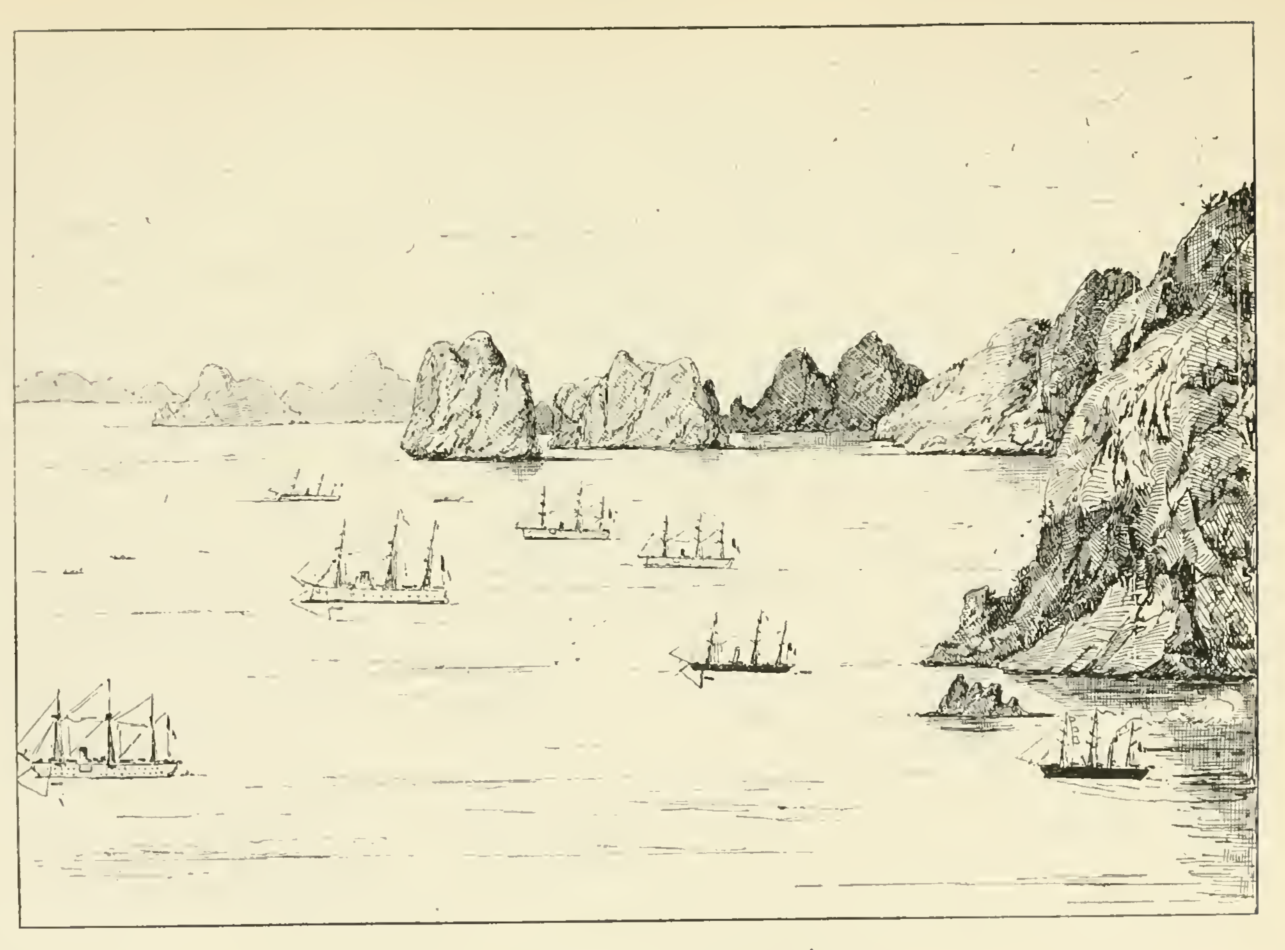
sud-est. On aperçoit à une quinzaine de milles les premiers rochers de cet invraisemblable archipel des Faï-tsi-long, qui laisse à tous ceux qui l'ont vu un ineffaçable souvenir.

Aucune description, quelque complète qu'elle soit, ne peut en donner une idée : le dessin même ne rend qu'imparfaitement l'impression profonde que l'on ressent à la vue de cet amas de gigantesques rochers, tantôt éparpillés, tantôt resserrés en masses compactes, ou s'étageant les uns au-dessus des autres. On se demande, la première fois que l'on voit un bâtiment s'engager délibérément au milieu de ce fouillis d'îlots,



Le Donjon

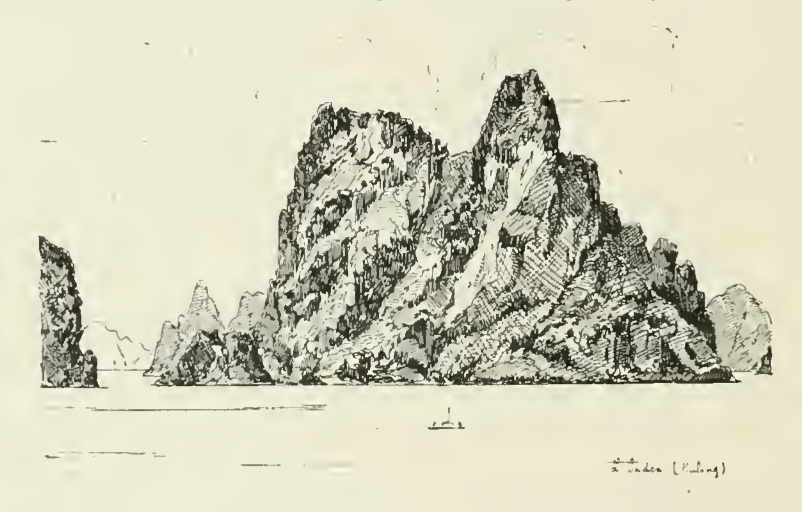
quel est le pilote assez expérimenté pour ne pas se perdre dans cette myriade de cailloux : puis, peu à peu, des passes s'ouvrent et



L'ESCADRE AU MOUILLAGE DE LA BAIE D'HALONG.

s'élargissent; le bâtiment évolue, change de route, paraît se diriger à toute vitesse vers un mur infranchissable qui s'ouvre tout à coup, passe si près de quelques îlots que les extrémités de ses vergues décrochent quelques-unes des plantes vertes, cicas ou autres, qui poussent misérablement sur ces rochers arides, et, subitement, on aperçoit un grand espace dégagé où sont mouillés plusieurs bâtiments : c'est la baie d'Halong.

Depuis le commencement de la campagne, il est venu bien des bâtiments mouiller en baie d'Halong, mais tous n'y sont pas arrivés avec



la facilité que vient d'avoir le *Kersaint*. Quand la concentration de l'escadre qui devait bombarder Thuan-an a eu lieu dans cette baie, les bâtiments qui partaient de France arrivaient, sans carte, devant le mur que forme, tout le long de la côte, l'archipel des Faï-tsi-long : ce n'est, en effet, que tout récemment qu'un levé rapide de la baie d'Halong a été fait, ainsi qu'un plan d'une partie des environs, mais les cartes n'étaient pas encore publiées. Force était donc au commandant, qui avait ordre de rallier l'amiral Courbet à la baie

d'Halong, de ne pas s'engager dans ce labyrinthe d'ilots où les roches abondent, et de mouiller au dehors. On envoyait alors un officier dans une embarcation à la découverte, et quand il avait trouvé l'escadre, ce qui n'était pas toujours facile, celle-ci lui donnait un pilote qui entrait, le bâtiment attendant à l'extérieur.

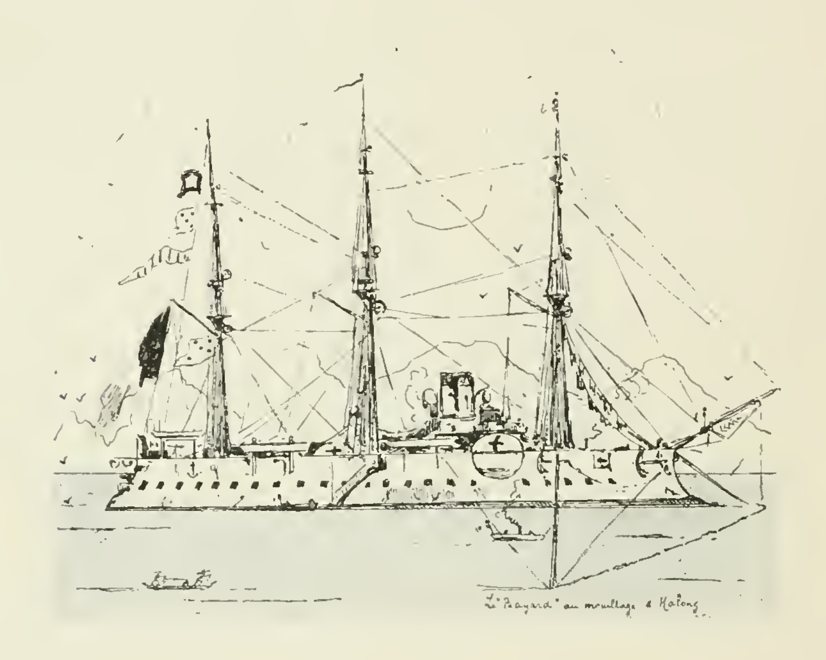
Les Annamites, dont l'imagination n'est jamais à court, ont donné à cet archipel le nom de « Faï-tsi-long », ce qui veut dire : les doigts du Dragon. C'est le fameux dragon qui est sous terre, qui, dressant ses doigts crochus en l'air, les élève au-dessus de l'eau, et Halong, c'est la bouche du dragon.

La mer, quelque temps qu'il fasse dehors, est calme entre ces rochers ; la baie d'Halong constitue un mouillage peut-être unique au monde. Suivant l'heure de la journée, l'eau prend des teintes variées et toujours admirables : tantôt c'est un vert profond, tantôt un gris clair, et les rochers s'y reflètent, y contournant leurs images bizarres ou grotesques. Ils affectent toutes les formes possibles, et l'imagination la plus vive se lasserait de les baptiser selon leur ressemblance. Ici, c'est un long sucre d'orge, dont la base est si mince, que l'équilibre en paraît impossible ; là, c'est un colimaçon, un chapeau, un polichinelle, un nez, des marionnettes... c'est étourdissant.

Aussitôt arrivés, nous embarquons sur le *Bayard*, que nous trouvons bien dégarni comme état-major et comme équipage. La compagnie de débarquement est à terre avec les petits canons de 0m,65, et chaque jour quelque expédition disperse une partie du monde. Fort heureusement, nous avons amené avec nous d'Haïphong une douzaine d'Annamites auxquels on apprendra à nager dans les embarcations,

et qui pourront au bout de quelque temps remplacer nos matelots. Pour le moment, ils sont déguenillés et sales au possible, et nous n'avons pas de quoi être fiers de nos recrues.

Il y a longtemps que le *Bayard* est en baie d'Halong, et en écoutant causer les officiers qui s'y trouvent, nous perdons un peu de notre



enthousiasme primitif. Tous les rochers gris et dénudés qui nous entourent produisent à la longue un profond sentiment de tristesse. C'est l'uniformité dans l'infinie variété. Pas de promenades possibles sur ces roes à pic hérissés de lames de rasoir et inaccessibles. Il est inutile, je pense, d'expliquer pourquoi ce chaos invraisemblable a mis en train, en plus des imaginations d'artistes, celles des géologues, qui quelquefois ne leur cèdent en rien.

Que de systèmes échafaudés ! Ce qui frappe au premier abord, et

se vérifie par la suite, c'est la forme qu'affectent tous ces rochers sans exception. En projection horizontale, c'est une suite de cercles



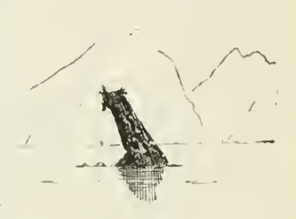
parfaits. Quelques-uns sont complets, et l'on a alors ces cirques qui sont l'une des plus belles choses de ce beau pays. On entre à marée

basse sous l'une des parois, et l'on se trouve dans l'intérieur d'un gigantesque entonnoir. Tout autour s'élève, dans un désordre indescriptible, une avalanche de rocs de toutes les formes, gris foncé ou jaunes, avec de grandes traînées blanches, escaladés par une végétation folle et sombre. Au fond de l'entonnoir, l'eau verte est calme et transparente : on ne se lasse pas de pareils spectacles.

Quelques autres de ces cercles ne sont pas complets, et alors s'engageant les uns dans les autres, ils forment des passes ; mais les côtés de ces passes gardent toujours cette forme circulaire ; parfois, on s'engage ainsi dans un long doigt de gant, formé par cette suite de



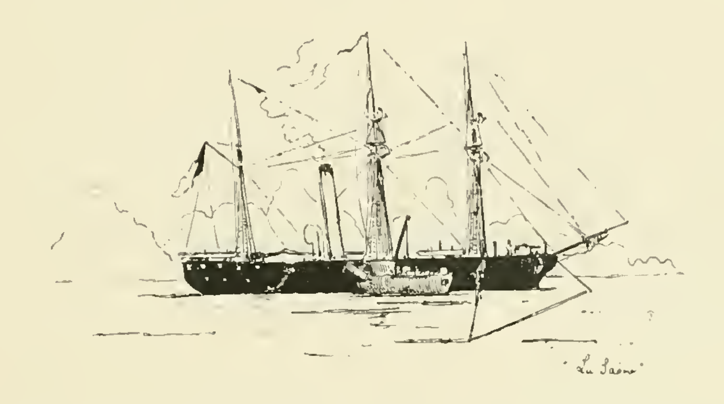
circonférences, et l'on arrive tout à coup au bout : on ne peut plus passer parce que les deux derniers cercles sont tangents au lieu de se couper, mais par-dessus le faible rempart de roches qui forme le point commun, on peut encore apercevoir la suite des cirques qui continue.....



Souvent aussi, ces cirques sont comblés en bas et parfois en haut, et l'on a des grottes : il y en a de fort belles que l'on va voir près de la baie d'Halong, et, là dedans, le fantastique dépasse toute description. Malheureusement toutes ces beautés commencent à laisser froids les officiers qui ont passé six mois au milieu d'elles ; rien n'est plus fatigant que la vue continuelle de ces merveilles.

A ce moment de l'année, la température est fort supportable dans cette grande et calme baie d'Halong ; mais il y a quinze jours à peine, c'était encore un véritable enfer. Aux mois d'août et de sep-

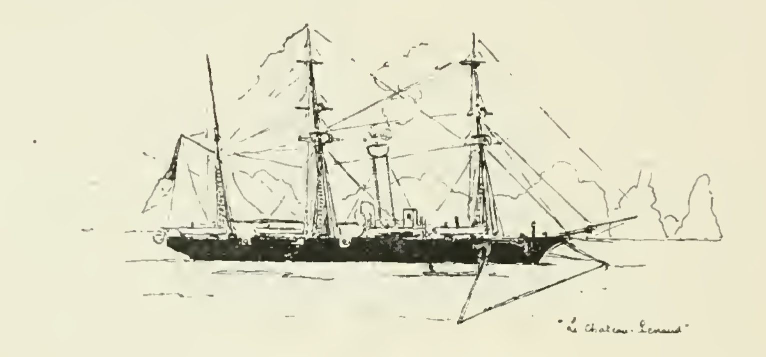
tembre surtout, rien ne peut donner une idée de la chaleur continuelle que les malheureux équipages avaient à supporter. Tous ces grands rochers noirs non-seulement empêchent d'arriver au mouillage le moindre souffle d'air, mais encore rayonnent autour d'eux de toute la chaleur qu'ils emmagasinent sous les rayons d'un soleil de feu. Les nuits mêmes étaient à peine plus supportables, et ce n'est que grâce à des bains répétés le long du bord, dans la mer tiède aussi, que les



officiers arrivaient au bout de leur quart. Au mois de novembre, maintenant, nous retrouvons l'été de France, avec un peu de fraîcheur matin et soir, et du soleil dans la journée.

Nous déballons nos caisses et commençons le travail par la baie d'Hone-gac au nord de la baie d'Halong, avec un canot à vapeur et deux baleinières. Il y a sur rade, avec le *Bayard*, les deux grands transports qui viennent d'amener les tirailleurs algériens, et que nous avons suivis ou précédés constamment en venant de France : le *Bien-hoa* et le *Tonquin*, l'*Aveyron*, autre transport plus petit, le *Château-Renaud*, croiseur, et la *Saône*, transport-aviso. Ce dernier fait, avec le *Drac*, le déchargement des grands transports qui ne

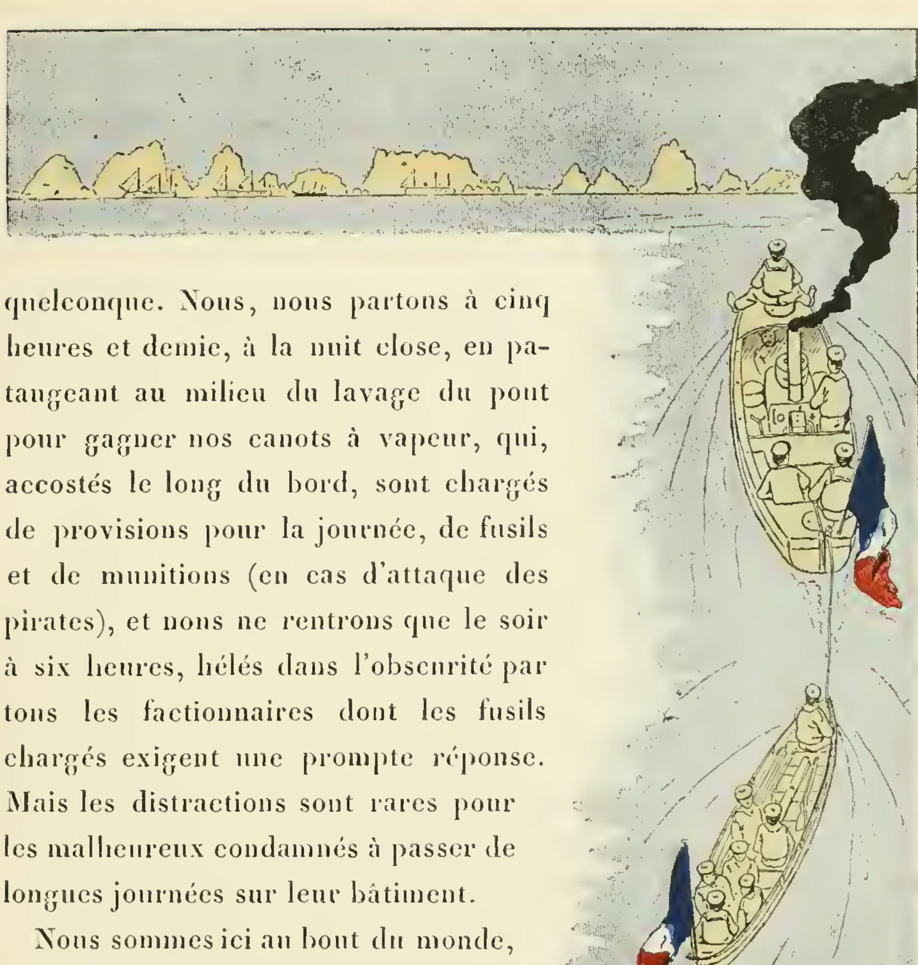
peuvent remonter jusqu'à Haïphong : cela fait donc double transbordement pour les hommes et les bagages. De plus, comme, ainsi que nous l'avons dit, il n'y a qu'une marée par jour, et que les petits transports calent encore 5^{m},50, ces transbordements ne s'opèrent pas rapidement. Heureusement il fait si calme dans la baie d'Halong que les bâtiments peuvent s'accoster sans danger comme dans un port, ce qui facilite singulièrement ces opérations.



25 novembre. — Baie d'Halong.

Voilà dix jours que nous travaillons à lever la baie d'Hone-gac; elle vient d'être terminée, et nous sommes rentrés à bord du *Bayard* pour rédiger notre levé. Nous sommes installés dans le cabinet de travail de l'amiral, inoccupé pour le moment. C'est une petite chambre à galerie extérieure placée tout à fait derrière, et dont la plus grande partie est occupée par une énorme pièce de 0^{m},24, que les canonniers polissent avec amour pendant une partie de la journée : elle est peinte en blanc, et reluit comme un soleil. Nous avons à tribord deux grandes tables à dessin et sommes complétement chez nous.

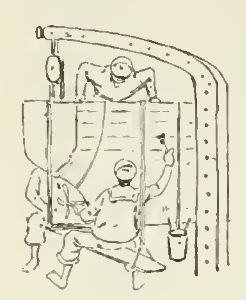
Nous avons donc commencé cette existence monotone de la baie d'Halong à laquelle il est impossible de résister sans une occupation



quelconque. Nous, nous partons à cinq heures et demie, à la nuit close, en pataugeant au milieu du lavage du pont pour gagner nos canots à vapeur, qui, accostés le long du bord, sont chargés de provisions pour la journée, de fusils et de munitions (en cas d'attaque des pirates), et nous ne rentrons que le soir à six heures, hélés dans l'obscurité par tous les factionnaires dont les fusils chargés exigent une prompte réponse. Mais les distractions sont rares pour les malheureux condamnés à passer de longues journées sur leur bâtiment.

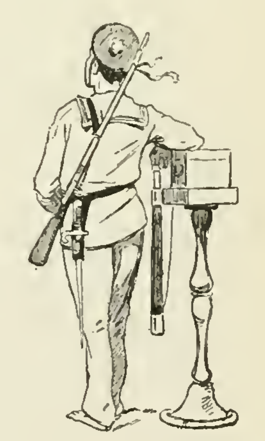
Nous sommes ici au bout du monde, n'apprenant les nouvelles de la guerre que par les canots à vapeur que l'on envoie de temps en temps à Haïphong chercher le courrier ou les ordres de l'amiral, et qui mettent sept heures à accomplir ce voyage par les chenaux intérieurs, peu profonds, qui relient la baie d'Halong et le Cua-cam ; presque chaque voyage, sous la conduite du pilote Ba, devient une odyssée compliquée d'échouages et quelquefois de

coups de fusil. Il faut passer devant Quang-yen, qu'occupe une petite garnison d'infanterie de marine, assez isolée en ce point, le plus



oriental du delta sur la côte; redescendre en partie le large bras du Cua-nam-trieu, enfiler un petit arroyo vaseux, heureusement assez profond : le Vang-chao, qui mène dans le Cua-cam, et remonter celui-ci jusqu'à Haïphong. Quelquefois, c'est le torpilleur 45, commandé par M. Latour, lieutenant de vaisseau, qui sert de courrier, mais cette traversée est plus délicate pour lui, qui cale deux mètres à l'arrière; aussi, quand il fait beau, préfère-t-il souvent passer par le large : la route est plus longue, mais, avec les jambes qu'il a, cela ne fait pas grand'chose, et il est parvenu à effectuer en trois heures ce trajet d'une quarantaine de milles.

Comme je l'ai dit, les compagnies de débarquement de l'escadre ayant été mises à terre d'après l'ordre de l'amiral Courbet, les équipages sont bien amoindris : la surveillance devant s'en ressentir, l'amiral a donné l'ordre, pour augmenter la sécurité des bâtiments, de faire toutes les heures des rondes en baleinière ou en canot à vapeur autour du mouillage. C'est une grosse corvée pour les officiers de s'en aller vers une heure du matin, après quatre heures de quart, faire une promenade d'une heure quelquefois en embarcation; mais, comme compensation, par les nuits de clair de lune, quel spectacle inoubliable



que celui de ces rochers gigantesques et sombres, se reflétant dans l'eau calme! Cela touche au fantastique et défie toute des-

cription. D'ailleurs, au point de vue pratique, les rondes n'ont jamais rien produit d'intéressant, et en cas de guerre sérieuse, elles auraient été tout à fait insuffisantes pour prévenir une attaque.

La baie d'Halong constitue un mouillage particulièrement favorable aux surprises de nuit. Un bâtiment ennemi peut entrer dans l'archipel des Faï-tsi-long, à dix milles de la rade, mouiller, mettre des torpilleurs ou des canots porte-torpilles à la mer, et ceux-ci s'approcher à cent mètres des bâtiments au mouillage d'Halong, sans que rien puisse manifester leur présence. Fort heureusement nous n'avons rien à craindre de ce côté, et il faut une imagination particulièrement timorée pour donner quelque importance aux pauvres



sampans soi-disant montés par des pirates, que l'on croit apercevoir de temps en temps. Il est vrai qu'à lire les journaux que nous recevons de France, nous pourrions nous croire sérieusement menacés, et je ne veux citer comme échantillon de ce qu'on y lit couramment, que ce passage d'un numéro du *Petit Marseillais,* intitulé pompeusement : *la Vérité :* « ...On nous assure que l'escadre de l'amiral Courbet, complétement dégarnie de tous les hommes qui ne sont pas rigoureusement nécessaires pour les manœuvres du bord, est entourée de *jonques chinoises armées de*



torpilles qui n'attendent qu'un signal pour essayer de surprendre nos vaisseaux. Il serait aisé à l'amiral de disperser ces jonques, mais il ne le peut sans que la guerre soit officiellement déclarée à la Chine et sans avoir reçu des instructions complètes du gouvernement. »

La vérité sur ces sampans pirates est beaucoup moins romanesque.



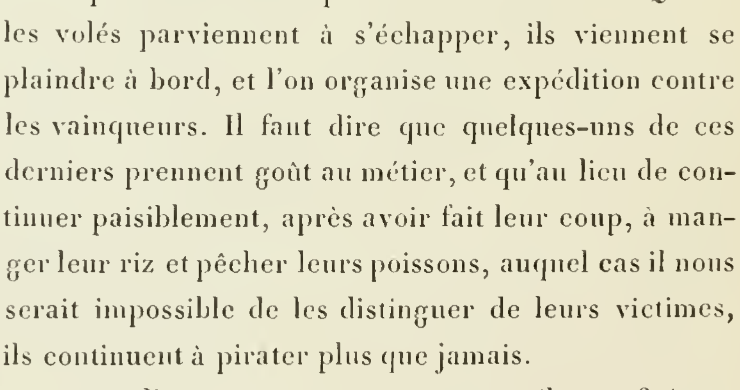
La baie d'Halong et tout l'archipel des Faï-tsi-long sont peuplés d'une infinité de ces petites embarcations en bois, avec une légère cahute au milieu où vit toute la famille, mari, femme, frères, sœurs et une quantité incroyable d'enfants qui grimpent tout nus sur la paillotte et que l'on croirait à chaque instant près de tomber à l'eau : cela n'arrive jamais pourtant, et, sachant à peine marcher, toute cette marmaille se met aux avirons comme les parents. Tout le monde, quels que soient l'âge et le sexe, manœuvre successivement les avirons extrêmement primitifs placés à l'avant et à l'arrière du sampan. Les Annamites nagent debout comme les gondoliers, avec un gracieux mouvement en avant ; les femmes surtout sont, malgré leurs haillons et leur saleté, parfois fort agréables à regarder dans l'exercice de cette fonction, qui constitue

UN SAMPAN.

leur seule occupation. La famille vit presque exclusivement de riz, accompagné quelquefois d'un de ces beaux poissons dont regorge la baie d'Halong, et que les hommes pêchent fort habilement à la ligne : la plupart de ces poissons, dont quelques-uns sont énormes, rappellent assez ceux que nous connaissons; mais il en est un particulièrement curieux : nos matelots l'ont surnommé le poisson-perroquet; il est en effet de plusieurs couleurs très-vives, bleu, rouge et jaune, disposées d'une façon bizarre, et sa bouche, ou plutôt son nez, a un peu la forme d'un bec de perroquet; excellent d'ailleurs avec cela, et très-commun dans ces parages.

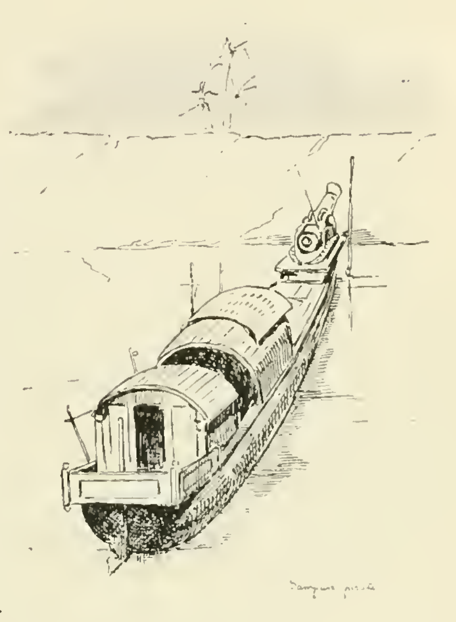
28 novembre. — Baie d'Halong.

Suite des renseignements sur les sampans pirates. Quand deux sampans se rencontrent et que l'un d'eux se sent plus fort que l'autre, il le pirate, c'est-à-dire que les plus forts tuent les plus faibles si ceux-ci ne veulent pas se laisser dépouiller bénévolement. Quand les volés parviennent à s'échapper, ils viennent se plaindre à bord, et l'on organise une expédition contre les vainqueurs. Il faut dire que quelques-uns de ces derniers prennent goût au métier, et qu'au lieu de continuer paisiblement, après avoir fait leur coup, à manger leur riz et pêcher leurs poissons, auquel cas il nous serait impossible de les distinguer de leurs victimes, ils continuent à pirater plus que jamais.



Comme l'appétit vient en mangeant, ils ont fini par s'en prendre au grand sampan qui sous la haute direction de M. Jelovis, notre comprador ou fournisseur, apporte d'Haïphong en baie d'Halong les quelques provisions fraîches qui changent

un peu notre ordinaire. Heureusement, grâce à l'énergie de son capitaine et à quelques coups de revolver, le sampan put échapper au triste sort qui l'attendait, ainsi que son propriétaire. Mais cette fois on est résolu à agir énergiquement contre les maraudeurs. On a organisé une forte expédition avec des canots à vapeur armés de mitrailleuses Hotchkiss; on a caché des tirailleurs dans des sampans auxquels on a donné l'air le plus calme du monde; on doit se rendre au repaire des pirates qui se jetteront certainement sur les premiers sampans; c'est alors que les mitrailleuses entreront en scène et nous délivreront de toute cette canaille.



29 novembre.

L'expédition vient de rentrer bredouille; tous les Annamites rencontrés sont de petits saints : il en sera évidemment toujours ainsi des expéditions de ce genre. Tant que deux Annamites seront seuls en présence, le plus fort deviendra le pirate de l'autre; la gendarmerie serait un bienfait pour le pays.

L'inutilité de toutes ces opérations étant bien démontrée, on n'en continue pas moins les rondes et la visite des sampans suspects. La définition du sampan suspect est assez difficile à donner : cela dépend

un peu de l'appréciation personnelle et des influences du moment. Un sampan est suspect tantôt parce qu'il n'est monté que par des hommes, tantôt parce qu'il va trop vite et a l'air de se sauver, ou parce qu'il cir-



Expédition contre les pirates

cule trop lentement et doit espionner..... Toute cette comédie ne serait que drôle si elle n'avait pas pour résultat de monter l'imagination des hommes auxquels on a donné l'ordre de tirer à la nuit close sur toute embarcation s'approchant du bord, qui ne répond pas à la troisième sommation; en sorte que le retour ou les promenades en rade à ces heures-là deviennent assez dangereuses.

11 décembre.

Pendant ces quelques jours, nous avons fait une exploration complète de l'île de la Cac-ba. C'est une grande île qui sépare le Lachhuyen, dernier bras du Delta dans l'est, des passes qui conduisent dans la baie d'Halong. L'amiral, trouvant que la baie d'Halong ne constituait pas un mouillage suffisamment sûr pour l'escadre, nous avait chargés de rechercher si dans les environs n'existerait pas un port à une seule entrée, suffisamment spacieux pour contenir tous les bâtiments et où l'on pourrait établir un dépôt de charbon, ce qui est complétement impossible sur les îlots à pic qui forment la baie d'Halong.



Rien de plus intéressant que ces voyages de découverte au milieu de ces rochers éparpillés dans un désordre qui paraît inextricable ; il est difficile de suivre la côte, qui n'est formée de ce côté de l'île de la Cac-ba que par la réunion des îlots. On s'engage dans des défilés qui se ferment tout à coup, et l'on est souvent obligé de revenir sur ses



pas. Pourtant, nous finissons par découvrir deux espèces de baies formées par une réunion de cirques. Malheureusement, elles sont en général trop étroites pour permettre l'entrée et le mouillage aux grands bâtiments. Nous en levons deux : l'une que nous appelons le port Bayard, l'autre le port Parseval; ils pourront du moins servir de refuge aux petites canonnières, et l'on y sera bien caché; ce sont des ports excellents, où la moindre brise ne pénètre pas, mais les rochers qui les forment sont à pic comme ceux de la baie d'Halong, et un dépôt de charbon y est impossible. Par exemple, au point de vue pittoresque, ils ne laissent rien à désirer. Ce sont des coins magnifiques de ce superbe archipel, et des paysages comme ceux-là frappent les imaginations les plus calmes.



Ces jours derniers, la canonnière *le Lynx* vient d'Haïphong mouiller en baie d'Halong et nous donne quelques détails sur ce qui se passe là-bas. Il y a quelques jours, en remontant le Cua-cam, on aperçoit tout à coup un assez grand nombre d'individus armés qui paraissent se diriger sur Haïphong. Le *Lynx* ouvre le feu sur eux, qui ripostent immédiatement tout en battant en retraite. En même temps plusieurs

grands pavillons se lèvent et s'agitent : ces pavillons, de différentes couleurs, leur servent de signaux de commandement; suivant la manière dont ils sont tenus ou agités, les tirailleurs opèrent des manœuvres. Les plus grands de ces pavillons, de cinq mètres carrés environ, entièrement noirs, sont ceux des mandarins; d'autres plus petits, noirs également, portent au milieu deux lettres blanches : la première indique le nom du commandant auquel il appartient, la seconde le nombre d'hommes qu'il commande; enfin il y en a de carrés, blancs entourés de noir ou noirs entourés de blanc, et appartenant aux compagnies de vingt-cinq à trente hommes : il y en a un nombre invraisemblable. Les Annamites ont des pavillons rouges; ceux des mandarins portent un dragon blanc au milieu : le général en chef en a un blanc avec le dragon rouge.



Avant-hier, nouvelle expédition contre les pirates dans le Lachhuyen, sans plus de succès que les précédentes. Elle a même été moins inoffensive que les autres; ayant voulu serrer de près un sampan qui lui paraît suspect, l'aspirant qui commande le canot à vapeur s'approche de terre; ce que voyant, les Annamites propriétaires du sampan, montant sur les rochers qui surplombent, envoient des cailloux à nos hommes. Ces projectiles d'un nouveau genre en blessent quelques-uns, fort heureusement sans gravité.

En continuant l'exploration des côtes de la Cac-ba, nous rencontrons quelques sampans qui, à l'approche de notre canot



à vapeur, pourtant à allure assez pacifique, prennent chasse devant nous. Arrivés à terre, les gens qui les montent en débarquent précipitamment quelques fusils, et grimpant avec agilité sur les rochers environnants, vont y planter hors de portée trois énormes pavillons rouges. Ce doivent être les quelques survivants des nombreux pirates qui infestaient autrefois cette partie de l'île, bien faite pour servir de repaire à des industriels de ce genre et dont un des postes était un petit village placé dans le sud de l'île. Depuis, on a visité souvent le village, où, comme d'habitude, on n'a rien trouvé de suspect, ces gens-là ayant toujours soin, après avoir caché soigneusement leur butin, de s'enfuir dans la montagne à l'approche d'un bâtiment, ne laissant pour le recevoir que les femmes et les enfants. D'ailleurs, l'intérieur de cette grande île est complétement inconnu; elle est défendue de toutes parts par un rempart infranchissable de rochers à pic, soudés à la terre. Pourtant, du haut d'un ancien fort annamite qui domine la côte sud, on peut jeter un coup d'œil dans l'intérieur, qui paraît contenir quelques villages et des champs cultivés, mais on n'y a jamais pénétré. Les pirates qui l'habitent, s'il y en a, peuvent y dormir tranquilles.


Chasse aux singes

En allant à la recherche d'une aiguade, ce qui n'abonde pas dans le pays, des officiers ont fait l'autre jour une trouvaille assez curieuse.

Ayant pénétré dans un cirque presque fermé, ils y ont trouvé une sorte de panier en paille grossière, placé négligemment contre un rocher et contenant un squelette à peine décharné. Fort intrigués, ils ont rapporté le crâne à bord, et déjà les hypothèses d'un crime commis sur un Européen allaient leur train, quand le docteur du bord, en constatant que ce crâne offrait l'angle facial particulier à la race annamite, mit à néant toutes ces suppositions. Ce document humain servira à embellir, sous une étiquette pompeuse, un de nos musées d'anthropologie.



15 décembre. — A bord de la *Saône*.

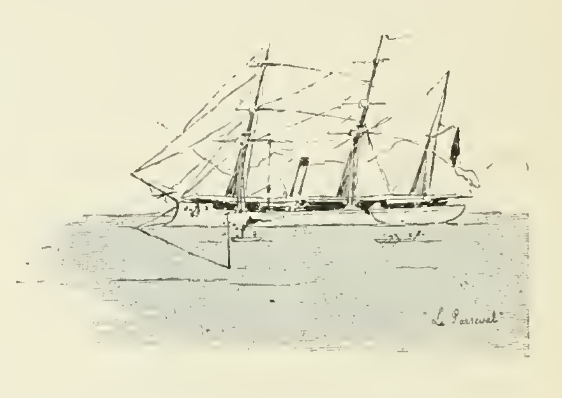
Dans la nuit du 12, un canot à vapeur apporte au *Bayard* l'ordre d'appareiller pour se rendre à Saïgon. Nous sommes donc immédiatement débarqués avec quelques instruments et notre troupe d'Annamites qui ne nous a pas quittés. Nous embarquons sur le *Château-Renaud*, qui doit nous garder jusqu'à ce que la *Saône* revienne de sa croisière du large : nous irons alors y demeurer, et c'est avec elle que nous continuerons notre travail.



La *Saône* arrive ce matin, et nous y embarquons immédiatement.



Comme d'ordinaire, sa croisière a été aussi peu fructueuse que les autres. Ces promenades extérieures ont pour but d'empêcher les jonques chinoises qui infestaient autrefois tout le littoral de continuer leur métier de piraterie sur les villages de la côte. On en brûle donc quelques-unes, et les gens qui les montent sont envoyés à Haïphong, où on les emploie aux travaux de la ville.



Quelques renseignements sur les derniers événements. La tête du commandant Ri-



vière, quand elle a été retrouvée à Kemoï, tout près d'Hanoï, grâce aux rapports des Annamites chrétiens de Mgr Puginier, était enfermée dans une petite boîte, où se trouvaient aussi les mains, coupées au-dessus du poignet, de façon à avoir les galons.



Ce dernier point est important pour les gens qui pratiquent ces opérations, car ils sont payés suivant le grade de celui qu'ils ont décapité. C'est ainsi qu'ils touchent quarante-cinq piastres (environ 220 francs) par tête de Français et cinq piastres (22 francs) de plus par galon. La tête du commandant Rivière, comme général en chef, a été, paraît-il, payée près de mille piastres.

20 décembre.

Nous appareillons ce matin à six heures, pour aller dans la baie d'Hone-gac relever le *Parseval* qui y est en observation depuis une huitaine de jours.

En visitant l'aviso, nous trouvons sur le gaillard d'avant onze Annamites aux fers. Ce sont des pirates pris par le Phu d'un village voisin, qu'il devait envoyer à Haïphong où ils seront probablement exécutés, et que le *Parseval* y mènera ; ils sont en train de se bourrer de riz, les deux pieds pris, le regard perdu, avec cet air tranquille qui ne les quitte pas. Ce n'est pas de la pitié que l'on éprouve en les voyant ainsi misérables, car sur leurs figures aplaties on place facilement le masque de sauvage qu'ils doivent avoir quand ils vous tiennent entre leurs mains.

19 décembre.

La baie d'Hone-gac s'ouvre au nord de la baie d'Halong, à laquelle elle est reliée par une passe étroite : le Cua-luc. Elle n'est pas très-large, mais avec la forme et la profondeur qu'elle présente elle pourrait devenir, au prix

de travaux relativement peu importants, un port superbe, le port qu'il nous faut au Tonkin.

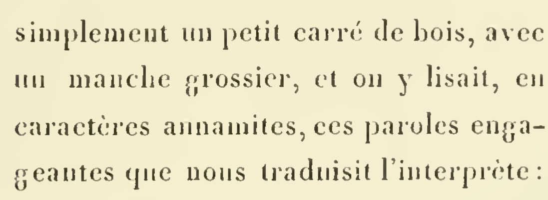
Je ne peux pas refaire ici le travail complet dû à mon chef de mission sur ce projet du port d'Hone-gac. J'ajouterai seulement qu'au point de vue pittoresque le nouveau port et la nouvelle ville qui en serait la conséquence ne laisseraient rien à désirer. Cette ville, appelée à un développement rapide, se bâtirait sur les collines douces complétement déboisées, mais nullement arides, qui séparent la baie d'Halong de celle d'Hone-gac : les maisons, étagées sur cette pente, auraient toutes vue sur l'archipel des Faï-tsi-long, qui, de là, constitue un panorama admirable, et recevraient toujours la brise de mer si nécessaire pendant l'été. A l'intérieur du port se trouvent deux petites îles dont l'une contient un affleurement de charbon paraissant indiquer un filon considérable. D'autres affleurements existent également à peu de distance de la baie, dans la partie nord-est, et pourraient être facilement reliés à la côte.

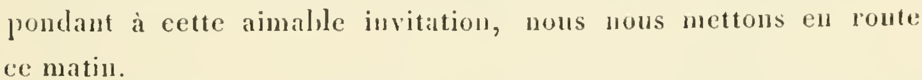


Le fond de la baie s'envase constamment et se couvre de palétuviers dont la plaine uniforme et sombre est dominée par une chaîne de montagnes de marbre, qui ne sont autres que des îlots de l'archipel des Faï-tsi-long égarés en pleine terre, et dont les sommets aigus forment des découpures étranges sur le fond clair de montagnes plus lointaines. Quelques villages de pêcheurs, pauvres, mais populeux, occupent les rives de l'ouest et du nord.

Nous eûmes l'occasion de rendre visite au Phu de l'un d'eux. Ce mandarinet, soucieux de se mettre dans les bonnes grâces de la nouvelle autorité, avait envoyé au commandant de la *Saône* une carte de

visite accompagnée d'un veau pour bien disposer le mandarin français en sa faveur. Cette carte de visite était tout simplement un petit carré de bois, avec un manche grossier, et on y lisait, en caractères annamites, ces paroles engageantes que nous traduisit l'interprète : « Si tu veux venir me voir, j'ai à te vendre des bœufs, des cochons et des poules. » Répondant à cette aimable invitation, nous nous mettons en route ce matin.





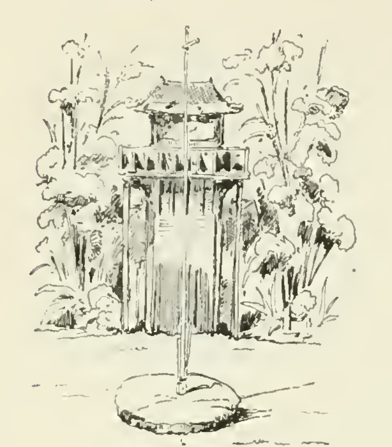
Le village, où c'est jour de marché, est bâti sur le bord d'un arroyo vaseux où notre canot à vapeur a quelque peine à circuler.

Nous débarquons non sans peine au milieu de nombreux sampans



accostés à la rive et qui ne se dérangent pas le moins du monde pour nous livrer passage. Nous nous trouvons immédiatement entourés d'une foule animée d'Annamites des deux sexes, coiffés de l'énorme chapeau de paille, qui leur sert de parapluie et de pardessus, criant et discutant autour d'une cinquantaine d'autres Annamites, assis sur leurs talons et détaillant gravement pour un petit nombre de sapèques

leurs chiques de bétel, leurs feuilles d'aréquier, bâtons d'encre de



Chine, sel, riz, etc. A voir les prix auxquels ces marchands débitent leur étalage, on comprend l'utilité de la sapèque, cette monnaie infinitésimale et incommode, dont il faut quinze pièces pour faire un sou. C'est pire que la monnaie de Lycurgue, et quand un Annamite a cent sous sur lui, il peut se flatter d'avoir un fameux biceps.

Nous finissons par nous trouver en présence de notre hôte, qui paraissait se soucier médiocrement de nous rencontrer. Il est suivi de son porte-parasol qui le garantit respectueusement des rayons d'un soleil complétement absent, et d'un second parasol dont le porteur vient immédiatement couvrir le commandant. Des fonctionnaires qui l'accompagnent, l'un porte sa boîte à chiques de bétel, l'autre sa pipe en porcelaine, tandis que le troisième le précède, une sorte de baguette d'huissier à la main. Ce cortége impo-



sant ne paraît produire aucune impression sur le peuple, qui ne fait pas attention à son gouverneur. Celui-ci est d'ailleurs au moins aussi sale que ses administrés, et nous pouvons apercevoir circulant sur sa robe en loques quelques animaux d'une propreté problématique.

Dans ces conditions, nos effusions sont courtes, et après avoir goûté du bout des lèvres, pour ne pas le froisser, à la tasse de thé traditionnelle qu'il nous offre, nous regagnons nos embarcations à travers la foule gesticulante qui augmente toujours. Nous constatons de nouveau avec étonnement l'indifférence complète avec laquelle tous ces indigènes nous voient au milieu d'eux : avec leur naturel railleur, ils seraient plutôt portés à se moquer de nous qu'à en avoir peur, et dans tous les cas, que cela soit affecté ou naturel, c'est à peine si, sur notre passage, quelques têtes se tournent pour nous dévisager.

21 décembre. — Baie d'Hone-gac.

Le commandant, inquiet comme nous le sommes tous de ce qui se passe dans le delta, a envoyé hier au soir un canot à vapeur en baie d'Halong. Il nous a rapporté les nouvelles suivantes, évidemment exagérées : Sontay est pris, mais trois cents blessés dont quatorze officiers, surpris dans un village, ont été décapités ; il y aurait de plus trois officiers prisonniers ; ces nouvelles bizarres auraient été apportées à Haïphong par un aide de camp de l'amiral Courbet, qui apportait aussi au *Drac* l'ordre d'aller immédiatement porter cette nouvelle à Hong-kong à l'amiral Meyer, qui la télégraphiera en France.

Nous recevons aussi l'ordre de rentrer en baie d'Halong ; le grand transport *l'Aveyron* vient d'arriver avec de nouvelles troupes, et il

faut que la *Saône* les transporte à Haïphong. Voilà donc encore notre travail retardé, mais nous n'en sommes plus à huit jours près.

Ce matin nous accostons l'*Aveyron,* et le capitaine du torpilleur 45 qui arrive d'Haïphong vient nous donner quelques détails plus vraisemblables sur l'affaire de Sontay.

Le 13, départ de Hanoï, dans un tel secret que les officiers n'ont su que l'on allait à Sontay, et non pas à Bac-nihn, que par la route qu'on leur a fait prendre. Arrivée le 14 au confluent du Day avec le fleuve Rouge. Débarquement pour éviter d'attaquer



de front les défenses accumulées par les Pavillons noirs entre le fleuve Rouge et la ville qui en est très-rapprochée. Attaque des premières positions par les turcos, l'infanterie de marine et les tirailleurs annamites; combat toute la soirée du 14, dans lequel les turcos perdent énormément de monde, ainsi que dans un retour offensif de l'ennemi, dans la soirée. Cette tentative est repoussée; mais le combat, qui a lieu presque toujours à l'arme blanche, dans un angle formé par deux digues, est excessivement meurtrier, une compagnie, entre autres, perd quatre officiers sur cinq. Le 15, attaque de la porte du nord de Sontay, simultanément par les marins du commandant

Laguerre et la légion étrangère. Pendant le combat, l'amiral s'est tenu à trois cents mètres des remparts sous le feu des assiégés, qui, l'ayant reconnu, avaient planté dans la place, en face de lui, trois grands pavillons noirs. Les troupes l'ont acclamé avec enthousiasme.

On croit que la marche sur Bac-nihn est commencée. On prétend avoir trouvé trois mille cinq cents cadavres de Chinois dans la place de Sontay, et Lu-vinh-phuoc aurait eu le bras cassé.

27 décembre. — A bord de la *Saône*. — Haïphong.

La *Saône* prend trois cents hommes avec leurs bagages à l'*Aveyron*, et nous partons pour Haïphong. Quand nous arrivons devant la pointe Doson, la marée est déjà trop basse pour nous permettre de passer; il faut donc mouiller et attendre la marée prochaine. Nous passons toute la journée au mouillage. Fort heureusement il fait beau, car les hommes entassés sur le pont seraient, malgré les tentes, fort maltraités en cas d'orage. Ces braves gens ne paraissent pas trop fatigués du voyage, qui se fait pourtant dans de si tristes conditions de confortable, quand les transports sont chargés comme l'était l'*Aveyron*. Ils semblent pleins d'entrain : il est vrai que ce sont des soldats d'infanterie de marine, pour la plupart habitués aux déplacements lointains. Par exemple, ils ne brillent pas par la propreté, mais ils ont leur excuse dans la parcimonie, bien nécessaire, avec laquelle l'eau leur était distribuée sur le transport.

Nous passons la barre à minuit et mouillons devant Haïphong à huit heures du matin; nous débarquons immédiatement notre char-

gement humain dans de grands chalands remorqués par des canots à vapeur. Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que l'on voit ces constructions, peu marines, évoluer dans un courant violent; les soldats y sont tellement empilés et embarrassés de leurs sacs et de leurs fusils que si le chaland sombrait, on n'en sauverait pas beaucoup. Tout se passe heureusement sans accrocs, mais nous voilà pour plusieurs jours en rade d'Haïphong, car le déchargement des bagages va avec une lenteur désespérante. La *Saône* possède bien une grue pour retirer les caisses de la cale et les déposer dans les chalands qui devraient être le long du bord, mais ces derniers, qui sont ici remplacés par des jonques, manquent presque totalement, et nous n'en finissons pas.

Nous profitons de ces quelques jours de repos forcé pour aller chasser dans les arroyos vaseux qui entourent Haïphong et qui sont remplis de canards et de bécasseaux. Cette chasse doit se faire en sampan et à pleine mer, car à marée basse tous ces ruisseaux sont à sec. De plus, il est prudent de ne pas débarquer, et quelques-uns d'entre nous, pour avoir voulu le faire, emportés par une ardeur que comprendront tous les chasseurs, regagnent avec peine le sampan, laissant dans la vase épaisse chaussettes et souliers, et fort heureux de s'en tirer eux-mêmes. Dans ces conditions, on comprendra que nous n'ayons pas rapporté grand'chose.

D'après les dernières nouvelles, il paraît que l'affaire de Sontay, bien qu'elle ait été fort meurtrière pour les Pavillons noirs, n'a pas été assez décisive pour permettre à l'amiral Courbet de marcher sur Bac-nihn. Il paraît décidé à attendre les six mille hommes de renfort



PHU-SA (SON-TAY), d'après une photographie.

Le fortin N.-E. (entre chaque poteau se trouve un canon). On voit le mirador en bambou qui est à l'angle du fort et de la coupure en travers de la digue du bord de l'eau.

qu'on lui promet. Malheureusement les eaux baissent rapidement; les



communications entre Hanoï et Haïphong sont devenues très-délicates,



et les expéditions dans le haut du fleuve deviennent presque impossibles avec nos bâtiments. Quelques individus pessimistes pensent que la prochaine opération n'aura pas lieu avant l'hiver : ce sera dur de laisser tout l'été, inactif, un corps d'occupation aussi nombreux...

.....Il y a à Haïphong une sorte d'école dirigée par des missionnaires espagnols; ils ont plusieurs autres établissements de ce genre dans le delta : ils sont d'ailleurs installés depuis longtemps, et ils n'avaient jamais, depuis les événements de 73, manifesté une bien grande sympathie pour nous. Les dernières affaires paraissent avoir fait changer leur avis à notre égard, et ils se montrent plus communicatifs avec les Français.

Un canot à vapeur arrive de la baie d'Halong, annonçant le retour du *Bayard* qui était simplement allé à Saïgon. Notre déchargement étant enfin terminé, nous partons demain, pour embarquer sur le cuirassé.

29 décembre. — A bord du *Bayard*. — Baie d'Halong.

Quelques détails complémentaires sur Son-tay, qui fait ici le fond de toutes les conversations. A l'attaque des forts de Phu-sa, à l'angle des deux digues, le 14, les turcos ont donné avec tant d'impétuosité que leurs officiers n'ont pas pu les retenir; aussi se sont-ils fait ramener une fois; mais en voyant l'infanterie de marine qui allait les dépasser, ils sont repartis comme des fous. Il y a eu dans cette première attaque deux cent cinquante hommes hors de combat sur trois cent cinquante-huit dans les deux affaires, et surtout une forte proportion d'officiers. De plus, quand, après avoir été repoussés, les turcos ont pénétré dans les retranchements ennemis, ils se sont livrés à un carnage effroyable, exaspérés en voyant, décapités, les cadavres de ceux de leurs camarades qui étaient tombés là dans la première attaque. La légion étrangère s'est admirablement conduite, et l'on a beaucoup remarqué le calme et la bravoure du bataillon des tirailleurs annamites. Sous le feu des remparts il a exécuté une série de feux de salve d'une précision qui a frappé nos officiers.

On a trouvé dans la ville de nombreux approvisionnements : riz,

argent et munitions, et quelques canons rayés. Les retranchements étaient formidables, et s'ils avaient eu plus d'artillerie, on aurait eu de la peine à les approcher. Deux jours après l'expédition, les eaux baissaient de deux mètres dans le fleuve Rouge et rendaient très-difficile la circulation des canonnières.

Le 17 décembre, l'amiral publiait l'ordre du jour suivant :

« SOLDATS ET MARINS,

« Les forts de Phu-sa et la citadelle de Son-tay sont désormais illustrés par votre vaillance.

« Vous avez combattu, vous avez vaincu un ennemi redoutable.

« Vous avez montré une fois de plus au monde entier que la France peut toujours compter sur ses enfants. Soyez fiers de vos succès. Ils assurent la pacification du Tonkin.

« *Le contre-amiral, commandant en chef,*

« COURBET. »

4 janvier.

Nous avons employé ces quelques jours à lever le plan du port Parseval ou du rocher Blanc. Nous avons repris nos promenades, matin et soir, au milieu de ces grands rochers que nous commençons à bien connaître, et qui ne nous étonnent plus qu'en y réfléchissant : la stupéfaction des nouveaux venus nous paraît presque drôle maintenant. En finissant le levé du port, nous trouvons sur l'un des îlots une




SON TAY
Soldats et Marins
Les forts de Phu-sa et la citadelle
de Sontay sont désormais illustrés par votre
vaillance Vous avez combattu vous avez
vaincu un ennemi redoutable vous
avez montré une
fois de plus au monde entier
que la France peut toujours
compter sur ses enfants Soyez
fiers de vos succès. Ils assurent la
pacification du Tonkin
Au quartier général de
Sontay
17 Décembre 83
Courbet

inscription en annamite que l'interprète nous traduit : elle signifie d'après lui : « Le soleil, la lune et les étoiles se disposent le jour et la nuit pour éclairer la terre. Signé : Taduong-sê. » C'est profond.

Il se produit à bord des bâtiments de l'escadre une petite épidémie de conjonctivite granuleuse : il paraît qu'il faut absolument isoler les malades, mais cela n'est pas commode, car on ne peut les débarquer sur un des îlots qui nous entourent et qui ne sont guère habitables que pour les singes. On finit par découvrir une petite plage qui sépare deux énormes rochers à pic, et l'on y installe une sorte de cahute où l'on transporte les « con-



jonctivistes ». Peu à peu quelques Annamites en sampan ont pris

l'habitude de venir s'installer aussi sur cette plage, et c'est devenu une espèce de marché fort bruyant. On y admire la sœur de notre pilote Ba, belle grande femme qui nous vend ses bananes en nous montrant toutes ses dents noires dans un large rire, et en nous disant dans son jargon : « *Çà, y en a moi ta sœur à Ba* », ce qui veut dire : Je suis la sœur de Ba. Toute la journée ce coin de sable retentit des Oh, ya, hoï! et des Ich! tia-tia! des marchandes, et c'est là que les musiciens de l'amiral vont passer à terre leur jour de permission.

Plus loin se trouve le cimetière dans une autre petite île, présentant une étroite plage, la seule de tous les environs avec celle de l'hôpital. On a cherché longtemps avant de trouver où enterrer les morts pas trop loin des bateaux. Ce petit îlot est pittoresque, très-élevé, en forme de pyramide et un peu plus boisé que les voisins. Comme c'est le seul qui ne soit pas à pic et qui présente un peu de sable, c'est aussi là que nous allons nous baigner quand le soleil est un peu caché. D'ailleurs, les croix sont encore en bien petit nombre; heureusement, on se porte bien à bord des bâtiments; ce sont les cimetières du Delta qui s'emplissent.



10 janvier. — A bord du *Bayard*

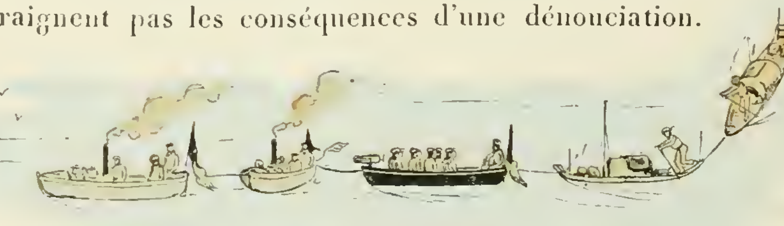
Expédition contre des pirates qui ont enlevé un missionnaire anna-

mite dans un village des environs : retour bredouille, bien entendu.



A ce propos, on raconte la manière dont on a failli prendre le fameux Liu-vinh-phuoc il y a cinq ou six mois. Un Annamite arrive un jour en baie d'Halong, où se trouvait l'escadre, et annonce que le chef des pirates se trouvera le lendemain, à une heure qu'il fixe, à bord de son sampan, mouillé près de Ke-bao, et qu'il le livrera si l'on vient le chercher. Le lendemain, trois canonnières, la *Surprise,* la *Fanfare* et le *Lutin,* appareillent en ligne de file et se dirigent vers Ke-bao, où elles trouvent le sampan signalé. On se précipite à bord et... on ne trouve personne. L'Annamite se confond en excuses, en disant que Liu-vinh-phuoc est venu, mais qu'il est reparti; bref, on s'en revient les mains vides. Or, le plus curieux, c'est que le pirate se trouvait à bord du sampan, mais il avait probablement si bien chapitré le traître que celui-ci avait changé d'avis. Il en sera toujours de même ici : la piraterie a de trop profondes racines dans le pays pour que les honnêtes gens ne craignent pas les conséquences d'une dénonciation.





D'ailleurs, cette crainte de représailles ne se produit-elle pas souvent en France?

18 janvier. — A bord de la *Saône*. — Mouillage de l'île Colosse.

Nous sommes en plein travail au nord de l'archipel des Faï-tsi-long, où l'on commence à voir la fin de ce chaos de rochers. Ils ne sont en effet rassemblés en aussi grand nombre que depuis Ke-bao, d'où nous venons, jusqu'à Quang-yen, mais on en trouve d'isolés beaucoup plus loin : c'est ainsi que dans l'ouest le fameux rocher de Ninh-binh est un îlot de l'archipel que les alluvions du Delta ont entouré de terrain solide, et dans le nord, les derniers sont près de Fou-taï-moun.

Nous commençons à avoir souvent de la brume, ce qui n'est pas





pour faciliter nos opérations. Mais les Faï-tsi-long prennent alors un nouveau caractère, plus saisissant peut-être encore que celui que leur donne le soleil, plus triste certainement; des journées se passent pendant lesquelles on ne se voit pas d'un bout à l'autre des bâtiments; à plus forte raison, les rochers, même les plus voisins, disparaissent; le silence épais des brumes humides vous enveloppe: on est comme sous un linceul. Quelquefois le banc de brume s'élève légèrement, et l'on a alors au-dessus de la tête un plafond gris qui, cachant uniformément la partie supérieure de tous les rochers à la même hauteur, les fait ressembler à des pans coupés sur une scène de



féerie. Les lointains disparaissent dans le brouillard, à peine déchiré de temps en temps par une nuée de corbeaux ou quelque oiseau de proie qu'attire quelque charogne. C'est lugubre.

13 février. — A bord de l'*Aspic*.

On nous a donné l'*Aspic* pour huit jours, et nous venons de finir le levé de la grande baie de Faï-tsi-long, qui s'ouvre dans l'est de la baie d'Halong, dont elle est séparée par un épais rideau de rochers. Elle est plus grande que cette dernière, mais beaucoup moins profonde, quoique constituant un mouillage suffisant pour les canonnières. Nous continuons à avoir beaucoup de brume et des grains violents. Nous sommes en pleine mousson de nord-est, qui se manifeste ici, et en général sur la côte de Chine, par de la brume, de la pluie et







du froid, et sur la côte d'Annam par une brise qui souffle presque constamment en coup de vent. Aussi les bâtiments qui nous arrivent de Saïgon ont-ils tous du retard, et les grands transports sont forcés

de dépasser leurs mâts de perroquets et de mettre toutes leurs vergues en bas.

Ce matin, en sortant par une belle passe que nous venons de trouver et que nous avons immédiatement baptisée du nom de notre bâtiment actuel, nous apercevons à l'horizon un grand transport qui fait une route qui nous paraît bizarre pour entrer en baie d'Halong. Nous allons au-devant de lui pour le remettre dans la bonne voie. C'est le *Mytho,* bondé de légion étrangère : les premiers renforts.

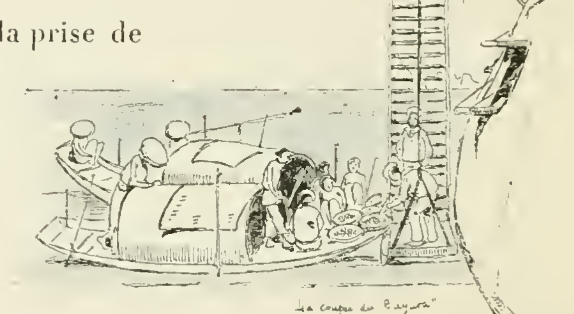
14 février. — Baie d'Halong. — A bord du *Bayard.*

A deux heures du matin, grand branle-bas à bord, le factionnaire de tribord a hélé une embarcation qui se dirigeait sur le *Bayard,* et on lui a répondu : « A bord ! amiral. » Le commandant et les officiers bondissent sur le pont : c'est en effet l'amiral que l'on n'attendait que samedi, que le *Parseval,* par une nuit très-noire, a amené en baie d'Halong.

Les généraux, qu'un accident du *Vinh-long* avait beaucoup retardés et qui, de Saïgon, avaient réquisitionné le paquebot *le Saïgon* pour arriver plus vite, étaient à Hanoï avant-hier à une heure de l'après-midi. A huit heures du soir, l'amiral Courbet, après avoir remis son commandement au général Millot, s'embarquait sur l'*Éclair,* petite canonnière à roues qui sert au transport des troupes. A Haïphong, sans voir personne, l'amiral se transportait sur le *Parseval* qui nous

l'amène. Ce départ précipité a eu pour résultat et probablement pour cause d'éviter une manifestation de sympathie que les officiers du corps expéditionnaire avaient l'intention de faire au départ de l'amiral. Cette fuite, à la perspective d'une ovation, n'étonne pas quand on connaît son caractère.

Il nous reçoit ce matin avec tous les officiers du bord ; il n'a pas changé du tout et ne paraît même pas fatigué de cette nuit de voyage. Nous continuerons comme par le passé à travailler dans son cabinet, où il occupe deux tables placées à tribord, tandis que les nôtres sont à bâbord ; la grosse pièce de vingt-quatre nous sépare.



Il paraît que, après la prise de Son-tay, les Chinois ont publié une proclamation officielle où il était dit que les Français s'étaient conduits avec beaucoup de bravoure et avaient donné l'assaut à la citadelle, que Liu-vinh-phuoc, la voyant sur le point d'être prise, l'avait fait sauter avec trois mille Chinois et les huit mille Français du corps expéditionnaire, et qu'ensuite la flottille sans défenseurs avait été rapidement détruite. Ils pourraient ajouter avec autant de vraisemblance que les Français n'ont évidemment plus de soldats, puisqu'ils en font venir de nouveaux de France.

8 mars. — Mouillage de l'île Colosse. — A bord du *Château-Renaud*.

L'amiral nous a donné le *Château-Renaud*, qui est un beau croiseur,

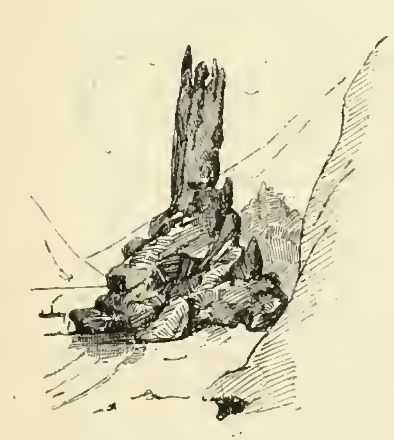
un peu vieux peut-être, mais bien armé et marchant bien, pour avancer notre travail. Bien que peu favorisés par le temps, nous faisons toute cette partie de la côte et découvrons même un nouveau port malheureusement peu profond et qui ne vaut guère mieux que les autres : il aurait de plus l'inconvénient d'être très-éloigné du Delta.



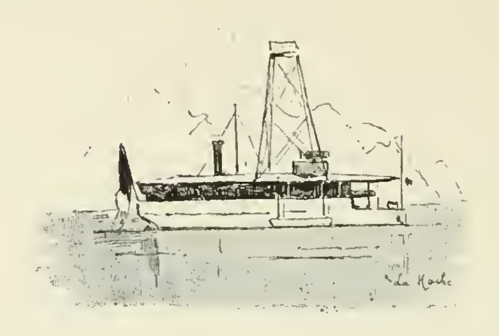
Le 7, un canot à vapeur du *Bayard* vient nous rappeler en baie d'Halong; l'amiral vient de passer vice-amiral, et il va partir avec le *Bayard* pour faire une tournée du côté de Tourane et de Quine-hone.

10 mars. — A bord du *Bayard*. — En mer.

Aussitôt notre arrivée en baie d'Halong, nous embarquons sur le *Bayard*. Quelques nouvelles contradictoires nous arrivent du Delta. Le *Léopard*, canonnière de rivière, aurait été endommagé par des boulets ronds; l'*Aspic* aurait eu son mât de misaine, sur lequel on avait planté un hotchkiss, renversé près du barrage du Song-cau. Ce barrage très-solidement établi, paraît-il, avec de forts pieux enfoncés, derrière lesquels on aurait coulé des jonques chargées de pierres, est presque impossible à détruire actuellement. D'autres disent qu'on s'occupe de le faire sauter.



Nous appareillons ce matin à six heures et sortons par la passe



Henriette avec une brume assez forte et une petite pluie désagréable. Il n'est pas très-difficile, même avec beaucoup de brume, de se diriger au milieu de ces îlots : il faut aller d'un rocher à l'autre en les comptant et n'en perdre un de vue que lorsque l'on voit le suivant. C'est une navigation intéressante.

Une fois dehors, nous trouvons un beau soleil et de la chaleur. Petite brise de nord-est, qui nous permet d'établir un peu de l'immense voilure que possède le *Bayard,* et qui ne lui sert pas à grand'chose. La houle se fait un peu.

11 mars. — Baie de Tourane.

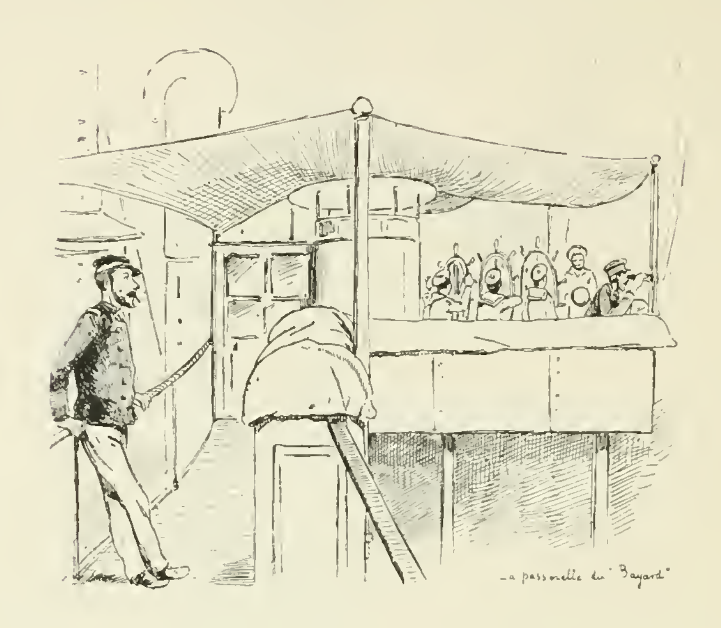
Ce matin, à huit heures, nous apercevons la côte de Hué : basse, composée de dunes surmontées de quelques arbres maigres. Nous nous rapprochons de Thuan-an, qui est à l'entrée de la rivière ; on voit briser la barre,



PRISE DE BAC-NIHN.

Combat du 12 mars. — La flottille devant le barrage de Song-cau.

ce qui a lieu presque constamment à cette époque de l'année et inter-



rompt les communications avec le large. On commence à distinguer les deux forts du Nord et du Sud, mis dans un triste état par notre dernier bombardement, et quelques maisons en briques au-dessus desquelles se détache la mâture de la *Vipère*. Nous communiquons avec elle sans nous arrêter, et, continuant notre route sur Tourane, nous y mouillons à trois heures de l'après-midi, à côté de l'*Atalante* et du *Parseval*.

L'*Atalante* continue toujours son éternel blocus; quant au *Parseval*, nous l'emmenons à Quine-hone, où il jouera le rôle que joue l'*Atalante* ici; médiocre perspective.

14 mars. — A bord du *Bayard*. — Quine-hone.

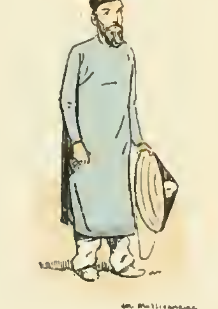
Nous appareillons de Tourane hier soir à sept heures. Ce matin, nous apercevons les premières montagnes de la côte d'Annam : elles forment un panorama magnifique et viennent presque jusqu'au rivage, où s'étendent de longues dunes. A trois heures nous sommes à Quine-



hone et forcés de mouiller assez loin de terre, à cause des huit mètres que cale le *Bayard*. Nous sommes entourés en arrivant d'une grande quantité de jonques de pêche. Nous apercevons de loin la concession, allongée sur la bande de sable qui sépare la lagune intérieure de la baie : il doit y faire une chaleur épouvantable en été, car déjà en ce moment, où il fait presque froid à Halong, nous commençons à souffrir



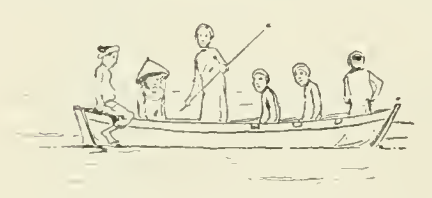
de la température. En face, sur un monticule, un fort annamite surmonté du pavillon français. Les hautes montagnes qui entourent et garantissent la baie disparaissent ce soir, en partie, sous de gros nuages gris.



Nous sommes venus ici notifier le blocus, et comme il faut qu'il soit effectif, le *Parseval* restera mouillé dans la baie et visitera toutes les jonques et bateaux qui se présenteront : c'est à peu près une sinécure. Deux officiers du *Bayard* vont notifier la mesure, l'un aux autorités annamites représentées par le mandarin du village de Gia, l'autre aux bâtiments mouillés dans la lagune.

Ce matin, visite du mandarin du village de Gia accompagné de ses parasols et de sa suite de fonctionnaires, assez propres cette fois : ils visitent le *Bayard* sans manifester comme d'habitude le moindre étonnement. Peu après, arrivée d'un évêque missionnaire que nous saluons de quinze coups de canon : il est vêtu en Annamite et paraît assez âgé.

Arrivée en rade du *d'Entrecasteaux*, bâtiment de guerre annamite. C'est un tout petit aviso à hélice, en bois, le seul restant des deux dont nous avions fait cadeau au roi d'Annam. Il sert à aller sur la côte recueillir les impôts et n'est pas trop mal manœuvré par son capitaine annamite. Quand nous sommes passés il y a cinq mois en rade de Tourane, il s'y trouvait mouillé et dans un état de délabrement complet. Le commandant de l'*Atalante* avait reçu ordre de l'empêcher de prendre la mer, et, comme cela l'ennuyait d'avoir toujours à le veiller, il lui avait fait simplement enlever une des pièces de la machine qu'il savait les Annamites incapables de remplacer. Ainsi invalide, la marine militaire annamite était réduite à l'immobilité. Le commandant vient à bord, faire sa visite à l'amiral. L'embarcation qui l'amène est loin d'avoir l'aspect militaire qui serait pourtant de mise, et si les matelots nagent vigoureusement, ils manquent un peu d'ensemble; de plus, le patron est simplement à califourchon sur l'arrière de la baleinière. Quelques heures après, nous allons rendre visite au *d'Entrecasteaux*, où nous sommes reçus avec cordialité par les officiers (?), qui nous offrent la tasse de thé traditionnelle; mais nous ne pénétrons qu'avec défiance dans le faux pont, qui ne paraît pas d'une propreté immaculée. Les



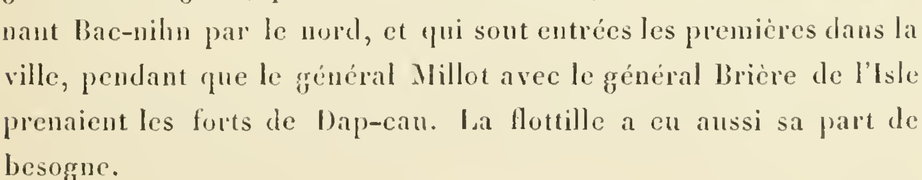
matelots, manquant probablement de hamacs réglementaires et craignant les courants d'air, se sont bâti chacun dans un coin une petite case avec des couvertures et des morceaux de paillotte; c'est très-pittoresque, mais peu militaire et surtout peu propre. Quant au bateau lui-même, il est dans un état pitoyable et ne rendra pas longtemps de services au roi d'Annam.

15 mars. — A bord du *Bayard*. — En mer.

Nous appareillons hier soir à quatre heures et demie, par un très-beau temps. Ce matin, à neuf heures, nous sommes de nouveau devant Thuan-an et nous mouillons en pleine côte. Nous sommes à peu près à la place qu'occupaient les bâtiments de l'escadre, lors du bombardement des forts. La barre étant aujourd'hui praticable, le commandant de la *Vipère* et celui du torpilleur viennent rendre visite à l'amiral, ainsi que M. Parreau, sous-résident à Hué. Ils sortent sur le torpilleur 46, qui franchit aisément la barre.



Ils apportent des dépêches du général Millot annonçant que Bac-nihn est pris depuis le 12 sans pertes sérieuses de notre côté, mais c'est une déroute complète pour les Chinois. Ce sont les compagnies de débarquement de l'escadre, sous les ordres du général de Négrier, qui ont décidé du succès, en tournant Bac-nihn par le nord, et qui sont entrées les premières dans la ville, pendant que le général Millot avec le général Brière de l'Isle prenaient les forts de Dap-cau. La flottille a eu aussi sa part de besogne.



On dit les troupes maintenant en marche sur Lang-son. Les Annamites ont baptisé chacun de nos généraux : ils appellent le général de Négrier, le général « Maoulen » (vite); Brière de l'Isle, c'est le général « Man-man » (doucement), et le général Millot est le général « Toï » (arrête). C'est assez peu respectueux, mais, comme je l'ai déjà remarqué souvent, cette population intelligente est très-prompte à la raillerie ou plutôt à une sorte de plaisanterie qui se rapproche de ce que nous appelons la blague.

27 mars. — A bord de la *Saône*. — Ke-bao.

Après être rentrés avec le *Bayard* en baie d'Halong, nous obtenons la *Saône* pour continuer nos opérations, et depuis quelques jours, par un temps généralement assez brumeux, nous levons la grande baie qui s'ouvre au nord de Ke-bao. C'est à Ke-bao que se trouve un gisement de charbon assez important. Tous les bâtiments qui passent devant mouillent, et quelques officiers vont toujours y faire une petite exploration qui permet de constater une fois de plus qu'en effet il y a là du charbon. De plus, chaque fois que quelque grand personnage vient faire une enquête sur les ressources du Tonkin, on lui montre ces affleurements; mais si l'on n'en fait jamais plus au point de vue de l'exploitation, toutes ces richesses courent le risque de rester un but de promenade.

Les officiers de la *Saône* font comme les autres; mais ils remarquent de plus sur le sable de la petite rivière sur laquelle se trouvent les mines, des traces de buffles et de connaï (sorte de chèvre sauvage); ils entendent même quelques coqs de bruyère; aussi

enrhumés et bredouille. Ils n'ont rien vu pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'est pas venu de gibier à leur portée; la seconde, c'est qu'il faisait une telle obscurité qu'ils ne voyaient même pas le guidon de leurs fusils.

2 avril. — Baie de Thien-yen.

C'est à l'extrémité nord de l'archipel des Faï-tsi-long que s'ouvre dans la côte la grande baie de Thien-yen. Elle est reliée à la mer par une passe étroite, mais très-saine, et se prolonge dans l'est en un long canal de profondeur variable, séparé du large par une suite d'îles allongées, aux pentes douces et complétement boisées.

Dans le nord de la baie se jette un petit arroyo difficilement praticable à nos embarcations pendant les basses eaux, et que les hautes eaux transforment en un véritable torrent. C'est sur cet arroyo que se trouve le village de Thien-yen. Il est connu pour servir d'étape aux colonnes de réguliers chinois qui, venant du Quang-si, longent la côte jusque-là et remontent ensuite vers le nord pour gagner Lang-son. Dans l'attente d'une action militaire probable sur ce point, il y avait intérêt à relever le cours de la petite rivière sur laquelle se trouve Thien-yen.

Nous partons ce matin à marée montante, avec un canot à vapeur et une baleinière, quelques hommes armés et un pilote du pays, qui ne consent pas à nous suivre sans grande hésitation.

Après avoir perdu la baie de vue dans les sinuosités de l'arroyo, bordé de fourrés épais, nous nous trouvons en présence d'une véritable cascade, peu élevée heureusement, mais qui paraît infranchissable; nous nous renseignons auprès

d'Annamites qui pêchent près de là ; ils nous apprennent que nous n'aurons assez d'eau pour passer qu'au bout du temps nécessaire « pour faire cuire deux marmites de riz ». Sans être suffisamment



édifiés sur le nombre d'heures que cela représente, nous ne pouvons pourtant nous résigner à attendre, et nous tentons l'escalade avec la baleinière ; le canot à vapeur attendra notre retour. En mettant tout le monde à l'eau et déchargeant le plus possible l'embarcation, nous finissons par lui faire passer la cascade.

Nous nous mettons alors en route à l'aviron. L'arroyo, sans grands détours, est complétement encaissé entre deux berges à pic, minées à leur base par un courant violent et surmontées d'un épais fourré de bambous. De distance en distance des bancs de cailloux roulés presque à sec par endroits, et ne laissant qu'un petit chenal où nous nous glissons, transforment l'arroyo en torrent.



Des sampans, assez nombreux, circulent dans tous les sens et nous regardent avec quelque appré-

hension. A leur approche, notre pilote se cache la figure : le malheureux ne veut pas être reconnu; il craint la vengeance des mandarins que lui attirera après notre départ sa coupable complaisance à introduire des Européens dans son pays.

Après une heure de route environ, les berges se dégagent un peu; quelques villages se dessinent dans les bambous. Nous apercevons tout à coup devant nous, barrant la rivière, une série de points noirs émergeant à peine et que nous prenons pour une ligne de roches; en nous approchant, nous constatons que ces points se déplacent perpendiculairement au lit du courant, et, quand nous sommes tout près, nous reconnaissons que ces roches singulières ne sont autres que les têtes de buffles traversant paisiblement l'arroyo. Ces animaux, à la nage, ne laissent émerger de leur énorme personne que le bout des naseaux et l'extrémité de leurs longues cornes rabattues sur leur cou, ainsi qu'une petite partie de leur arrière-train. Parfois, le berger s'accroupit sur cette dernière, et traverse ainsi à sec, immobile comme un Bouddha.



Après avoir de nouveau franchi un ou deux rapides, heureusement fort courts, mais où nos hommes doivent redoubler d'efforts, et avoir dépassé l'embouchure d'un arroyo qui continue vers le nord, nous nous trouvons dans un petit bassin paraissant assez profond où l'arroyo est complétement interrompu. Un énorme banc de cailloux roulés, émergeant de près d'un mètre, le barre complétement.

Au delà de ce banc, la rivière, de plus en plus dominée par les berges, fait un coude brusque vers notre gauche. Dans le fond, nous apercevons de hautes montagnes, généralement boisées, et, plus près, un amas de maisons entouré d'une forte palissade : c'est Thien-yen.

Après conseil, nous nous décidons à débarquer bien armés, et, laissant la baleinière à la garde de quelques hommes, nous nous diri-



geons avec les autres vers l'entrée du village, distant à peine de trois cents mètres.

Arrivés à cinquante mètres de la porte et sans avoir rencontré une population bien nombreuse qui se montre d'ailleurs assez effrayée à notre aspect, nous voyons sortir de l'enceinte un certain nombre d'individus porteurs de parasols de mandarins, qui viennent respectueusement nous en couvrir. Cet honneur, pour cette fois, avait son utilité, car il commençait à tomber une petite pluie fine qui ne contribuait pas peu à donner au paysage un aspect profondément triste.

Nous pénétrons ainsi dans le village, où nous sommes immédiate-

ment entourés d'une foule d'Annamites qui ne diffère en rien de celle de tous les villages que nous connaissons déjà; le mandarin est absent, soi-disant en tournée dans les environs. Sans insister, nous nous faisons présenter les notables et nous les interrogeons de notre mieux au moyen de notre interprète. Nous remarquons là une fois de plus la difficulté qu'il y a à obtenir d'un Annamite une réponse catégorique. Quand on a transmis une question à l'interprète, si simple soit-elle, celui-ci, se tournant vers l'individu interpellé, entame avec lui une interminable conversation; au lieu de répondre à la question, l'Annamite demande à l'interprète qui nous sommes, ce que nous faisons, etc., et une foule de renseignements qui n'ont aucun rapport avec ce qu'on lui demande. L'interprète, peu édifié sur ses devoirs, lui répond avec complaisance, et ce n'est qu'après plusieurs sommations que l'on finit par avoir quelques mots qui, généralement, ne se rapportent pas à la question, ce dont il s'agissait ayant complétement été perdu de vue au milieu de la conversation.



Nous finissons pourtant par apprendre qu'il n'est jamais passé de troupes chinoises par Thien-yen, ce qui est faux; que la route de Lang-son n'y passe pas, ce qui est également faux, et désespérant, après cet échantillon de la bonne foi annamite, d'avoir aucun renseignement sérieux, nous nous dirigeons vers notre embarcation avec le même cérémonial que pour l'arrivée. Nous sommes, cette fois, accompagnés de tous les habitants du village et embarrassés des présents des notables, où se fait remarquer par ses cris féroces et interminables un bel échantillon des cochons du pays. Notre guide, qui est du village et que nous voulions laisser, nous supplie encore de le rem-



mener, certain, d'après ce que l'interprète nous traduit de ses doléances, d'être écharpé par ses compatriotes aussitôt après notre départ.

Le retour se fait facilement, les eaux ayant monté, et, le courant étant favorable, nous regagnons le bord à la nuit tombante.



8 avril. — A bord du *Bayard*.
Baie d'Halong.

Le transport *le Bien-hoa* vient d'apporter de France en baie d'Halong les deux canonnières Farcy : la *Mitrailleuse* et le *Revolver*, qui furent si utiles pendant le siége, où elles manœuvraient sur la Seine. Il va falloir les mettre à l'eau, ce qui ne laisse pas que d'être une opération assez délicate, l'une d'elles pesant dix-huit tonneaux et l'autre seize.

On établit sur le *Bayard* deux fortes bigues, dont l'une est le grand mât de hune du *Bien-hoa*, et l'autre un

mât de rechange du *Bayard;* elles seront soutenues par la grand'-vergue du cuirassé et des jumelles. Un inconvénient, c'est la forme du *Bayard,* renflée à la flottaison, et qui nécessite une plus forte inclinaison des bigues, pour que l'aplomb de leur extrémité tombe suffisamment en dehors.

Le *Bien-hoa* vient accoster hier le *Bayard* par bâbord; les canonnières sont disposées des deux bords sur le pont du transport, on ne pourra donc en décharger qu'une aujourd'hui. On a réquisitionné deux cents hommes sur les différents bâtiments de l'escadre; ils garnissent les cabestans du *Bayard* à l'aide desquels on soulagera la canonnière. Beaucoup d'officiers des bâtiments sur rade sont venus voir cette manœuvre de force, une des plus importantes que l'on puisse faire à bord d'un bâtiment et dans les conditions où nous sommes; l'amiral est derrière, sur la petite dunette.

On croche la caliorne sur la première canonnière, et les cabestans se mettent en marche. Tout tient très-bien, et pendant que l'on soulage la canonnière, on voit le transport s'incliner du bord opposé à celui où elle se trouvait, tandis que le *Bayard* se met à donner de la bande du côté du transport. Il y a là un mouvement de bascule assez prononcé, puis le transport s'éloigne du *Bayard* en se halant sur des ancres à jet préalablement mouillées, et les cabestans, en dévirant, remettent saine et sauve la canonnière sur son élément. Pendant qu'elle était ainsi suspendue, nous avons eu tout le temps d'examiner ses formes bizarres. Elle ressemble à un sabot sans talon. Sous la carène, de


Un paysage

chaque côté de la quille, on voit deux profondes rainures longitudinales qui ont, je crois, pour but de laisser arriver pendant la marche les filets d'eau sur les deux hélices, sans qu'ils soient dérangés par la partie avant du bâtiment.

Le lendemain, on débarque la seconde canonnière avec le même succès. C'est, de l'avis de tous les connaisseurs, une opération très-intéressante et très-bien menée.



Ces deux canonnières, dont le commandement sera donné à deux enseignes de vaisseau, auront une pièce de quatorze centimètres à l'avant, un hotchkiss derrière; elles auront douze hommes d'équipage : le plus difficile sera de loger tout ce monde dans le petit espace qui reste disponible autour de la machine et de la pièce. De plus, on leur ajoute un toit comme à toutes les canonnières du Delta. C'est le *Bayard* qui est chargé de les armer.

19 avril. — A bord du *Château-Renaud.*

Nous aurons le *Château-Renaud* pendant une huitaine de jours pour continuer le travail, mais auparavant il faut aller, avec la commission nommée par l'amiral pour étudier cette question, chercher l'emplacement le plus favorable à l'établissement d'un feu d'atterrissage aux îles Norways.

Le seul qui existe pour le moment sur toute la côte du Tonkin est celui de Hone-dau, à l'entrée du Cua-cam; mais il

ne peut servir, ou du moins peu commodément, pour entrer dans la baie d'Halong. Au contraire, un feu placé sur les îles Norways permettrait, en disposant convenablement ses secteurs, d'entrer de nuit dans la baie. En effet, c'est toujours ces îles que l'on vient reconnaître dans le cas où l'on veut se rendre au mouillage de l'escadre sans aller jusqu'à Hone-dau. Ce sont des îlots du genre de ceux des Faï-tsi-long, les plus au large de tout l'archipel; ils sont à une dizaine de milles de la masse des autres.

Nous allons mouiller avec le *Château-Renaud* le plus près possible de la plus haute des îles, la grande Norway. (Pourquoi ce nom anglais?) Elle doit avoir une centaine de mètres à première vue, mais il est presque impossible d'évaluer la hauteur de pareils rochers : on se trompe du simple au double. La commission décide de tenter l'escalade, seul moyen de juger de la place exacte où doit être placé le feu. Ce n'est pas une promenade que d'arriver au sommet de ces cailloux pointus.

On se déchire les mains et les vêtements à ces aiguilles coupantes, qui résonnent comme du métal sous les pas, et dont quelques-unes surmontent les autres dans un équilibre très-instable. Si l'on avait le malheur de tomber, on se couperait comme avec de véritables rasoirs. Aussi l'ascension est-elle lente, et arrivée en haut, la commission, tout en jouissant du



coup d'œil, prolonge-t-elle un peu ses délibérations, autant pour se



reposer que pour retarder le moment de la descente, qui ne s'annonce pas bien. C'est d'en haut surtout, en effet, que l'on juge de la verticalité de ces rochers, et la vue de ces pentes hérissées n'est pas encourageante.

Il faut pourtant bien se décider à descendre; mais cette fois la commission perd tout prestige, car ce n'est plus qu'une série de dégringolades pas toujours inoffensives, surtout pour les pantalons, et qui pour un peu deviendraient de véritables accidents. Je crois que tous ceux qui l'ont faite se rappelleront longtemps leur ascension d'un îlot des Faï-tsi-long.



Le résultat de cette excursion fut la découverte d'un emplacement paraissant présenter les conditions requises, et d'une sorte de petite baie où le bateau des gardiens trouverait un abri suffisant. Nous rentrons directement en baie d'Halong.

1er mai. — Fou-taï-moun. — A bord du *Château-Renaud.*

Nous avons continué depuis Thien-yen le levé des chenaux intérieurs : le pays a maintenant tout à fait changé d'aspect; une longue ligne de grandes îles boisées, à peine séparées de temps en temps par une étroite passe, sépare du large une sorte de canal assez profond, dont l'autre rive vaseuse est limitée par la terre ferme. Elle est bordée d'une longue plaine de palétuviers qui s'avance de jour en jour et s'étend, très-plate, jusqu'à de hautes montagnes lointaines, aux sommets presque toujours couverts de nuages. Ceux-ci s'accumulent tous les soirs au-dessus de la plaine en une masse énorme de vapeurs qui, arrêtées par les sommets, déversent sur ce malheureux pays des ondées torrentielles. C'est dans cette plaine que se trouvent les villages annamites de Dam-haa et d'Ak-hoï. Encore ce dernier est-il plus chinois qu'annamite et connu pour être le repaire des pirates de la région.

Pendant que nous sommes à ce mouillage, le commandant reçoit la visite du Père Grandpierre, le missionnaire de Tschok-san. Il appartient aux Missions étrangères, et porte tout à fait le costume chinois et même la queue et les babouches. C'est un homme jeune encore, à la figure douce, qui cache sous un extérieur tranquille une énergie incroyable. Il est Franc-Comtois et a gardé de son origine un petit accent qui lui donne encore plus de bizarrerie. Il y a longtemps qu'il est dans le pays. Il y est arrivé sans aucune ressource, et peu à peu, grâce à l'argent

des missions, et en y mettant, je crois, beaucoup du sien, il a fini par construire une grande chapelle et une sorte de presbytère, au centre d'un assez important village, composé de ses chrétiens. Ces derniers sont des Chinois de la montagne, nouvellement établis sur la côte, et qui y vivent de leur pêche et du produit de leurs rizières. Ce sont de véritables sauvages, et le missionnaire a beaucoup de peine à en tirer quelque chose d'intelligent.

Le Père Grandpierre, par sa situation, et au moyen de ses paroissiens, est très au courant de toutes les histoires du pays, qui sont presque exclusivement des histoires de pirates. D'après lui, Ak-hoï, dont nous voyons, du mouillage de Fou-taï-moun, les cases en chaume, est le siége d'une véritable société d'exploitation de tout le littoral : société chinoise, bien entendu. Les affaires se font au moyen de jonques et de sampans, et consistent à ramasser dans tous les villages de la côte les femmes et les enfants que l'on va vendre en Chine, où cette marchandise est fort appréciée. Pourtant, en ce moment, la société d'Ak-hoï est en guerre avec une autre entreprise commerciale du même genre, mais annamite, et les adversaires se détruisent tant qu'ils peuvent : ils remplacent la gendarmerie les uns pour les autres.



Le Père Grandpierre nous donne beaucoup de détails fort amusants sur les mœurs des Chinois du pays. Il faut, paraît-il, pour qu'un Chinois soit heureux, que sa maison soit construite en un point où l'échine du Dragon (qui est sous terre) vienne affleurer le sol ; il y a des gens chargés de découvrir ces endroits propices, et pour rien au monde un Chinois ne bâtirait son logis à un mètre du point précis désigné par l'expert.— Quand un Chinois meurt, son âme se divise en

trois : chacun des morceaux passe dans le corps d'un esprit : le premier rôde continuellement autour de la tombe, le second monte au ciel, et le troisième a pour mission d'ennuyer continuellement la famille du défunt. Cette dernière fait tout son possible pour calmer son bourreau, et comme il est très-avare, on brûle sur le cercueil des sapèques et autres monnaies en papier. Quand on revient du cimetière, il faut avoir soin de prendre des chemins détournés et de semer de l'argent derrière soi, afin que le diable, occupé à le ramasser, ne puisse plus vous suivre.



Quelques Chinois d'Ak-hoï viennent avec des présents demander au commandant un permis de circulation. On le leur refuse immédiatement; la première chose que feraient ces excellents commerçants serait de planter sur leurs jonques un superbe pavillon français et de faire leur petit métier au nom de la République française.

12 mai. — Haïphong. — A bord de la *Saône*.

Nous sommes maintenant installés sur le transport-aviso *la Saône*. On nous a construit sur la dunette une sorte de case en toile, où nous pourrons travailler quand il ne fera pas trop chaud, car le soleil a vite fait de percer les tentes les plus épaisses, et nous commençons à faire connaissance avec la grosse chaleur.

Il y avait quatre mois que je n'étais venu à Haïphong, et le changement que j'y ai trouvé m'a étonné. On con-

struit beaucoup de tous les côtés, et toutes ces petites maisons, bâties d'une façon assez élémentaire, n'ont pas du tout mauvaise mine quand elles sont couvertes en tuiles rouges et blanchies à la chaux. Les routes y sont presque propres, et l'on peut y circuler, à condition de ne pas craindre les cailloux et la poussière. Nous avons trouvé la ville moins remplie de soldats, ce qui tient à ce que, en dehors de la petite garnison nécessaire ici, on a fait remonter tout le monde dans



Enterrement annamite

le haut du fleuve. La circulation des sampans et des jonques paraît avoir repris; une forêt de mâts entoure la concession, et c'est d'un bon présage pour l'établissement du commerce futur.

Pour le moment, les marchands de vermout et les restaurateurs continuent à former le fond du commerce européen à Haïphong : ils font d'ailleurs fort bien leurs affaires et rendent service aux officiers, qui seraient fort dépourvus, sans eux, de bien des choses auxquelles on ne pense que lorsqu'on ne les a pas.

Le restaurant le plus achalandé est celui de madame Carbonnel, qui nous donne des menus dignes du Grand-Hôtel, et dont le cuisinier



est réellement fort bon. Ce qui commence à nous manquer le plus, c'est la glace, que l'on est obligé de faire venir de Hong-kong, ce qui la met ici à un certain prix. Malgré tout, la chaleur n'a rien d'excessif, et le soleil nous donne encore du répit le matin et le soir. Les Annamites ont pourtant commencé à se couvrir de leur grand chapeau rond en paille, et quand on voit passer un sampan monté par quelques individus ainsi coiffés, on dirait un tronc d'arbre couvert de champignons qui s'en va à la dérive.

...Ce qui contribue encore à donner aux Annamites un air enfant, c'est la manière dont ils parlent français : ils ne peuvent pas prononcer les lettres dures comme R ou T,

et ils se sont composé avec quelques mots français un jargon qui n'est pas sans originalité et que nous contribuons à leur apprendre en le leur parlant. Avec beaucoup de gestes on arrive à faire une longue conversation, qui peut même parfois devenir très-compliquée...



Nous avons été l'autre jour rendre visite à M. Joseph dans sa maison des environs d'Haïphong. C'est un Annamite de Saïgon, qui fut autrefois utilisé dans la première mission hydrographique au Tonkin (elle remonte à l'expédition Garnier). Depuis, il s'est établi à Haïphong, s'est marié et est en train de gagner beaucoup d'argent en entreprises de travaux publics et en vendant des incrustations.

Sa maison, pareille à toutes celles des riches Annamites, se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; elle communique avec la concession par une digue étroite et glissante entre deux rizières. Elle est entourée d'une foule de constructions accessoires où habitent une multitude de familles d'ouvriers aux ordres du propriétaire. Tout cela a un grand air de prospérité, et le fait est que depuis l'arrivée de la foule d'Européens qu'il y a maintenant ici, le commerce des incrustations a pris un développement considérable, et, en bon négociant, Joseph en profite.



...Joseph est chrétien; il est marié et père de plusieurs enfants qui lui ressemblent, ce qui n'est pas un compliment à leur faire, bien qu'il ait l'air fort intelligent et le soit en effet.



Hier sont arrivées deux embarcations chargées de zéphyrs, revenant d'une expédition contre une troupe de pirates des montagnes de

marbre près de Quang-yen. Ils étaient dirigés par le commandant Duchesne, qui a été blessé assez grièvement. D'après les racontars, les pirates ayant été acculés dans une grotte, on décida de les enfumer. Malheureusement, cette grotte avait une autre issue, et pendant que tout le monde attendait à la première, les pirates, sortis par



Douane du Song-cau. Colline des 7 Pagodes.

l'autre, attaquèrent nos hommes, dont quelques-uns furent blessés... *Si non e vero...*

Ce soir, à quatre heures, le torpilleur 45 arrive à Haïphong, pour me prendre et me ramener sans délai à la baie d'Halong, où j'embarquerai sur le *Château-Renaud* pour continuer le travail. J'y retrouverai mon collègue, qui vient de servir de pilote à ce bâtiment dans une expédition dirigée contre les pirates de Dam-haa et d'Ak-hoï, et qui n'a produit aucun résultat, comme d'habitude.

21 mai. — Près des îles Kao-tao. — A bord du *Château-Renaud.*

Nous partons le 13 à une heure de l'après-midi, à bord du torpil-



leur 45, et son capitaine, M. Latour, lieutenant de vaisseau, décide de passer par les canaux intérieurs, ce qui sera facile grâce à l'habileté du fameux pilote Ba.

Nous franchissons facilement et presque à toute vitesse le Vang-chao, dont les coudes brusques nécessitent une certaine attention.

Mais Ba est assis près de la barre et commande gravement *Bâbord touce!* ou *droice!* sans jamais hésiter. — Une fois dans le Cua-namtrieu, nous nous dirigeons vers l'entrée du Song-chang, grand arroyo qui passe devant Quang-yen. C'est là la partie la plus délicate du trajet; il y a, devant Quang yen et un peu dans l'ouest, une série de bancs de roches très-dangereux, et que M. Latour a eu la précaution de baliser quelques jours auparavant. Malheureusement, les bambous qu'il plante dans le fond sont souvent enlevés par les trains de bois qui traversent continuellement ces arroyos, et c'est un travail à recommencer à chaque passage. Nous franchissons avec précaution ce chenal délicat et nous pénétrons bientôt dans le Lac-huyen. En le remontant, nous avons à bâbord de grandes plaines de palétuviers, qui s'étendent, coupées par quelques petits ruisseaux, jusqu'au terrain solide de Quang-yen, et par tribord, l'île de la Cac-ba, que nous contournons par le nord pour arriver en baie d'Halong.



Nous y trouvons le *Château-Renaud*, sur lequel je me transporte et avec lequel nous appareillons le 14. Nous allons mouiller à Fou-taï-moun, au point où nous en sommes restés l'autre fois, et finissons le levé de tous les chenaux jusque-là. Nous allons ensuite mouiller près des îles Kao-tao, où nous aurons probablement occasion de revenir plus tard.

9 juin. — Haïphong. — A bord de la *Saône*.

Pendant que nous rédigeons nos derniers plans dans la cabine en toile de la *Saône,* celle-ci continue à faire le transbordement des troupes et des bagages de la baie d'Halong à Haïphong et réciproquement.

Dernièrement, nous avons embarqué à destination du *Vinh-long* le bataillon des fusiliers marins du commandant Laguerre : ils vont à Madagascar. Ces braves gens ne paraissent pas trop fatigués et trop



ennuyés de s'en aller là-bas continuer une nouvelle campagne. D'ailleurs, ils ont passé le moins fatigant de l'année au Tonkin ; c'est seulement maintenant que l'on commence à souffrir réellement de la chaleur. Nos cabines du faux pont sont devenues inhabitables. Aussi tout le monde couche sur la dunette, où l'on étend de simples nattes entourées de la moustiquaire indispensable ; on laisse les tentes, mais cela ne suffit généralement



pas pour nous garantir des grains torrentiels qui surviennent souvent

15 juin. — A bord de la *Saône*.

Nous sommes de retour d'une bien intéressante excursion à Hué.

Le lendemain de notre arrivée en rade de Thuan-an, nous nous sommes présentés chez l'amiral, lui apportant nos dernières cartes. Il nous a vivement engagés à aller visiter Hué ; nous n'avions pas be-



soin de cet encouragement; tous les officiers du *Bayard* que l'amiral avait envoyés à terre le jour de la signature du traité, en étaient revenus enthousiasmés, et ils ont excité notre curiosité par leurs récits. Il est vrai qu'ils ont pu assister aux fêtes que le Roi a données au moment de la conférence, et que nous n'aurons plus les mêmes avantages.

Comme il se trouve justement que la *Saône* a à décharger ses grosses pierres, ce qui n'est ni commode ni rapide dans cette rade foraine, nous avons plusieurs jours devant nous. De plus, le voyage n'est pas long ; il ne faut pas plus d'une heure et demie en canot à vapeur, pour aller du mouillage actuel de la *Saône* à Hué.

Nous partons donc le 13 au matin ; nous franchissons la barre très-calme aujourd'hui, et entrons dans la rivière. Il ne reste que trois mètres sur cette barre à marée basse, et les marées n'étant guère que de cinquante centimètres, les petits bateaux seuls peuvent entrer par beau temps ; quand il vente un peu frais, la barre devient infranchissable, ce qui est presque constant en mousson de nord-est.

Quand on voit du mouillage la longue ligne des dunes de Thuan-an à peine interrompue par les créneaux des forts du nord et de l'est, et surmontée de place en place par quelques bouquets de cocotiers, on plaint les malheureux soldats enfermés dans les quelques casernes que l'on a pu construire, et soumis à une température rendue encore plus insupportable par la réverbération continuelle du sable.



Quand on entre en rivière et que l'on se trouve devant Thuan-an, il se trouve, au contraire, que le pays a l'air fort animé ; la végétation que la dune abrite du large est assez vivace, et le marché annamite qui se tient là tous les matins, fréquenté par nos soldats, nos marins

et les tirailleurs annamites, approvisionné par de nombreux sampans, donne beaucoup de vie à ce petit coin. Il se trouve, de plus, que la brise du large rafraîchit presque toute la journée cette langue de sable, et que la chaleur y est supportable, bien que très-forte. Les officiers de marine et d'infanterie ont installé une sorte de cercle; il y a tout autour, pas trop loin, des chasses et des promenades, et aucun de ceux qui sont là ne se plaint de s'y trouver; ce qui est un bien bon point pour un établissement de ce genre.



Au moment où nous arrivons (huit heures du matin), il y a précisément un départ pour Hué. La *Javeline,* une petite canonnière qui cale très-peu d'eau (ce qui est nécessaire, la rivière présentant des passages où il n'y a guère plus de deux mètres d'eau), remonte, emmenant dans trois grands sampans à la remorque les soldats d'infan-

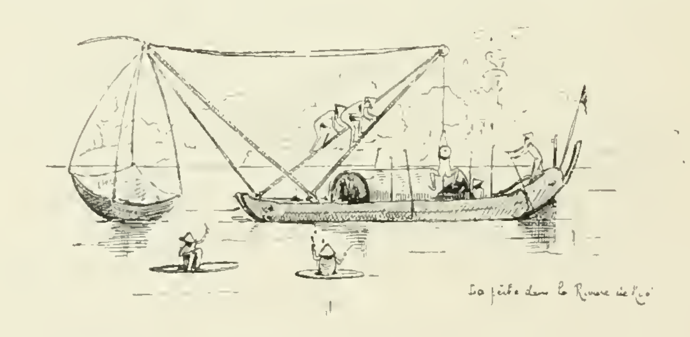


terie de marine que la *Saône* a amenés; ils sont destinés à remplacer



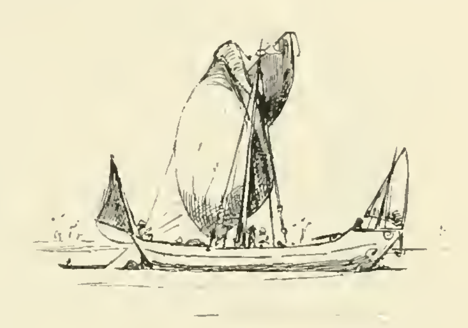
ceux qui se trouvent en ce moment à Hué, et qui sont d'ailleurs assez éprouvés par les fièvres, la capitale de l'Annam ne brillant pas par la salubrité. Nous profitons donc de cette occasion et nous commençons à remonter la rivière. Ce qui frappe tout de suite, c'est le nombre de défenses accumulées. Il n'y a pas moins de quinze forts, sans compter ceux de Thuan-an, entre l'embouchure de la rivière et la ville de Hué. Il est vrai qu'ils ne sont pas bien à craindre pour nous, grâce à leur armement. On y trouve, comme partout d'ailleurs, en Annam et en Chine, une quantité incroyable d'énormes canons, mais ils sont lisses, se chargent par la bouche, et les Annamites ignorant totalement l'usage de la hausse, ils sont fort peu à craindre. L'escadre, pendant le bombardement, a pu d'ailleurs juger de leur caractère inoffensif.

En plus de ces forts, la rivière, assez près de son embouchure,



était fermée par deux barrages, composés de caissons en bois remplis de grosses pierres et coulés, sans préjudice de jonques coulées

également, qu'on se réservait de placer au moment décisif. A part ces quelques points délicats à passer, la navigation est assez facile dans la rivière ; le voyage est tout à fait charmant. Ce n'est plus du tout le Tonkin ni la Cochinchine, c'est un pays plat encore, mais avec de nombreuses oasis, de grands arbres, des villages tout le long des rives avec de petites pagodes qui montrent leurs clochetons pointus au-dessus des cases de chaume. La rivière est sillonnée



de nombreuses jonques et de grands sampans de pêche avec des voiles énormes en nattes ; tout cela montre une grande activité, sinon une grande richesse, et c'est bien pis quand on arrive au village de



Manka, qui est comme le faubourg de Hué. Là, la rivière légèrement resserrée est complétement envahie par les jonques de commerce, amarrées dans le milieu ou serrées contre les rives ; les sampans très-fins et faits d'une seule pièce d'un bout à l'autre, avec l'œil traditionnel peint à la proue, vont et viennent au milieu de tous

ces bateaux, et l'on a là le spectacle d'une vie active, qui étonne chez des Annamites, mais qui s'explique par le voisinage de la capitale et du gouvernement.

La canonnière ne pouvant pas remonter jusqu'à la Légation, que nous apercevons en face de nous, sous la forme d'un grand bâtiment blanc à deux étages et à arcades, nous mouillons, et comme il est dix heures, nous déjeunons; après cela, une bonne sieste jusqu'à trois heures, comme cela est nécessaire pour laisser passer le plus chaud de la journée.



Un Lettré

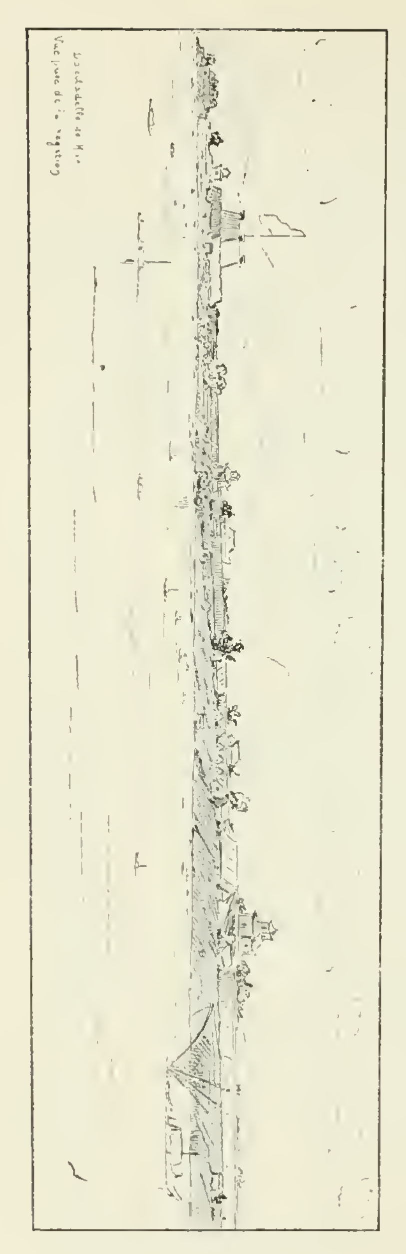
A trois heures, nous descendons à terre, et, suivant la rivière, nous arrivons à un bac qu'il nous faut passer pour nous rendre sur la rive où est construite la Légation. Toute cette route que nous venons de suivre est bordée de maisons généralement en bois, mais quelquefois en pierre, où demeurent de nombreux marchands, et qui paraissent assez propres. La population ressemble tout à fait à celle que nous connaissons au Tonkin. Même costume et mêmes types. Une fois le bac passé (la rivière est assez large en ce point, huit cents mètres environ), nous arrivons rapidement à la Légation. C'est une fort belle maison, très-bien comprise pour les pays chauds, avec de grandes salles très-hautes et des courants d'air partout. Nous sommes présentés à M. Reinhardt, qui, d'après le nouveau traité, prend le titre de rési-



La Porte de la Légation française (Hué).



MANDARIN MILITAIRE (Hué).



dent général, et qui nous offre l'hospitalité la plus large avec la meilleure grâce. De la terrasse du premier étage, la vue embrasse une grande partie du pays et de la citadelle de Hué, où demeurent tous les grands dignitaires et le Roi.

Le pays s'étend très-plat jusqu'aux premières montagnes qui s'élèvent graduellement jusqu'à l'horizon, et parmi lesquelles on en remarque immédiatement une, à forme très-régulière, surmontée d'arbres magnifiques, et qui s'appelle la montagne Sacrée ou du Roi.

Pour commencer nos excursions, nous nous rendons à la citadelle, ce qui nous force de nouveau à passer le bac. De l'autre côté, nous trouvons de petits chevaux de la cavalerie annamite, tout sellés, qui nous permettront de voir plus de choses en moins de temps. Grâce à eux, nous avons pu, en deux heures, voir à peu près le plus intéressant, ce que nous n'aurions pu faire à pied sans fatigue.

La citadelle, dans les villes annamites, n'est pas seulement un lieu fortifié, c'est la demeure de

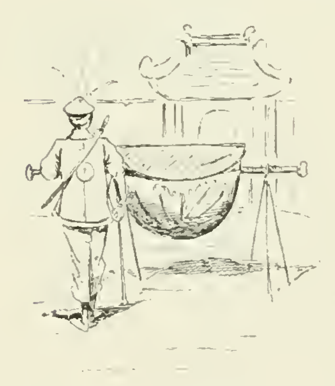
toutes les autorités et, dans le cas de Hué, de tous les fonctionnaires et par suite du Roi. Celle-ci a un développement énorme (deux mille huit cents mètres de côté); elle est fort bien entretenue, contrairement à celles que nous avions vues au Tonkin (Hanoï, par exemple): les remparts énormes, et construits dans le système de Vauban, sont intacts et garnis de nombreuses pièces, abritées chacune par un petit toit de chaume. Les princes de la famille royale (et ils sont au moins six cents), les généraux, les mandarins ont chacun leur maison entourée de murs et parfois d'un jardin. Les soldats habitent de longs bâtiments réguliers, et leurs familles, qui demeurent aussi dans la citadelle, y ont bâti de nombreuses cases alignées dans des rues bien droites et fort propres. Bref, tout cela a un air de vie et même de force que nous n'étions plus du tout habitués à voir dans les villes annamites, et qui a beaucoup modifié, pour ma part, les idées que j'avais déjà sur le pays.

Toute cette ville est fort animée; on croise à tout instant des cortéges de mandarins qui s'en vont au palais ou qui en reviennent, entourés de soldats à la tunique rouge et au petit chapeau jaune attaché coquettement derrière la tête par des rubans. Ils se prélassent dans leur palanquin et sont toujours suivis de deux domestiques, l'un portant la boîte de bétel et l'autre la pipe en porcelaine. Nous parcourons ainsi de nombreuses routes, souvent ombragées, et allons voir du haut des remparts (sur lesquels on se promène à cheval) la concession que le traité vient de nous accorder, et où va prendre position la compagnie d'infanterie de marine que nous avons amenée; nous

visitons ensuite le musée d'artillerie, ou plutôt la réunion de toutes les pièces destinées à la défense de la citadelle (et dont quelques-unes

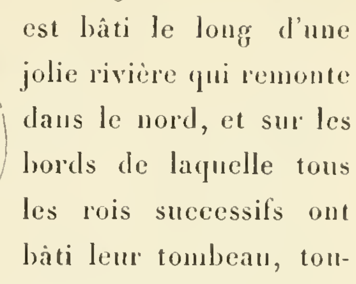


sont en bois), et nous arrivons enfin devant une énorme place bien dégagée sur laquelle se trouve la porte du palais du Roi. — On arrive à cette porte par deux ponts franchissant des fossés pleins d'eau; elle a fort grand air avec ses deux ouvertures, ses nombreux toits aux angles relevés et ses murs tout incrustés de porcelaines peintes. Malheureusement, quant au palais, il faut nous en tenir à un coup d'œil lancé à travers la porte entr'ouverte, car, jusqu'à présent, personne n'y a pu pénétrer.



Enfin, de l'autre côté de cette grande place, s'élève une énorme tour rectangulaire, surmontée de deux autres également rectangulaires et sur lesquelles flotte le grand drapeau rouge de l'Annam ou le pavillon blanc et bleu du Roi. L'effet de cette place est très-beau, et ce doit être un spectacle imposant de voir quelque grand cortége ou quelque belle manœuvre militaire se développer dans ce grand espace. C'est certainement ce qu'il y a de plus intéressant dans la citadelle, et nous terminons là notre visite

Le lendemain matin, il s'agissait, malgré de légères courbatures et quelques blessures intimes causées par la forme particulière des selles annamites, d'aller visiter aux environs le tombeau de Thu-duc. Il



est bâti le long d'une jolie rivière qui remonte dans le nord, et sur les bords de laquelle tous les rois successifs ont bâti leur tombeau, toujours en aval de leur prédécesseur et sur la même rive. Un seul a manqué à la coutume et, ne voulant pas donner cette preuve de respect à ses ancêtres, s'est construit son monument sur l'autre rive.

Nous partons donc à cinq heures et demie du matin, pour être de



retour avant la grande chaleur, toujours montés sur nos petits chevaux remplis de feu, et dont le trot et le galop sont également doux. Nous suivons d'abord la berge d'un arroyo encaissé, bordé de maisons particulières ayant toutes une porte et un petit embarcadère de quelques marches sur la rive : nous marchons à l'ombre de ces gros bouquets de bambous dont la verdure est si agréable et dont le feuillage tout dentelé est si joli. Ce ruisseau est charmant et nous rappelle tout à fait de petits coins d'Europe. Malheureusement il faut bientôt le quitter, et après avoir passé plusieurs ponts en bois dont nos chevaux franchissent aisément les escaliers assez roides, nous arrivons dans une grande plaine au sol rougeâtre, couvert de quelques arbustes et de bouquets de grands pins. C'est une plaine de tombeaux. De tous côtés, de petits monticules indi-

quent l'emplacement des tombes, et la plaine ressemble à une gigantesque taupinière. Les mandarins ou les dignitaires font construire leurs monuments sous les bouquets de pins. Ils consistent généralement en un sarcophage carré de forme chinoise, avec quelque inscription ou un dragon en porcelaine incrusté dans la pierre, le tout entouré d'un petit mur.

Il nous arrive là une aventure du genre de celles qui se présentent



souvent en Cochinchine. Nous faisons la rencontre, au détour d'un chemin, d'une bufflesse qui se désaltère paisiblement, accompagnant son bufflon. Ces bêtes sont douées d'une animosité incroyable contre les Européens. Cela tient en partie à ce que, au moment de la conquête, les habitants de la basse Cochinchine les avaient dressées à nous courir sus.

Aussitôt qu'elles aperçoivent un étranger, on les voit tourner leur grosse tête vers lui, relever les naseaux jusqu'à courber leurs cornes sur leur cou, et renifler bruyamment deux ou trois fois dans sa direction; si l'étranger n'a pas la présence d'esprit de prendre ses jambes

à son cou ou de grimper à un arbre, il passe souvent un mauvais moment. Au Tonkin, les buffles sont plus civilisés, et quand on les voit manifester leur antipathie de la manière que je viens de dire, on les met généralement en fuite en leur lançant quelques pierres. Dans notre cas particulier, nos petits chevaux battirent d'eux-mêmes en retraite, et la bufflesse fut arrêtée facilement par l'Annamite qui lui servait de berger; nous en fûmes quittes pour un commencement de steeple-chase.





Après avoir traversé la plaine des tombeaux, nous gravissons un monticule d'où nous apercevons le tombeau de Thu-duc. C'est une suite de monuments compliqués, aux toits pointus, avec des colonnes bizarres, blanches, bleues, etc., d'un aspect original : il est bâti au milieu d'un bois de pins, et il y a, paraît-il, dans l'intérieur un jardin assez joli. L'entrée en est interdite, et les anciennes femmes du Roi y habitent, bien malgré elles, il paraît, car, pour s'opposer à leurs évasions, on a garni le mur d'enceinte, qui a au moins huit mètres de haut, de tessons de bouteilles. Ce mur d'en-



Le Buffle et le voyageur

ceinte a certainement un développement de quatre à cinq kilomètres, et il est effrayant de penser quelle somme de travail il a fallu dépenser pour transporter une pareille quantité de matériaux dans cette plaine dénudée et déserte. Il est vrai que cette construction est la seule préoccupation de l'existence de ces bons rois, et que c'est leur peuple qui travaille à leur faire ce petit cadeau.

Nous rentrons à la Légation par un chemin un peu difficile, mais tout aussi joli, et en passant devant le lieu des sacrifices. C'est une sorte d'estrade en pierre où le Roi vient sacrifier une fois par an vers le mois de janvier. C'est la seule fois où il se montre à ses sujets; mais cela n'a pas eu lieu cette année.

Nous regagnons le bord le 15, enchantés de notre excursion intéressante à tous les points de vue : d'abord cela nous a fait connaître un pays bien spécial et tout nouveau, et de plus cela nous a donné une idée du peuple annamite, qu'il était impossible de se faire avec ce que nous avons vu au Tonkin. On sent qu'il y a là une nation très-intelligente et très-vivace, avec laquelle il faut compter. Elle



nous a déjà montré par sa résistance à Thuan-an quel était son courage, et les négociations entreprises montrent assez que ses diplomates, bien que les moyens qu'ils emploient ne soient pas toujours irréprochables à nos yeux, peuvent parfaitement discuter avec les nôtres. Bref, ce n'est pas du tout un peuple fini, et c'est peut-être un peuple auquel nous apportons un moyen de reprendre le rang qu'il avait il y a quatre-vingts ans, quand nos ingénieurs construisaient ses forteresses et ses bateaux, et quand nos officiers instruisaient ses soldats.

25 juin. — Mouillage de Tsieng-mui-tao. — A bord de la *Saône*.

A l'extrémité des grandes îles aux collines douces et boisées qui, prolongeant l'archipel des Faï-tsi-long, forment le long de la côte nord du Tonkin une digue presque continue, à l'abri de laquelle les bâtiments peuvent suivre cette côte dans des eaux toujours calmes, se jette un petit arroyo navigable aux hautes eaux pour des jonques de faible tonnage. Entre cet arroyo et le cap Paklung, la côte, plate et basse, n'est plus qu'une suite de bancs de vase semés de palétuviers, à travers lesquels circulent un grand nombre d'arroyos presque toujours impraticables, même aux sampans.



Au milieu d'eux se trouve la petite île de Tchok-san, où se trouve la mission du Père Grandpierre.

La frontière entre l'Annam et la Chine présente là une singularité que les géographes ont mis longtemps à débrouiller. Cette frontière, après avoir passé par Monkaï (Haï-nihn en annamite), se redresse légèrement vers le nord, décrit un arc de cercle, puis redescend de façon à faire de la petite île de Tchok-san un territoire chinois; elle remonte ensuite pour décrire un second arc de cercle, et se dirige vers la côte près du cap Paklung. Là, elle se perd complétement : les renseignements pris aux bonnes sources, fournis même par les missionnaires et les gens du pays, sont contradictoires, et ce ne sera pas le point le

moins délicat de ceux sur lesquels aura à s'exercer la sagacité de la commission de délimitation.



Nous sommes au mouillage devant l'entrée de la rivière de Monkaï, tout près de la pointe extrême des grandes îles parallèles à la côte, dont j'ai parlé, et il nous reste à lever toute cette partie de la côte pour terminer le plan de la partie intérieure de la côte nord du Tonkin.

Malgré la présence signalée, au camp chinois de Monkaï, d'une certaine quantité de troupes, comme il est important d'avoir un levé exact de l'arroyo qui y mène, dans le cas probable d'une action militaire de ce côté, nous décidons de nous y rendre et d'aller de là à Tchok-san, en levant les arroyos intérieurs qui relient ces deux points.

Nous partons hier matin, à pleine mer, avec un canot à vapeur, une baleinière et quelques hommes armés. Favorisés par le courant,



nous remontons rapidement l'arroyo encaissé qui serpente tantôt entre des collines douces, plus souvent entre les inévitables digues. Peu de monde sur les berges; la présence d'un bâtiment de guerre près de là a légèrement effrayé les habitants, et nous ne voyons que de loin les plus curieux d'entre eux. Après trois heures de route environ, non sans avoir couru quelque danger de nous échouer sur le fond de cailloux roulés de l'arroyo, nous apercevons de loin un groupe de maisons en briques, bâties sur pilotis et surplombant en partie la rivière. Elles sont d'aspect pauvre et sale, mais mieux construites que les canias boueuses du Delta.

Arrivés en face d'une sorte d'escalier pierreux qui s'avance dans le fleuve, nous débarquons et faisons demander le mandarin par notre interprète. On nous invite à l'aller voir. Ne voulant pas nous engager,



même armés, au milieu de cette foule déguenillée où nous distinguons un certain nombre de Chinois, et jugeant d'ailleurs contraire à notre dignité de représentants de la France de nous déplacer pour ce petit fonctionnaire, nous exigeons qu'il vienne lui-même au-devant de nous. Après bien des longueurs, il finit par se présenter tout tremblant et refuse tout d'abord de nous donner un guide pour aller à Tchok-san par les arroyos. Grâce à quelques menaces, nous finissons pourtant par obtenir comme pilote un malheureux pêcheur qui nous dit connaître le pays, et nous repartons, non sans avoir reçu quelques présents du mandarin : des poulets, des œufs, quelques bouteilles de choum-choum et force éventails.



Nous suivons pendant toute la journée des arroyos où il y a à

peine assez d'eau pour notre canot à vapeur, et qui, revenant continuellement sur eux-mêmes, nous font croire que nous n'avançons pas.



Nous commençons à avoir des doutes sur l'expérience de notre pilote, qui, assis sur ses talons, un bambou à la main, montre imperturbablement la route au patron du canot. A la nuit tombante, nous ne sommes encore en vue de rien qui ressemble à la mission de Tchok-san; nous naviguons encore pendant près de deux heures sans y voir goutte, mais heureusement sans nous échouer, et nous sommes bien forcés de nous confier entièrement à notre homme, qui ne paraît pas plus indécis qu'avant sur la route à suivre.

Enfin, vers huit heures du soir, nous apercevons une lumière et une petite île qui se dessine dans l'obscurité. C'est bien là l'île et la ville de Tchok-san, mais ce que nous cherchons, c'est la mission. Impossible à cette heure-ci d'avoir le moindre renseignement. Nous accostons quelques jonques mouillées près de là; pas moyen de nous faire comprendre, malgré notre interprète. Il faut bien nous décider à mouiller et à passer la nuit dans nos embarcations.



Nous nous installons donc de notre mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire quand on n'a pour matelas que les bancs d'une baleinière. A minuit, nous sommes brusquement réveillés par une bande inquiétante de notre chambre à coucher et un bruit de torrent. Nous sommes échoués sur un banc de cailloux; pendant la soirée, la mer a baissé rapidement, et nous sommes presque à sec; le courant forme autour de nous de véritables rapides, nous couche sur le flanc et menace de défoncer nos embarcations, qui sautent sur le fond dur.

Il faut que tout le monde se mette à l'eau, et nous voilà tous au

travail, dans une obscurité profonde, occupés à renflouer le canot à vapeur, qui est le plus en danger. Heureusement il fait beau, et ce petit bain de nuit ne fait que nous rafraîchir des chaleurs de la journée. Après une bonne heure de manœuvres variées, nous parvenons enfin à dégager le canot, et nous commencions à reprendre notre somme interrompu, quand les maudits coqs du mandarin, amarrés au fond de la baleinière, commencent leur concert de tous les matins. Coups de pied et de poing n'y peuvent rien, et quand nous pensons à leur couvrir la tête, seul moyen de les faire taire, il fait grand jour, et il faut, sous une pluie battante, se mettre à la recherche de la mission.



Cette fois nous trouvons un guide, et, en pataugeant au milieu des rizières embourbées, nous gagnons enfin les petites maisons blanches surmontées de la croix qui constituent la chrétienté du Père Grandpierre. Nous y sommes reçus à bras ouverts par le missionnaire. Nous pénétrons dans l'ensemble des constructions, entouré d'une grande haie de bambous vivants et d'un fossé avec de petits recoins aux angles, qualifiés pompeusement du titre de bastions. C'est qu'il faut quelquefois inspirer une crainte salutaire aux bandes de pirates qui infestent tout le voisinage et qui, probablement encouragées par les mandarins, ont essayé plusieurs fois de dévaliser la mission. C'est dans le même but défensif que le Père a tout un arsenal de vieux fusils, fort bien entretenus par ses chrétiens, que lui ont donnés les quelques bâtiments dont les officiers sont venus le visiter, et qu'il

montre toujours aux mandarins des environs qui viennent le voir : cela ne contribue pas peu à entretenir le respect autour de lui et de ses chrétiens.

Ceux-ci, au nombre de mille à douze cents, ont bâti leurs cases autour de la mission. Ils ont le type des montagnards et le teint très-foncé ; mais, à part un ou deux remarquablement intelligents, ils paraissent assez bornés. — Le Père Grandpierre nous attendait un peu, ses chrétiens lui ayant dit que la veille au soir un *bateau à fumée* était arrivé près de l'île. Il nous réchauffe et nous réconforte de son mieux, et nous prie d'assister à la messe, qu'il va célébrer dans quelques instants : « Cela produira un bon effet sur mes paroissiens, ajoute-t-il, de voir des grands mandarins comme vous assister au service divin. »





Nous nous rendons donc dans la chapelle, attenante au presbytère, où deux places nous avaient été réservées près du chœur. Elle était pleine déjà d'une foule de Chinois des deux sexes, assis sur leurs talons, ou à genoux, quelques-uns s'éventant, mais tous observant un religieux silence. La chapelle est une grande bâtisse carrée, peinte en blanc, avec quelques devises sur les murs et quelques décorations

dues à des artistes du pays, où la fantaisie chinoise s'est quelque peu introduite dans la représentation des images sacrées.

Nous eûmes quelque peine à réprimer un sourire quand le Père Grandpierre fit son entrée suivi de ses deux enfants de chœur. Il est ordinairement vêtu des pieds à la tête comme un Chinois véritable. Pour dire la messe il a, en plus de la chasuble, une sorte de chapeau carré avec deux grands rubans lui pendant dans le dos, qui lui donne l'air le plus bizarre. Les enfants de chœur, deux petits Chinois de dix ans à peu près, vêtus de longues robes blanches, le servent avec une exactitude et une gravité que l'on ne rencontre pas souvent en France chez les enfants faisant le même service. Pendant la durée de la messe, tous les assistants chantent sur un ton criard une espèce de prière en latin et s'inclinent, s'assoient ou se lèvent avec une exactitude et un ensemble parfaits.



Après la messe, le vicaire du Père Grandpierre, grand Chinois vêtu de blanc, fait une sorte de prône en patois du pays, et chacun s'en retourne chez soi. Il y a de ces chrétiens qui mettent toute une journée en sampan pour venir assister le dimanche à la messe et aux vêpres. Tchok-san est entouré d'une série de petites chrétientés sous la surveillance de prêtres annamites ou chinois, qui sont



souvent, d'ailleurs, assez peu dignes du caractère sacerdotal.

Après la messe, le Père Grandpierre nous offre un déjeuner où son cuisinier a développé toutes les séductions de son art. Ce n'est pas mauvais du tout, et les canards en ragoût succèdent aux omelettes et aux rôtis de porc dans un ordre quelconque. Par exemple, les res sources sont médiocres dans le pays pour les estomacs européens. Le missionnaire n'a de vin que ce que lui en donnent les rares bâtiments de passage, et il a passé bien des semaines sans autre nourriture que le riz de ses chrétiens et quelques canards étiques.

Dans l'après-midi, nous visitons la petite île de Tchok-san. Elle a la forme d'une gourde et ne contient qu'un petit monticule peu élevé qui sert d'alignement d'entrée avec la croix de la mission. Pour arriver jusqu'ici, il faut, en effet, en venant du large, franchir une barre où il n'y a pas plus de deux mètres d'eau à basse mer. Le chenal amène les bâtiments, à travers un dédale de pêcheries, jusqu'auprès de la mission. Sur la côte ouest de l'île est bâti le village chinois de Tchok-san, assez populeux et sympathique au missionnaire. Tout autour de l'île, un dédale d'arroyos ouvre des communications, assez peu commodes, il est vrai, avec Monkaï d'une part (c'est par là que nous sommes arrivés), et d'autre part avec le cap Paklung.



Après avoir fait nos adieux au Père Grandpierre, nous nous disposons à regagner nos embarcations. Il faut pourtant, pour y arriver, franchir une longue plaine de vase, et le missionnaire nous oblige à

nous hisser dans des palanquins pour passer ce mauvais pas. « Que diraient mes chrétiens, nous dit-il, s'ils voyaient de grands mandarins patauger dans la vase ! » — Victimes de l'étiquette, nous nous résignons à ce mode de transport, qui n'est pas sans inconvénients. Ces palanquins assez primitifs sont composés d'un hamac suspendu à une longue perche qui repose sur les épaules des porteurs : on conçoit que



lorsque ceux-ci entrent dans l'eau jusqu'aux genoux, celui que l'on transporte court de grands risques de prendre un bain partiel.

Grâce au pilote que nous avons pris à la mission, nous franchissons sans difficulté la barre de la rivière et regagnons le mouillage de la *Saône*. Ce pilote est un jeune Chinois d'une vingtaine d'années, d'une intelligence remarquable. Sans en avoir jamais vu auparavant, il lit parfaitement nos cartes et nous est très-précieux par les nombreux renseignements qu'il nous donne.

30 juin. — A bord de la *Saône*. — Baie d'Halong.

Nous voilà revenus en baie d'Halong plus tôt que nous ne pensions, mais aussi qui pouvait prévoir les terribles événements qui viennent de se passer?

Nous étions retournés pendant quelques jours chez le Père Grandpierre pour lever complétement tous les arroyos qui entourent la mission. Nous regagnions le large ce matin, quand nous apercevons la *Saône,* par le travers de la passe, qui, pour nous rappeler plus vite, tire un coup de canon; déjà surpris de cette impatience, nous le sommes bien davantage quand nous apercevons à la remorque le torpilleur 45.

C'est en montant à bord que nous apprenons le secret de cette précipitation. Le torpilleur est venu nous apporter la nouvelle du désastre de Bac-lé. La colonne du commandant Dugenne, partie pour occuper Lang-son, a été attaquée en route et en partie détruite. L'amiral Courbet est nommé commandant en chef de l'escadre de l'Extrême-Orient. Le *Bayard,* aussitôt la nouvelle reçue, est parti pour Tourane, où il donnera l'ordre à l'*Atalante* d'aller occuper la baie d'Halong, et de là se rendra probablement à Tche-fou.

Abandonnant notre travail inachevé, nous rentrons en baie d'Halong. Il n'y a pas d'ordres à notre égard. Nous écrivons à l'amiral pour en recevoir.

9 juillet. — Baie d'Halong. — A bord de la *Saône.*

La *Saône* était accostée à la *Nive,* qui vient chercher ici les approvisionnements destinés à la division navale de Chine. Nous venions de déjeuner chez le commandant Trèves, de l'*Atalante,* et nous nous disposions à regagner la *Saône,* quand le baromètre se mit à baisser rapidement. Il faisait calme plat, mais très-lourd.

Une demi-heure après, la brise qui soufflait légèrement du nord-nord-ouest prend tout à coup une violence énorme, et les communications deviennent impossibles d'un bâtiment à l'autre. En même temps la pluie tombe à torrents. Malgré le peu de largeur de la baie, la mer se fait bientôt assez forte, et les bâtiments, sur l'ordre du commandant Trèves, mouillent une seconde ancre et allument leurs feux. Mouillés par un fond excellent, ils n'avaient pas grand'chose à craindre, mais il y avait aussi sur rade les deux torpilleurs 45 et 46 qui donnaient d'assez vives inquiétudes.



Pour permettre aux hommes d'y habiter, on les avait couverts de bout en bout d'une paillotte consolidée, et ce toit improvisé donnant une grande prise au vent, on pouvait craindre qu'il ne compromît la sécurité des petits bâtiments. Heureusement le 45 seul avait encore sa paillotte; le 46 amené récemment de Thuan-an, pour partir en Chine, ne l'avait déjà plus. Le commandant Trèves donne l'ordre à leurs capitaines d'appareiller et d'aller se réfugier dans un endroit voisin de la baie, où les rochers plus rapprochés pourront leur donner un abri suffisant contre la mer.



Le 45 était le plus dangereusement placé. Dans une rafale sa paillotte fut enlevée presque complétement; il parvint à prendre la passe de l'Arche et à aller mouiller près du Crapaud, où se trouvait déjà le *Drac*. Ce transport,

pareil à la *Saône,* devait emmener à Haïphong toute une société de passagers et était rentré se mettre à l'abri à l'aspect du mauvais temps. Le 46 alla bientôt rejoindre le même mouillage.

Jusqu'à cinq heures du soir, la brise souffla en tempête, venant toujours du nord-nord-ouest avec une fixité qui faisait douter que l'on eût affaire à un coup de vent tournant. Le baromètre, baissant toujours, était arrivé à $0^{m},738$; les bâtiments tenaient bien.

A cinq heures, presque subitement, calme plat; dès lors on était sûr que l'on avait affaire à un typhon dont le centre passait sur la baie d'Halong, et l'on attendit d'un moment à l'autre la reprise du sud-sud-est; cette reprise de la brise devait être plus violente que la première, parce que cette fois elle venait du large, sans être arrêtée par rien.

Pendant cette accalmie le commandant du *Drac* crut avoir le temps d'envoyer des secours au 46 qui avait perdu une ancre, et fit armer son youyou. Celui-ci eut le temps d'arriver au torpilleur; mais au moment où il allait le quitter, la brise reprit tout à coup par une violente rafale, et un des hommes du youyou, qui n'eut pas le temps d'embarquer sur le torpilleur, fut enlevé avec l'embarcation. Il n'y avait pas à songer à le retrouver. Le torpilleur chassait et se rapprochait des roches. Le capitaine fit filer par le bout sa dernière ancre et revint tant bien que mal en baie d'Halong, où, de l'*Atalante,* on put lui envoyer une remorque; un peu abrité derrière le cuirassé, il put supporter la fin du mauvais temps.

Le grand transport *l'Aveyron,* mouillé à côté de l'*Atalante,* poussé par le courant qui en ce moment était en sens inverse de la brise, s'était mis en travers et dérivait vers les rochers en chassant sur ses deux ancres de bossoir. Il s'arrêta heureusement à deux cents mètres des dangers, mais si près de l'*Atalante* qu'il faillit engager son beau-

pré dans les haubans d'artimon du cuirassé. On resta une partie de la nuit dans cette position critique : l'*Aveyron,* poussé par le courant, avait de brusques rappels de chaîne, et son avant arriva plusieurs fois à quelques mètres de l'arrière de l'*Atalante.*

On n'eut heureusement pas d'autre accident à déplorer que la perte de l'homme du *Drac;* on retrouva le youyou retourné sur une plage voisine, mais on ne put recueillir le cadavre.

11 juillet. — Haïphong. — A bord du *Nam-vian.*



Enfin nous avons reçu de l'amiral Courbet l'ordre de rallier son pavillon à Shang-haï, par les voies les plus courtes.

Tout d'abord nous nous débarrassons de tous les instruments qui ne nous sont pas strictement nécessaires pour des levés rapides, et nous renvoyons en France, par l'*Aveyron,* tous nos cahiers et tous les originaux des travaux que nous venons de faire. Ainsi allégés, nous nous rendons à Haïphong avec la *Saône.*

Le typhon d'avant-hier a également passé à Haïphong et à Hanoï; dans ces deux villes il a fait d'assez grands ravages; à Haïphong, la véranda d'une maison en construction s'est abattue, ensevelissant quelques Annamites : on ne compte pas les sampans disparus ou les canias démolies. Les Annamites sont d'ailleurs peu émus des dégradations de leurs maisons; la construction en est si élémentaire que cela les dérange à peine. C'est tout au plus pour eux une occasion de déménager.

Les bâtiments mouillés en rade d'Haiphong étaient plus en danger qu'en baie d'Halong : d'abord la brise y arrive sans rencontrer d'obstacles, par-dessus les terrains plats du delta ; de plus, le courant toujours violent y porta, pendant quelques instants, dans un sens opposé


L'Exercice des lin·taps à Haiphong.

à la brise, et quelques bâtiments, venant en travers, coururent les plus grands dangers. Là encore il n'y eut aucun dégât, malgré quelques ancres perdues. D'ailleurs, en cas de mauvais temps de ce genre, le mouillage d'Haïphong est détestable; il a tous les inconvénients des mouillages en rivière sans en avoir les avantages; aucun abri contre la brise, un courant violent pendant cinq mois de l'année, courant assez fort pour rendre difficiles les communications sur la rade, et qui, influencé par la marée, oblige les bâtiments à affourcher, ce qui occasionne parfois des manœuvres délicates et longues au moment des appareillages.

Ce sont là des raisons qui, en dehors de toutes autres, militeraient en faveur du transport du grand port de guerre et de commerce dans la baie d'Hone-gac, où ces inconvénients n'existent pas.



Nous venons d'embarquer sur le *Nam-vian,* petit vapeur de la Compagnie Roques, qui fait le service entre Haïphong et Hong-kong. Malheureusement les chargements sont longs en ce moment, et la date du départ difficile à fixer. Nous sommes donc à bord pour quelques jours, ce qui n'est pas trop à regretter; nous sommes bien logés dans une grande cabine sur le pont, et le bateau est bien compris pour les pays chauds. Nous sommes les seuls passagers.

12 juillet. — A bord du *Nam-vian.*

Nous passons en ce moment la barre d'Haïphong, et nous serons

probablement à Hong-kong dans deux jours. Le départ a été retardé, comme d'habitude, par des chargements arrivés au dernier moment, et d'ailleurs l'exactitude importe assez peu à la Compagnie Roques, qui ne reçoit aucune subvention et ne fait la poste que par complaisance.

Nous sommes chargés plus que de raison ; la cale regorge, et le pont lui-même est encombré. Notre fret peut donner une idée de toutes les productions du pays. La cale est pleine de sacs renfermant des sortes de tubercules qui servent en Chine à faire une teinture jaune, de sacs de riz et de paquets de rotins destinés à devenir des manches de parasols pour les élégantes de Pékin. Mais la partie la plus intéressante et la plus bruyante de notre chargement est constituée par quatre cents cochons rangés symétriquement sur le pont d'un bout à l'autre du bâtiment. La manière de les transporter est primitive : on les enferme individuellement dans un panier rond en bambous et on les porte, les hisse et les empile absolument comme des malles. Cela n'a pas lieu sans de bruyantes protestations de leur part, mais, à la mer, surtout quand on roule un peu, elles cessent rapidement. Ces malheureux passent deux jours ainsi entassés, sans manger ni boire, et ils arrivent dans un état de propreté douteuse. Ils constituent le plus clair du chargement des bateaux Roques : à Hong-kong on les appelle des *pig-ships* (bateaux à cochons), ce qui n'a pas besoin d'explications.



Ce sont d'ailleurs avec nous (!) les seuls passagers du *Nam-vian*, et nous n'abuserons pas de leur société. Malheureusement, comme il fait très-chaud, nous sommes forcés de prendre nos repas sur le pont à l'arrière, et c'est sous les yeux de quatre cents cochons affamés que nous déjeunons et dînons. C'est, à la vue de tous les plats, un concert de gémissements à rendre fou saint Antoine lui-même, et ce n'est qu'en les arrosant légèrement qu'on parvient à faire taire les plus enragés.

14 juillet. — A bord du *Nam-vian*. — En vue de Hong-kong.

Nous serons à Hong-kong dans deux ou trois heures, et nous y trouverons probablement des ordres de l'amiral.

Notre traversée s'est effectuée par un temps superbe, assez fréquent à cette époque de l'année. De plus, elle a été rendue fort intéressante par la société du capitaine Garceau, qui commande le *Nam-vian*. Il y a très-longtemps qu'il est en Chine, et il a même commandé, bien avant les affaires actuelles, une des canonnières du vice-roi de Canton. C'est avec elle qu'il a exploré un grand nombre de points peu connus de la côte sud-est d'Haïnan, dont il a levé plusieurs petits ports. Aussi est-il fort amusant à entendre parler sur les Chinois, qu'il connaît parfaitement. Il compte que l'arrivée à Hong-kong des deux torpilleurs 45 et 46, que la *Saône* y doit amener de la baie d'Halong, frappera assez les imaginations cantonaises pour les faire réfléchir sur les conséquences d'une guerre définitive.

Nous avons passé le détroit d'Haïnan avec la plus grande aisance,

ce qui est dû, en partie, au beau temps et à la vue étendue dont nous avons joui tout le temps de la traversée. Les bâtiments qui vont de



Hong-kong au Tonkin, ou réciproquement, sont forcés de prendre un pilote pour passer le détroit, quand ils ne veulent pas faire le tour de l'île d'Haïnan, ce qui rallonge la traversée d'un jour ou deux. Ces pilotes sont Chinois, Cantonais souvent, et se montrent fort avares de leurs connaissances. Le capitaine Garceau a toujours le même depuis longtemps, mais il n'a jamais voulu communiquer à son commandant les alignements dont il se sert pour passer, et qui sont quelquefois meilleurs que ceux que l'on recommande officiellement. Il a fallu que celui-ci les surprenne pour ainsi dire. Mais ils ont passé là si souvent ensemble que le capitaine Garceau est devenu pilote lui-même, et, moins avare de sa science, il nous en a fait part. Par exemple, dans le cas des brumes qui sont presque constantes en mousson de nord-est, la traversée devient très-pénible ; il faut alors gouverner à la sonde, et le pilote chinois, qui montre un flair étonnant, reprend tous ses avantages.



Les bateaux Roques, qui, depuis la guerre, ont pris le pavillon anglais, s'arrêtent généralement à Hoï-how, petit port commercial dans le détroit, au nord de la grande île d'Haïnan. C'est un point que nous aurions pu occuper utilement si nous avions voulu diriger une action quelconque de ce côté.

Avec le port de Yu-lin-khan, situé tout à fait au sud, ce sont les seuls points où le commerce de l'extérieur entre en rapport avec celui de l'intérieur. D'ailleurs, les Chinois eux-mêmes n'ont que des relations très-tendues avec les indigènes, qui ne reconnaissent généralement pas l'autorité des mandarins.

Nous passons devant Hoï-how sans nous arrêter, et, au lieu de prendre le chemin du large pour aller à Hong-kong, nous pénétrons derrière le rideau de petites îles qui se trouvent placées le long de la côte sud du Quang-ton. Il y a juste de l'eau pour les trois mètres du *Nam-vian;* mais nous pénétrons tout à fait en pays chinois, et l'originalité du spectacle vaut bien le risque d'un échouage. Toutes ces petites îles contiennent chacune quelques villages de pêcheurs, et les canaux qu'elles laissent entre elles regorgent de jonques de pêche; elles sont innombrables et constituent de véritables flottes. Ces baies abritées sont, paraît-il, très-poissonneuses, et c'est de là que partent les approvisionnements pour une bonne partie de l'empire du Milieu.


Iles Mong-chaw

La nuit tombe. Nous voyons devant nous le feu de l'île Verte qui marque l'entrée de la belle rade d'Hong-kong. Nous croisons à tout instant des vapeurs qui entrent ou sortent, et dont les feux de route brillent dans l'obscurité.

On procède à bord à un rangement méthodique des cochons. Un policeman, représentant de la Société protectrice des animaux, vient, en effet, à l'arrivée de chaque bateau Roques, vérifier que les cochons ne sont pas empilés les uns au-dessus des autres, mais bien placés à

plat pont les uns à côté des autres. Si cette seconde disposition avait été prise dès le départ, il aurait fallu renoncer à toute circulation; aussi le capitaine Gareeau ne procède-t-il à l'installation exigée par la sensibilité anglaise qu'en vue des lumières de Hong-kong. Il est d'ailleurs bien heureux d'arriver avec tout son chargement : quand il fait mauvais temps, son petit bâtiment trop chargé, se comporte mal, et il est arrivé des moments où il a fallu se débarrasser de trop gros poids dans les hauts; or, ce sont les cochons qui constituent ces trop gros poids, et le chargement est bien souvent arrivé incomplet.

17 juillet. — A bord du *Château-Renaud*. — En mer.

Le *Nam-vian* mouille devant Hong-kong, le 14, à sept heures du soir. Comme toujours, la rade est encombrée de bâtiments de toute espèce, mais il nous est impossible pour le moment de savoir s'il y a là des bâtiments de guerre français.

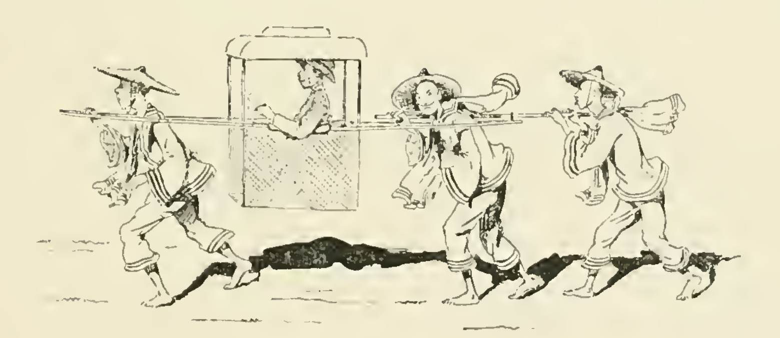
Nous descendons à terre, malgré l'heure avancée, qui rend les rues de la ville absolument désertes; pourtant nous distinguons une maison tout illuminée d'où sortent les accords bruyants d'un piano. C'est la maison de M. M..., l'un des gros négociants français de Hong-kong, qui célèbre la fête nationale par une réception cordiale. Nous y sommes présentés par le capitaine Gareeau, un habitué de la maison, et nous nous retrouvons en France pour quelques heures. Nous apprenons là que le seul bâtiment de guerre français présent sur rade est le *Château-Renaud*.



Le lendemain, nous nous présentons à son bord, et le commandant, que nous connaissions déjà de longue date, nous reçoit avec autant d'étonnement que d'amabilité. Nous lui expliquons notre situation, qui coïncide à peu près avec la sienne, à cette différence près que l'amiral lui a indiqué deux points où il peut se trouver d'ici à quelques jours : d'abord le mouillage de l'île Matsou, à l'entrée de la rivière Min, puis Woosung, sur la rivière de Sanghaï. Notre but étant aussi de rallier le plus tôt possible le pavillon de l'amiral, nous demandons au commandant du *Château-Renaud* le passage sur son bâtiment, ce qu'il nous accorde gracieusement.



Cela étant réglé, et le *Château-Renaud* ne devant partir que le surlendemain, nous avons toute une après-midi pour visiter la ville et



les environs. Cela ne suffit pas pour une étude complète de la composition et de la population de Hong-kong, mais c'est en général le temps qu'il faut pour voir suffisamment ces villes anglo-chinoises dont l'originalité saute aux yeux.

Hong-kong, en effet, est une ville anglaise juxtaposée à une ville chinoise; elles sont aussi peu mêlées que possible, malgré les moyens rapides de communication qui les relient. Le bon goût veut que l'on se promène en chaise, et les gens tout à fait bien ont jusqu'à quatre porteurs, habillés comme des pierrots de grands vêtements blancs à bordure de couleurs variées. La ville anglaise est taillée sur le patron de toutes les villes anglaises des colonies : rues trop propres, bordées de maisons tristes et parfois ombragées de grands arbres; jardins publics, policemen chinois et cipayes, passants vêtus de blanc et coiffés de casques à voile vert; ladies circulant en chaise au pas rapide de leurs porteurs. La ville chinoise est plus propre, au moins d'apparence, que celles où l'Européen n'a que peu pénétré: toujours de hautes maisons à six étages et qui ressemblent à des casernes, des marchés où grouille une population énorme. Il ne ferait pas bon, en cas d'émeute, se promener dans les petites rues étroites et mal fréquentées qui sillonnent ces quartiers populeux.



Policeman chinois



Policeman cipaye



Ouvrier du port

Ces deux villes sont bâties sur le flanc d'une montagne de trois cents mètres, et l'on a très-joliment tiré parti de cette pente abrupte, en y faisant circuler une série de routes en lacet, entourant des jardins où la promenade et la vue sont également agréables. Une des curiosités de la ville, c'est la succession des huit casernes qui s'élèvent sur le flanc de la montagne : les soldats ne sont que neuf cents,

tant artilleurs que fantassins; chacun d'eux a sa chambre, son boy et son panka. Cela ne laisse rien à désirer comme installation; mais ce sont plutôt des propriétaires que des soldats, et je voudrais bien les voir mener pendant quelque temps la vie de nos troupiers au Tonkin.

Il fait extrêmement chaud dans la ville par suite de son exposition au nord, qui la met complétement à l'abri de toute la brise qui pourrait venir du large; mais les Anglais pratiques n'y viennent que le matin à dix heures et la quittent à cinq heures : ils demeurent tous dans de jolies villas, de l'autre côté de l'île, en vue sur la mer. C'est aussi de ce côté que l'on a placé les hôpitaux et le sanitarium des missionnaires français dans l'Extrême-Orient.

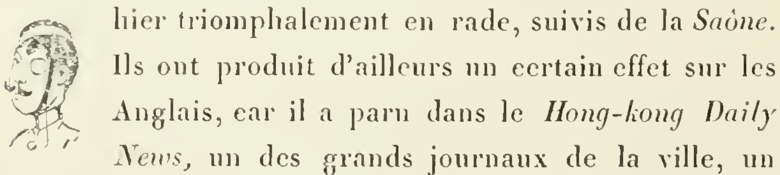


La plus grande animation règne de dix heures à cinq heures dans les rues presque toujours bordées d'arcades, et en rade, où toutes les lignes de paquebots s'entre-croisent et où se trouvent mouillés plusieurs bâtiments de guerre, anglais, français et même chinois. Quand nous sommes arrivés, il y avait quatre petites canonnières chinoises qui, à l'arrivée de la *Saône* et des deux torpilleurs, se sont empressées de remonter à Canton. Les deux torpilleurs sont arrivés, en effet, hier en assez bon état. La *Saône* avait l'ordre de les remorquer ou de les convoyer, suivant les cas, depuis la baie d'Halong jusqu'ici : ce n'était pas une mince besogne. Le remorquage est difficile par mauvais temps avec des bâtiments aussi légers et sur lesquels il aurait été imprudent de

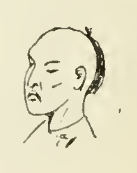


laisser quelqu'un ; d'autre part, comme ils ne peuvent prendre que peu de charbon, en les convoyant il devient nécessaire de temps à autre de leur en envoyer, ce qui est toujours une manœuvre délicate; puis la prise de la remorque en mer, avec même fort peu de houle, devient une opération dangereuse. De plus, les avis étaient, à cette époque, assez partagés sur les qualités marines des torpilleurs. Les officiers qui les commandaient auraient préféré, en cas de mauvais temps, abandonner complétement la *Saône* et naviguer pour leur part. La traversée s'étant toujours effectuée en vue de terre, ils auraient pu aller ainsi chercher un abri à la côte, même en des points où la *Saône* aurait pu difficilement en trouver. Le commandant de la *Saône,* au contraire, préférait les laisser naviguer par beau temps et les prendre à la remorque par gros temps en ne laissant personne à bord : on ne risquait ainsi que la perte des bâtiments eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, la traversée de la baie d'Halong à Hong-kong s'était effectuée à peu près sans encombre, et nous avons eu le plaisir de voir le 45 et le 46 arriver





hier triomphalement en rade, suivis de la *Saône.* Ils ont produit d'ailleurs un certain effet sur les Anglais, car il a paru dans le *Hong-kong Daily News,* un des grands journaux de la ville, un *leader article,* commentant longuement l'arrivée de ces deux *puissants engins.*



Les deux torpilleurs et la *Saône* ont également l'ordre de rallier le pavillon de l'amiral, et ce qui leur reste à faire de la traversée n'est pas le plus commode. Ils ne pourront partir avant quelques jours;

le 45 ayant faussé sa hampe dans un choc contre la *Saône* en prenant la remorque par mauvais temps.

Nous avons appareillé ce matin à six heures, et faisons route pour l'île Matsou. Beau temps, belle brise, mer plate.

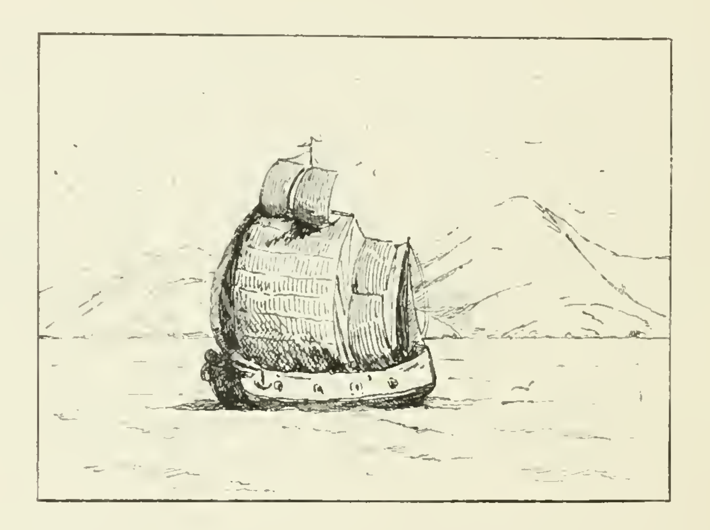
Au dernier moment nous avons appris que l'on a posé à la Chine un ultimatum pour le retrait de ses troupes du Tonkin; la date extrême serait le 1er août.

19 juillet. — Mouillage de l'île Matsou. — A bord du *Bayard*.

Du plus loin que nous apercevons l'ile, nous voyons aussi au mouillage deux bâtiments de guerre français que nous reconnaissons bientôt : le *Bayard*, qui n'a pas le pavillon de vice-amiral, ce qui nous prouve que l'amiral n'est pas à bord, et l'*Hamelin;* mais, à mesure que nous approchons, nous sommes étonnés de l'aspect que présente ce dernier : il paraît cassé en deux par le travers de la machine, et de forts grelins lui font une série de ceintures de l'avant à l'arrière.

Nous recevons, aussitôt mouillés, l'ordre d'embarquer sur le *Bayard*. L'amiral est à bord du *Volta,* au mouillage de la Pagode, dans la rivière Min, avec le *Duguay-Trouin,* le *Lynx* et l'*Aspic*. C'est en entrant dans la rivière, avant d'arriver au mouillage de la Pagode, que l'*Hamelin,* conduit par un pilote qui depuis longtemps n'avait pas fréquenté la rivière, s'échoua à toute vitesse sur un banc de sable nouvellement formé. Le bâtiment touchait par le milieu : la mer en baissant laissa en porte-à-faux l'avant et l'arrière, et après plusieurs secousses une rupture se produisit par le travers du grand

mât. Pendant que le commandant, avec une décision et un sang-froid remarquables, prenait les dispositions les plus urgentes, un aviso et deux des canonnières chinoises, mouillées en amont, descendaient de la Pagode et venaient prendre position autour de notre croiseur. Devant ces dispositions quelque peu hétéroclites, le commandant de l'*Hamelin* envoya demander aux capitaines des bâtiments chinois ce qu'ils venaient faire là. Il lui fut répondu qu'ils agissaient d'après des



ordres impossibles à révéler, mais qu'il n'avait pas lieu de s'inquiéter. La position de l'*Hamelin*, en cas d'attaque, était par trop désavantageuse ; le commandant n'avait qu'un moyen d'en sortir, et il n'hésita pas à tout préparer pour le cas où il serait obligé d'en venir là. Après avoir fait feu de toutes ses pièces sur les bâtiments chinois, il envoyait son monde dans ses embarcations et tentait d'enlever à l'abordage l'aviso chinois, à peu près de même taille et de même armement que l'*Hamelin*. Fort heureusement, quelques heures après, l'amiral remon-

tait la rivière sur le *Volta* : il allait mouiller à la Pagode, et, prévenu de la position critique de l'*Hamelin,* il exigeait le rappel à leur poste primitif des bâtiments chinois, ce qui était immédiatement exécuté.



Station sur l'Ile Matsou.

Pendant ce temps, une des petites canonnières alphabétiques chinoises (ce sont de petites canonnières de rivière à une seule pièce de dix-sept centimètres, et qui sont désignées par la suite des lettres de l'alphabet grec) était tombée, ou s'était laissée tomber en dérive sur

l'*Hamelin;* elle ne lui avait cassé que son bout-dehors sans lui faire d'autre mal. A la pleine mer, le croiseur parvint à se dégager et, consolidé tant bien que mal, gagna le mouillage de Matsou, où il fait encore triste figure. On l'enverra probablement se réparer à Hong-kong.

D'après les ordres de l'amiral, nous commençons le levé du plan de l'île Matsou, souvent interrompus par le mauvais temps du nord ou du nord-est ou une houle du sud qui rend les débarquements et les sondes difficiles. Le mouillage de Matsou n'en est pas un à proprement parler. On en indique deux sur les cartes, un sur la côte ouest pour la mousson de nord-est, l'autre sur la côte nord pour la mousson de sud-ouest. Dans le premier, que l'escadre occupe presque constamment, on se trouve entre l'île Matsou et la côte. Si l'on est en partie garanti du vent de nord-est par les côtes assez élevées de l'île, on reçoit parfaitement la mer et la houle qui pénètrent par le nord entre les îles de l'archipel dont Matsou fait partie. Le fond y est bon pourtant, mais le mouillage est à peine suffisamment étendu pour contenir toute l'escadre.



Pagode (î. Matsou).

L'île est assez découpée, montagneuse et complétement dénudée. Aussi fait-il à terre une chaleur terrible : les seuls arbres que l'on y trouve abritent quelques petites pagodes sans intérêt. Il y a une ou deux aiguades, mais qui fournissent bien peu d'eau; elles servent le dimanche à laver le linge des matelots que l'on envoie *en permission* à terre. Beaucoup de villages de pêcheurs, dans tous les coins à peu près habitables, contiennent une population nombreuse. Les indigènes

de Matsou, assez sociables, sont de teint beaucoup plus foncé que les Chinois de la terre ferme ; ils portent le turban, comme les Annamites, et beaucoup de leurs femmes, d'ailleurs fort laides, ont les pieds mutilés. Leur seul moyen d'existence est la pêche ; c'est à peine si l'on voit quelques champs de patates ou de millet, gagnés à grand'peine sur le terrain caillouteux de l'île, et quelques maigres rizières. Ils garnissent tous les environs de l'île de longs bambous mouillés avec une pierre comme lest, jusque par des fonds de vingt mètres ; ces bambous leur servent à étendre leurs filets et rendent fort dangereuse la navigation des bâtiments à hélice dans ces parages.



28 juillet. — Mouillage de Matsou. — A bord du *Bayard*.

Il y a trois jours, le *la Galissonnière*, portant le pavillon de l'amiral Lespès, arrive au mouillage. L'amiral embarque sur la *Vipère* et entre dans la rivière Min ; la *Vipère* emmène en même temps un canot à vapeur du *Bayard*, armé en porte-torpilles. Ce dernier cuirassé est devenu un véritable atelier de torpilleurs, et l'on expédie chaque jour à l'amiral Courbet, par tous les moyens possibles, des torpilles dormantes et des canots à vapeur armés en torpilleurs.

3 août.

L'*Aspic* est sorti hier de la rivière et est venu prendre la compagnie de débarquement du *la Galissonnière* : elle est destinée à renforcer les équipages des bâtiments actuellement au mouillage de Matsou.

L'amiral Lespès, le même jour, est arrivé en rade, venant de Pagoda avec le *Lutin*. Il embarque aussitôt à bord de son cuirassé,



sur lequel on transporte la compagnie de débarquement du *Bayard*, et il part avec le *Lutin* pour une destination inconnue.

Qu'est devenu ce fameux ultimatum qui devait amener une solution le 1er août? Le départ de l'amiral Lespès ne coïncide-t-il pas avec la rupture qui a dû s'ensuivre? Depuis quelques jours, l'amiral Dowell, qui commande la station anglaise des mers de Chine, va et vient dans la rivière, tantôt sur son joli yacht à deux cheminées, le *Vigilans*, tantôt sur un cuirassé : il est certain qu'il se passe quelque chose, mais nous ignorons totalement quoi. Rien n'est plus pénible que l'incertitude dans laquelle nous vivons, tout vaudrait mieux que cet état d'ignorance : il est plus fatigant que l'action.

10 août.

Enfin, nous avons des nouvelles, mais quelles nouvelles!...

Le *Villars* est venu hier mouiller à Matsou; il arrive de Kelung, qu'on a bombardé, mais tenté d'occuper sans succès : les forts sont détruits, mais nous n'avons pu rester à terre. Nous recevons à bord la visite du lieutenant de vaisseau qui commandait la compagnie de débarquement du *Villars*, et qui nous donne quelques détails.

Dans la matinée du 5 août, le feu est ouvert par le *la Galissonnière*, embossé à neuf cents mètres du principal fort chinois, le *Villars* et le *Lutin*. En treize minutes, le feu des Chinois est éteint. Le *la Galis-*



LA DUNETTE DU *BAYARD*.

sonnière seul a reçu trois projectiles encadrant un des sabords du réduit, mais qui restent dans la cuirasse, et un quatrième qui fausse la cheville ouvrière de l'une de ses pièces de vingt-quatre. On met à terre les compagnies de débarquement du *Bayard* et du *Villars,* sous le commandement supérieur du capitaine de frégate Martin. La compagnie du *Villars* parcourt les forts en enclouant les pièces, mais elle est bientôt obligée de se retirer devant les explosions des poudrières. Pendant ce temps, la compagnie du *Bayard* occupe une crête couverte de broussailles qui s'élève au-dessus du fort détruit par le *la Galissonnière,* et y passe la nuit. — Le 6, la compagnie du *Villars* se dirige vers Kelung, placé au fond de la baie ; mais l'officier qui la commande ayant remarqué sur sa gauche un camp retranché qui domine la ville, fait envoyer par deux de ses sections un feu de salve dans cette direction. Les soldats qui occupent le camp répondent par un feu bien nourri qui nous tue un homme, et se déploient au nombre de cinq cents environ. Devant cette attitude, les quarante marins du *Villars* cessent d'avancer, puis, tout en ripostant, se replient le long de la plage jusqu'à l'entrée d'un petit sentier qui mène au sommet qu'occupe la compagnie du *Bayard*. Cette position était à peine prise, qu'ils aperçoivent cette compagnie redescendant la pente en assez bon ordre, suivie de très-près par des forces chinoises considérables.





BOMBARDEMENT DE KELUNG. — 3 août 1884.

Heureusement, le rembarquement a eu lieu avec calme, les Chinois n'ayant pas poursuivi leur mouvement offensif et tenus d'ailleurs en respect par l'artillerie de nos bâtiments qui couvrent la plage de projectiles. Cette expédition nous coûte deux morts et sept blessés.

Puis, tout en causant, nous apprenons peu à peu une série de ces faits héroïques ou comiques qui sont comme l'accessoire obligé de ces grands drames et qui empruntent tant d'intérêt aux circonstances dans lesquelles ils se sont produits et dans lesquelles on les entend raconter : c'est l'héroïque commandant Martin qui, visant avec son revolver un Chinois qui le menace de très-près, s'aperçoit tout à coup que son arme n'est pas chargée; c'est l'enseigne Barbier qui couvre la retraite avec sa section et fait une admirable résistance; puis le second-maître du *Bayard*, Jullande, qui, ne voulant pas laisser le pavillon qui flottait sur nos positions, s'attarde à le déchirer, tombe dans un ravin en ralliant sa compagnie et ne regagne le bord que le lendemain matin, alors qu'on le croyait perdu...

Il faudrait envoyer le plus tôt possible cette nouvelle à l'amiral, mais il n'y a pas de canonnières disponibles au mouillage, et il fait bien mauvais temps pour envoyer un canot à vapeur. Mon collègue se propose pourtant à essayer de franchir la barre et à remonter la rivière sans pilote. Il part à trois heures de l'après-midi avec un canot à vapeur et une baleinière, mais nous le voyons revenir à la nuit tombante sans avoir pu passer la barre qui brisait d'un bout à l'autre.

Ce n'est que ce matin qu'un pilote est parti de même, et il a dû passer, car la houle est tombée, et nous ne l'avons pas vu revenir.

16 août.

Nous avons depuis quelques jours à bord madame de B..., la jeune femme du consul français de Fou-cheou; en prévision des événements qui vont se produire, son mari l'a envoyée en lieu sûr, à bord du *Bayard,* où l'amiral a mis ses appartements à sa disposition. La pauvre femme, mariée depuis un mois, n'est pas sans inquiétude sur le sort de son mari, qui, pour être plus au courant des nouvelles, est sur le *Volta,* aux ordres de l'amiral. Comme nous travaillons toujours dans le cabinet de l'amiral, nous faisons de notre mieux pour la distraire, mais nous y réussissons peu, et le triste paysage dont on jouit de la galerie du *Bayard*, où elle passe presque toutes ses journées, n'est pas pour nous faciliter la tâche.



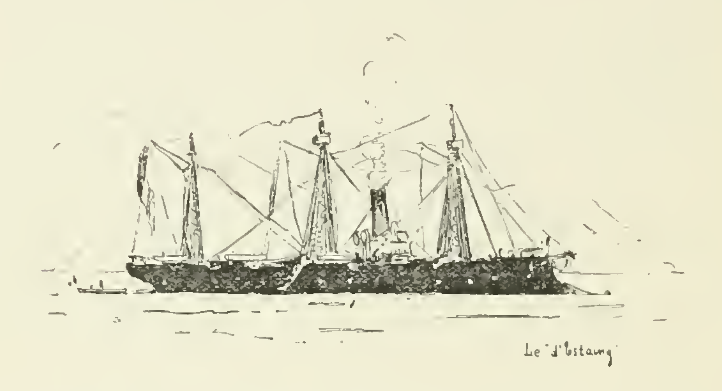
17 août. — Mouillage de Pagoda. — A bord du *D'Estaing*.

Nous avons reçu enfin ce matin l'ordre de rallier l'amiral devant l'arsenal de Fou-cheou. Quelques heures après, le *D'Estaing* arrivait au mouillage de Matsou et y trouvait également l'ordre de remonter à Pagoda. Nous y embarquons donc.

Nous appareillons à deux heures de l'après-midi et, en nous dirigeant vers l'entrée de la rivière, nous faisons branle-bas de combat : il faut être prêt à toute éventualité.

Le passage de la barre se fait sans difficulté. L'embouchure de la rivière est superbe. La nature seule y prête déjà. C'est une succession

de hautes montagnes boisées s'élevant de la mer même, entre lesquelles la rivière se glisse. La passe de Kimpaï, que nous avons devant nous, et qui n'a guère de praticable pour un bâtiment comme le *D'Estaing* qu'une largeur de deux cents mètres, est défendue d'une façon formidable. A gauche, une hauteur couronnée d'un fort dont la terre jaune se détache sur la verdure, est couverte jusqu'à la mer de casemates et de retranchements. A droite, une succession de fortins couvre les collines plus basses, et chaque sommet est couronné



d'un camp de forme circulaire. Dans les îles qui se détachent de la côte, on voit encore des ouvrages, et sur la rive droite, sur la plage même, une batterie blindée aligne ses créneaux noirs. Au-dessus de tous les forts, sur toutes les hauteurs, dans tous les coins possibles flotte un nombre inouï de pavillons de toutes formes et de toutes couleurs; les crêtes sont couvertes de soldats chinois aux uniformes brillants qui nous regardent passer avec curiosité : c'est un véritable décor d'opéra-comique.

Ces braves gens se donnent le luxe, comme ils le font pour tous les bâtiments qui entrent, de braquer sur nous leurs grosses pièces dont la bouche nous suit tant que nous sommes en vue.

Entraînés par un courant violent, nous défilons rapidement et continuons à remonter la rivière, qui coule maintenant dans une large plaine. En jetant un coup d'œil en arrière, l'observateur le moins initié aux mystères de l'art militaire se rend facilement compte de l'inefficacité de cette accumulation de défenses contre des bâtiments ennemis placés en amont. Il n'y a pas ou presque pas de batteries sur le versant ouest des hauteurs qui resserrent la rivière à Kimpaï, et quelques camps chinois, placés sur ce versant intérieur, s'étaleraient au contraire sous les coups.

Nous croisons le *Château-Renaud*, placé en vedette pour s'opposer aux travaux que les Chinois pourraient essayer dans le but d'obstruer la passe : il ne faut pas que l'on ferme la souricière. Le croiseur est en branle-bas de combat continuel, la mâture en bas, tous les pavois rabattus et les hommes tout armés réunis autour des pièces.

Nous passons ensuite devant les batteries blindées de la passe Mingan, fort pittoresque avec sa petite île couronnée d'arbres et son village populeux enfoui entre les montagnes. A la tombée de la nuit, nous sommes en vue du mouillage de Pagoda.

Là, la rivière s'élargit, mais reste toujours encaissée entre des hauteurs plus ou moins boisées. Nous apercevons devant nous une forêt de mâtures dominées par la Pagode, qui donne son nom au mouillage; elle se trouve sur une sorte d'îlot, sur la rive gauche, et est fort originale avec ses nombreux toits superposés. La vue du mouillage est très-belle; la rivière, à la pointe de la Pagode, fait un coude vers le nord, et les montagnes qui la bordent forment un fond de tableau d'un grand effet.

Nous dépassons les bâtiments de guerre anglais et américains et quelques bâtiments de commerce : ils sont absolument séparés de

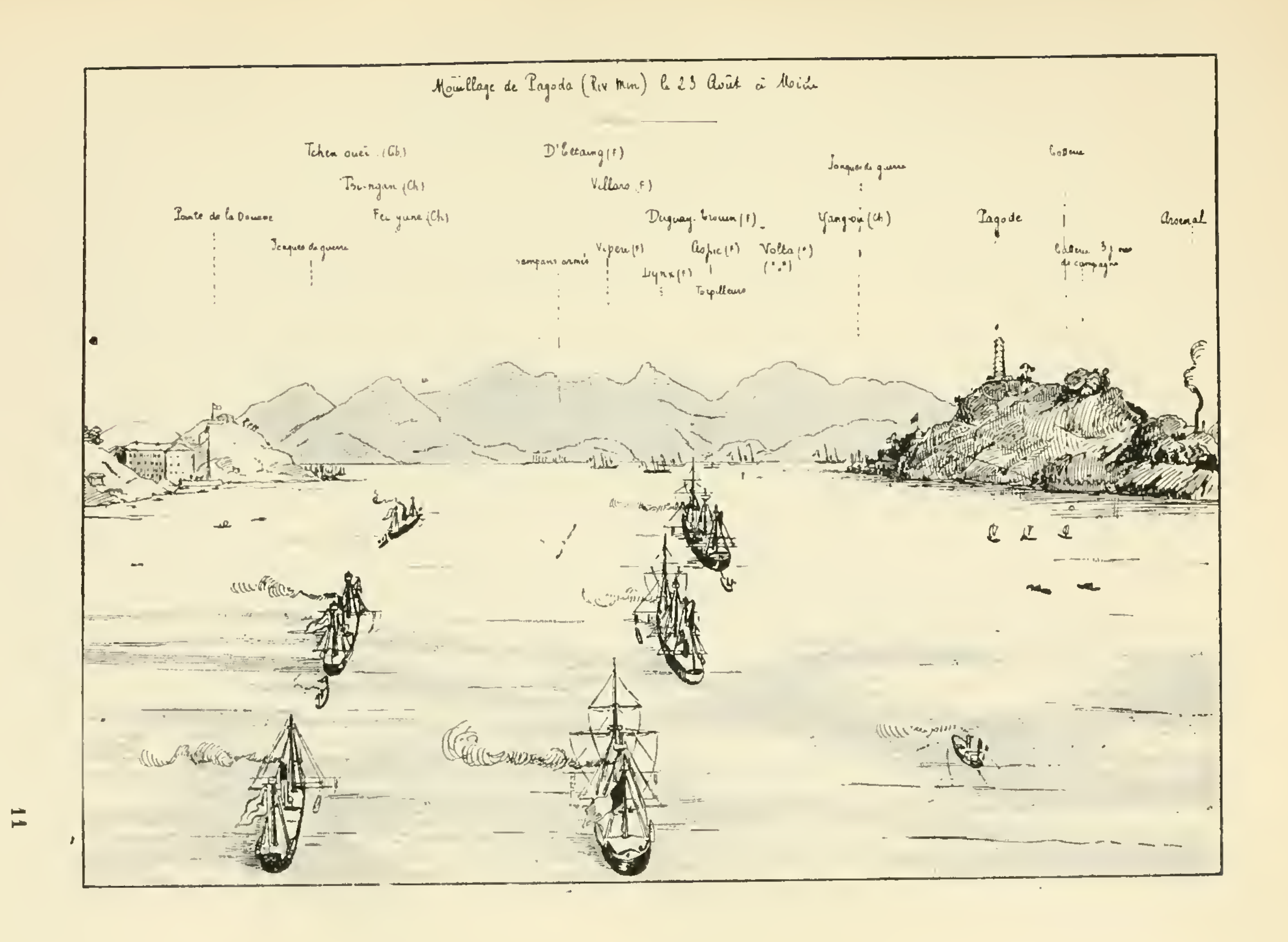
nos bâtiments et de ceux des Chinois; on dirait qu'ils ont déjà laissé le champ libre aux combattants. Pour le moment, pourtant, les dispositions ne nous paraissent guère hostiles, car nous voyons notre escadre pavoisée fraternellement aux couleurs chinoises. M. Ravel, aide de camp de l'amiral, satisfait notre curiosité en nous apprenant que c'est en l'honneur de l'impératrice de Chine, dont c'est aujourd'hui la fête, que nous avons pavoisé : on n'est pas plus chevaliers français.

Cela a donné lieu, paraît-il, à un fait qui emprunte aux circonstances une certaine originalité : le *Volta* n'avait que deux pavillons chinois ; or, comme il en faut un à chaque mât, et que chaque bâtiment avait son compte juste, il fallait s'en procurer un troisième, sous peine de froisser nos amis les Chinois. Le plus simple était de leur en demander un à eux-mêmes. C'est ce qu'on fit, et demain, le pavillon sera reporté avec les remercîments de l'amiral.

Nous trouvons au mouillage : le *Volta,* qui porte le pavillon de vice-amiral, le *Lynx,* l'*Aspic,* le *Villars,* le *Duguay-Trouin* et la *Saône.* Tous ces bâtiments sont en tenue de combat, sous pression, les chaînes parées à filer par le bout, les vergues en bas, les mâts de hune calés, les pavois rabattus, les filets d'abordage en place, les pièces chargées. La barre et la passerelle sont protégées par des grelins, des chaînes, des hamacs; les canonnières ont mis leurs chaînes d'ancres en pendant à l'extérieur; le pont est couvert de sacs de charbon au-dessus de la machine.

Il est trop tard pour nous rendre auprès de l'amiral Courbet; nous sommes d'ailleurs mouillés assez loin du *Volta.*

Ce soir, on ne distribue pas les hamacs aux hommes; ils feront le quart par bordées et ne se désarmeront pas... Il fait une chaleur étouf-


Mouillage de Pagoda (Riv Min) le 23 Août à Midi
Tchen ouei (Ch)
Tsi-ngan (Ch)
Fei yune (Ch)
Pointe de la Douane
Jonques de guerre
D'Estaing (F)
Villars (F)
Duguay-Trouin (F)
sampans armés
Vipère (F)
Lynx (F)
Aspic (F)
Torpilleurs
Volta (F)
Jonques de guerre
Yang-ou (Ch)
Pagode
Arsenal

fante dans cette rivière encaissée, et nous sommes noyés de temps à autre par des grains épais qui ne rafraîchissent même pas...

18 août. — A bord de la *Saône*.

Nous nous rendons ce matin à bord du *Volta*. Quand on ne dispose pas d'un canot à vapeur, il faut choisir le moment de l'étale de marée pour effectuer cette traversée, car les courants de flot et de jusant sont si violents que les communications à contre-courant deviennent impossibles avec les embarcations à avirons.

Nous trouvons l'amiral installé sur un fauteuil en rotin, sur la petite dunette de l'arrière du *Volta*, et qui nous reçoit avec son affabilité habituelle. Nous lui apportons le plan de l'île Matsou que nous avons achevé de lever pendant notre séjour à bord du *Bayard*. Il nous donne l'ordre de lever le mouillage depuis la Pagode jusqu'aux bâtiments étrangers : il n'existe qu'un mauvais plan anglais de cette partie de la rivière, et, dans le cas d'une action dans laquelle nos bâtiments seraient appelés à y manœuvrer, un levé exact est nécessaire. Défense absolue de descendre à terre : « Tâchez, ajoute l'amiral, de ne pas taquiner ces animaux de Chinois. » Cette recommandation a pour but de nous éviter, en passant près des bâtiments ennemis, de petites scènes assez grotesques qui ont lieu journellement entre les matelots chinois et les nôtres ; il n'est pas rare, quand une de nos embarcations passe à portée, de voir les Célestiaux se livrer à notre égard à une pantomime aussi animée que peu ragoûtante.



Le *Volta* a à bord, en plus de son état-major habituel, l'amiral, le commandant de Maigret et deux aides de camp, MM. Ravel et Fabre de la Morelle, une partie de la compagnie de débarquement du *la Galissonnière* et son commandant, des pilotes, des interprètes, des aspirants en supplément : c'est une véritable hôtellerie. L'amiral, à peine installé convenablement chez le commandant où la place fait sensiblement défaut, travaille plus que jamais et se montre toujours aussi calme et aussi cordial. Le bâtiment est toute la journée entouré d'une ceinture d'embarcations allant aux ordres et en revenant; les canots à vapeur en partent dans toutes les directions; c'est, sur le pont encombré par les sacs de charbon qui couvrent la machine, occupé par les matelots que l'on arme et que l'on exerce, une succession de commandants des bâtiments de l'escadre ou d'officiers d'ordonnance.



Les canonnières et avisos chinois qui nous entourent ont imité de point en point toutes nos manœuvres : leurs mâtures sont dépassées, leurs sabords presque masqués par de lourdes chaînes ou des plaques de blindage. Ils ont même plus de ressources que nous, car l'arsenal est là qui leur fournit le nécessaire.


Canonnière Chinoise

20 août. — A bord du *Duguay-Trouin.*

Notre travail était à peu près terminé hier au soir, et nous n'avions plus qu'à le rédiger, quand la *Saône* reçoit l'ordre d'appareiller pour aller rejoindre le *Château-Renaud* à l'entrée de la rivière.

Après avoir travaillé hier au soir jusqu'à minuit chez le commandant de la *Saône,* car l'amiral nous avait demandé notre plan pour ce matin, nous déménageons donc précipitamment et allons finir le



travail chez le commandant du *Duguay-Trouin.* Malgré ces pérégrinations, notre plan était fait ce matin, et l'amiral l'avait à huit heures. Nous commençons d'ailleurs à nous habituer à ces déménagements, qui deviennent pour nous une partie intégrante du métier; mais jamais nous n'avions changé de domicile avec autant de fréquence que pendant ces dernières journées.

Quelques jours avant notre arrivée, les Chinois, pour répondre aux canots à vapeur porte-torpilles que le *Bayard* expédie journellement à l'amiral, ont tranformé une douzaine de petites chaloupes à vapeur, empruntées à l'arsenal, en torpilleurs. Ils les ont blindées avec des chaînes et leur ont placé à l'avant deux énormes boîtes peintes en rouge vif, assez semblables à des boîtes d'endaubage,

emmanchées de longs bambous : elles représentent probablement des torpilles. Ils les ont de plus ornées de deux pavillons noirs, ce qui doit être une attention délicate à notre adresse. Cette flottille manœuvre toute la journée dans la rivière et va s'amarrer pour la nuit derrière les bâtiments ennemis.

L'amiral a fait immédiatement désarmer les canots à vapeur, primitivement porte-torpilles, et on leur a donné à chacun un hotchkiss. On a joint à eux le *Nantaï*, grosse chaloupe à vapeur, louée à une compagnie anglaise, qui fait actuellement le service entre le *Volta* et le poste télégraphique de Scharp-peak, à l'entrée de la rivière, et le tout a été mis sous le commandement de M. de Lapeyrère, second du *Volta*. Il doit assurer la défense de nos bâtiments contre les torpilleurs chinois et les couler avant qu'ils aient pu s'approcher de nous.

22 août. — A bord du *d'Estaing*.

Nouveau déménagement hier; cette fois, nous nous retrouvons sur le bâtiment qui nous a apportés ici. Nous avons complétement cessé tout travail. Nous sommes, comme les autres, dans l'attente de quelque chose; l'important est de savoir quoi, et les discussions sur cet inépuisable sujet sont le fond de la conversation de tous les carrés. Ce qui domine, c'est l'impatience : voilà un long mois que l'on est dans cette fausse situation, et tout le monde, fatigué moralement et physiquement, appelle de tous ses vœux une solution quelconque...

Les rapports entre l'amiral et le commandant du *Yang-ou*, le grand croiseur chinois mouillé près du *Volta*, sont toujours fort courtois. C'est ce commandant qui fournit l'escadre en bœufs et vivres frais,

et l'amiral n'hésite jamais à en exiger la conduite la plus correcte. Les mouvements des jonques de guerre chinoises mouillées près de la pointe de la Pagode, par le travers du *Volta* devenant par trop gênants, une simple observation de l'amiral a amené immédiatement un ordre du commandant du *Yang-ou*, rétablissant tout convenablement.

Les bâtiments français remontent successivement à Matsou faire leur plein de charbon, la consommation de combustible devenant assez forte par la nécessité d'être sous pression jour et nuit, et l'amiral voulant avoir tous ses navires complétement disponibles au moment voulu.

Le *Duguay-Trouin* était ainsi remonté hier matin (ce qui a causé notre déménagement). En revenant, il a trouvé sa place prise par une canonnière chinoise qui, jugeant le poste bon, et en effet elle coupait ainsi l'escadre française en deux, l'avait occupé. Sur l'ordre de l'amiral, le *Duguay-Trouin* est allé mouiller à cinquante mètres de la canonnière, qui, n'étant pas de taille à supporter le contact, a appareillé précipitamment.

Tous les deux jours, le *Nantaï* remonte à Sharp-peak avec un officier de corvée pour y prendre les dépêches. Les jours intermédiaires, l'amiral Dowell, qui se trouve ici sur le *Vigilans*, y envoie son canot à vapeur, qui rapporte également les dépêches de l'amiral Courbet.

Pendant la nuit dernière, il est arrivé un accident à bord. La nuit était fort noire, et des grains assez frais du nord-ouest avaient, avec un courant de flot très-violent, fait grossir la mer d'une façon qui devint bientôt inquiétante pour les canots amarrés derrière ou le

long du bord des bâtiments français. Ces canots, armés d'un hotchkiss, ce qui les charge beaucoup de l'avant, doivent toujours avoir à bord une partie de leur armement. On reconnaît bientôt qu'il faut les hisser, sous peine de les voir couler à pic. En voulant mettre sous les palans le grand canot du *d'Estaing*, le garant de l'arrière croche seul, et le brigadier ayant largué celui de l'avant, l'embarcation s'évite rapidement, présente son travers à la mer, s'emplit et coule en partant en dérive. On arme immédiatement les autres embarcations disponibles, et l'on est assez heureux, malgré un courant d'une extrême violence, pour repêcher les hommes du canot, moins deux. Les corps de ces malheureux sont repassés cette après-midi le long du bord, ramenés par le courant de jusant; nous avons du moins la triste consolation de penser que leurs cadavres ne sont pas tombés entre les mains des Chinois, qui auraient été trop fiers de ce facile trophée : ils seront enterrés demain matin par les soins d'un de nos pilotes anglais.

Cette après-midi, c'est un officier du *d'Estaing* qui était de corvée pour aller à Sharp-peak : il a rapporté une dépêche à l'amiral, qui, nous dit-il, a paru satisfait en la lisant.

A six heures, on a appelé les commandants à l'ordre à bord du *Volta*. L'amiral leur a recommandé une surveillance particulière pour cette nuit : « Jamais, leur a-t-il dit, les bâtiments n'auront plus de raison de veiller que dans les circonstances actuelles. » Serait-ce enfin la solution tant demandée qui arrive? ou les Chinois vont-ils tenter une attaque de nuit?

23 août. — A bord du *d'Estaing*. — Une heure de l'après-midi.

C'était bien la fin de nos inquiétudes qu'a apportée cette bienheureuse dépêche. C'est dans une heure que va se jouer la grosse partie...



La nuit dernière a été encore plus sombre, s'il est possible, que les nuits précédentes. Tout le monde est à son poste de combat, et beaucoup de ceux qui pourraient se coucher restent à veiller avec les camarades. Forte brise et grains continuels qui nous inondent...

A trois heures du matin, branle-bas sur la canonnière chinoise la plus rapprochée de nous; le *d'Estaing* braque dessus ses pièces de l'avant, et le *Duguay-Trouin* la couvre de lumière électrique; on entend des cris et quelques coups de feu; ce sont probablement des déserteurs qui tentent de gagner la terre à la nage : le fait n'est pas rare à bord des bâtiments chinois.

La nuit se passe sans autre incident.

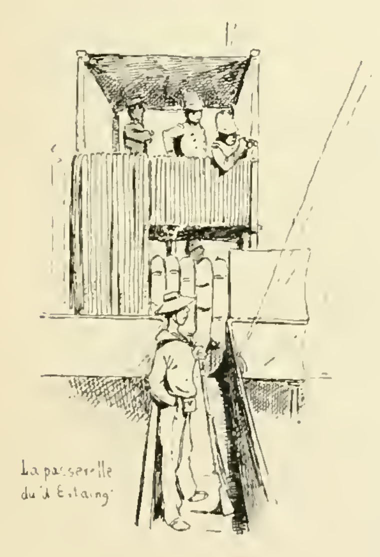
Ce matin, la corvette américaine *Enterprise* change de mouillage, en sorte que toute la partie de la rivière, du milieu à la rive droite, est dégagée : on fait de la place aux combattants. Un grand cuirassé allemand arrive et mouille derrière les bâtiments anglais : l'amiral lui envoie un de ses aides de camp pour le prier de ne pas saluer, vu les circonstances.

Les bâtiments anglais envoient leur compagnie de débarquement, probablement à Fou-cheou même, pour protéger le consulat. En revenant, les embarcations sont chargées d'Européens, femmes et enfants, qui embarquent sur les bâtiments anglais : abandonnent-ils

Fou-cheou par crainte d'un mouvement populaire, ou viennent-ils en spectateurs?



A onze heures trente, les commandants sont appelés à l'ordre à bord du *Volta*. A son retour, le commandant du *d'Estaing* nous réunit chez lui et nous transmet les ordres de l'amiral. Il s'est à peu près exprimé en ces termes : « Nous commencerons par détruire tout ce qui flotte, de façon à passer une nuit tranquille après le combat; nous nous occuperons ensuite des batteries de terre. On attendra le commencement du jusant pour agir; ce sera vers deux heures de l'après-midi. L'amiral hissera le pavillon n° 1 en tête de mât : à ce signal, les deux torpilleurs appareilleront et se porteront sur les deux bâtiments chinois placés en amont du *Volta;* le 45 a le *Fu-sing;* le *Yang-ou* est la part du 46. Au moment où l'amiral amènera le pavillon n° 1, tout le monde ouvrira le feu. » Puis chaque commandant a reçu ses instructions particulières exposées avec cette netteté qui caractérise les moindres ordres de l'amiral. Le *d'Estaing* est celui qui a le plus à faire : il doit, une fois les canonnières qui sont par son



travers coulées avec son aide par le *Villars* et le *Duguay-Trouin* (mouillés près de nous depuis deux jours), passer entre ces canonnières et la rive droite, et aller détruire les jonques chinoises placées derrière une petite pointe qui fait vis-à-vis à la pointe de la Pagode et que l'on appelle la pointe de la Douane; puis aller soutenir le *Volta,* qui aura fort à faire, et sur lequel se portera évidemment l'action principale des Chinois.

Mon collègue est désigné pour servir de pilote au commandant, et le lieutenant de vaisseau, chef de batterie, veut bien me prendre pour auxiliaire pendant le combat.

Nous venons de déjeuner rapidement, et nous attendons le moment d'agir. Les Chinois n'ont pas l'air de se douter de ce qui les attend; pourtant, ils poussent un peu leurs feux; mais les factionnaires sont encore aux coupées, et dans l'un des sabords de la canonnière la plus rapprochée de nous, un matelot dort les pieds en l'air...

Sur la pointe de la Douane apparaissent quelques tirailleurs habillés en rouge, qu'un mandarin tout en blanc aligne derrière de petits retranchements en terre. Heureusement, les hauteurs qui nous dominent sont dégarnies, car des soldats seraient bien postés là pour nous tirailler. Sur la rive gauche, au-dessous de la pointe de la Pagode, une grosse batterie paraît fort animée : elle n'en aura pas pour longtemps, car elle est à trois cents mètres du *Duguay-Trouin,* qui n'en fera qu'une bouchée; d'autres batteries de pièces de campagne au-dessus de l'arsenal sont peut-être plus à craindre...

Il fait un temps superbe; calme plat, ce qui est désavantageux pour nous, que la fumée va aveugler pendant quelque temps. Nous sommes à deux cent cinquante mètres de la canonnière chinoise dont nous sommes chargés; les hommes, à qui l'on vient de faire prendre le chapeau de paille, sont bouillants d'impatience, et les canonniers rectifient à tout instant le pointage de leurs pièces braquées depuis longtemps sur les sabords des voisins...

23 août. — Dix heures du soir.

Tout est fini. Les Chinois se rappelleront longtemps la journée du 23 août.

A une heure et demie, ce matin, on met les équipages au poste d'appareillage. En ce moment si défavorable au point de vue militaire, où tous les hommes abandonnant leur poste sont au cabestan, où un coup bien dirigé peut mettre hors de combat la moitié d'un équipage, nous éprouvons un moment d'angoisse; mais les Chinois continuent à ne se douter de rien et à nous regarder faire d'un air tranquille par leurs sabords. Chacun reprend rapidement son poste de combat.



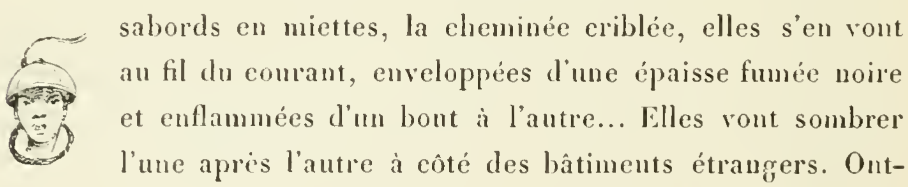
Quelques instants après, les canots porte-torpilles chinois, amarrés depuis le matin derrière les canonnières, larguent lentement leurs remorques, et à notre profonde stupéfaction, au lieu de se diriger vers nous, filent rapidement vers la pointe de la Douane, derrière laquelle ils disparaissent : ce sera toujours une préoccupation de moins.

Presque au même instant, on signale un grand bâtiment qui entre dans la passe Mingan, et chacun reconnaît la *Triomphante,* qui peut se flatter d'arriver à temps.

Un coup de hotchkiss part de la hune du *Lynx;* nous cherchons à voir le signal de l'amiral, mais au même instant une détonation formidable retentit, tous les bâtiments ont ouvert le feu en hissant aux trois mâts le pavillon français, et nous sommes perdus au milieu d'un nuage de fumée...

Pendant près d'une minute, nous ne voyons plus rien; nous sommes obligés de calmer les hommes qui servent les pièces avec un entrain endiablé et les canonniers qui écoutent à peine les ordres du chef de batterie; mais peu à peu nous commençons à y voir clair, et le tir se régularise...

Les canonnières chinoises qui nous entouraient commencent à dériver dans un état pitoyable; les mâts inclinés l'un vers l'autre, les



sabords en miettes, la cheminée criblée, elles s'en vont au fil du courant, enveloppées d'une épaisse fumée noire et enflammées d'un bout à l'autre... Elles vont sombrer l'une après l'autre à côté des bâtiments étrangers. Ont-elles tiré? nous n'en savons rien; nous n'avons pas reçu un seul projectile.

Quand elles ont disparu, nous continuons lentement notre marche en avant en tirant sur les batteries de terre, dont le feu assez nourri paraît dirigé sur le *Volta,* et sur les jonques chinoises réfugiées derrière la pointe de la Douane, en compagnie des canots torpilleurs. Les petites canonnières *Lynx, Aspic* et *Vipère* continuent à tirer fortement sur les jonques et les batteries de la Pagode, et le *Volta* riposte aux batteries de terre postées au-dessus de l'arsenal.

Tout autour de nous, le courant entraîne des débris informes et des cadavres; quelques Chinois encore vivants agitent leurs mains au-dessus de leurs têtes; nous avons de la peine à empêcher nos hommes, emportés par l'ardeur du combat, de tirailler sur ces malheureux...



Le torpilleur 46 passe ensuite en dérive, sa hampe cassée; son capitaine, M. Douzans, nous salue de son casque, et nous lui répondons par des acclamations; puis le 45 aussi emporté par le courant...

C'est maintenant le tour des deux petites canonnières alphabétiques qui étaient postées en amont du *Volta;* elles sont criblées, et leurs plaques protectrices n'existent plus; nous tirons dessus à couler bas, et elles sombrent presque aussitôt. Nous sommes obligés de cesser le feu pour laisser passer un des croiseurs chinois qui dérive tout en flammes avec le pavillon français; il est accosté par nos embarcations, celles que commande M. de Lapeyrère, et des matelots le parcourent en tâchant de ralentir l'incendie, mais cela devient bientôt impossible, et il faut l'abandonner : il ne tarde pas à couler également...



Maintenant, presque tout le monde a cessé le feu, seules nos canonnières sont remontées près de l'arsenal qu'elles canonnent sans être inquiétées; même les batteries de terre se sont tues : elles doivent être détruites.

A cinq heures, nous prenons le mouillage de nuit, en ligne de file dans le milieu de la rivière; le *d'Estaing* est en vedette, le plus en amont du mouillage; nous découvrons maintenant tout le haut du fleuve à partir du coude qu'il fait à la Pagode : il continue à être encaissé entre des hauteurs boisées; à gauche, une pointe couverte d'arbres s'avance, et nous y apercevons deux petits bâtiments chinois échoués, mais qui paraissent encore en bon état : ils se sont enfuis au commencement de l'action, poursuivis par nos obus; mais l'amiral n'a pas voulu envoyer une de nos petites canonnières les détruire, les pilotes connaissant mal le chenal au-dessus de l'arsenal, et la marée, en baissant, risquant d'empêcher notre bâtiment de revenir. La rivière, hier encore couverte de jonques et de sampans, est complétement dégagée; comme l'a ordonné l'amiral, nous sommes bien débarrassés de tout ce qui flotte. Près de la Pagode, un amas confus de coques et de mâts, criblés de mitraille, indique l'ancien mouillage des jonques de guerre; il s'en échappe une fumée épaisse, et de temps à autre une jonque à demi consumée s'en détache encore et va dériver dans le courant, jusqu'aux bâtiments étrangers,



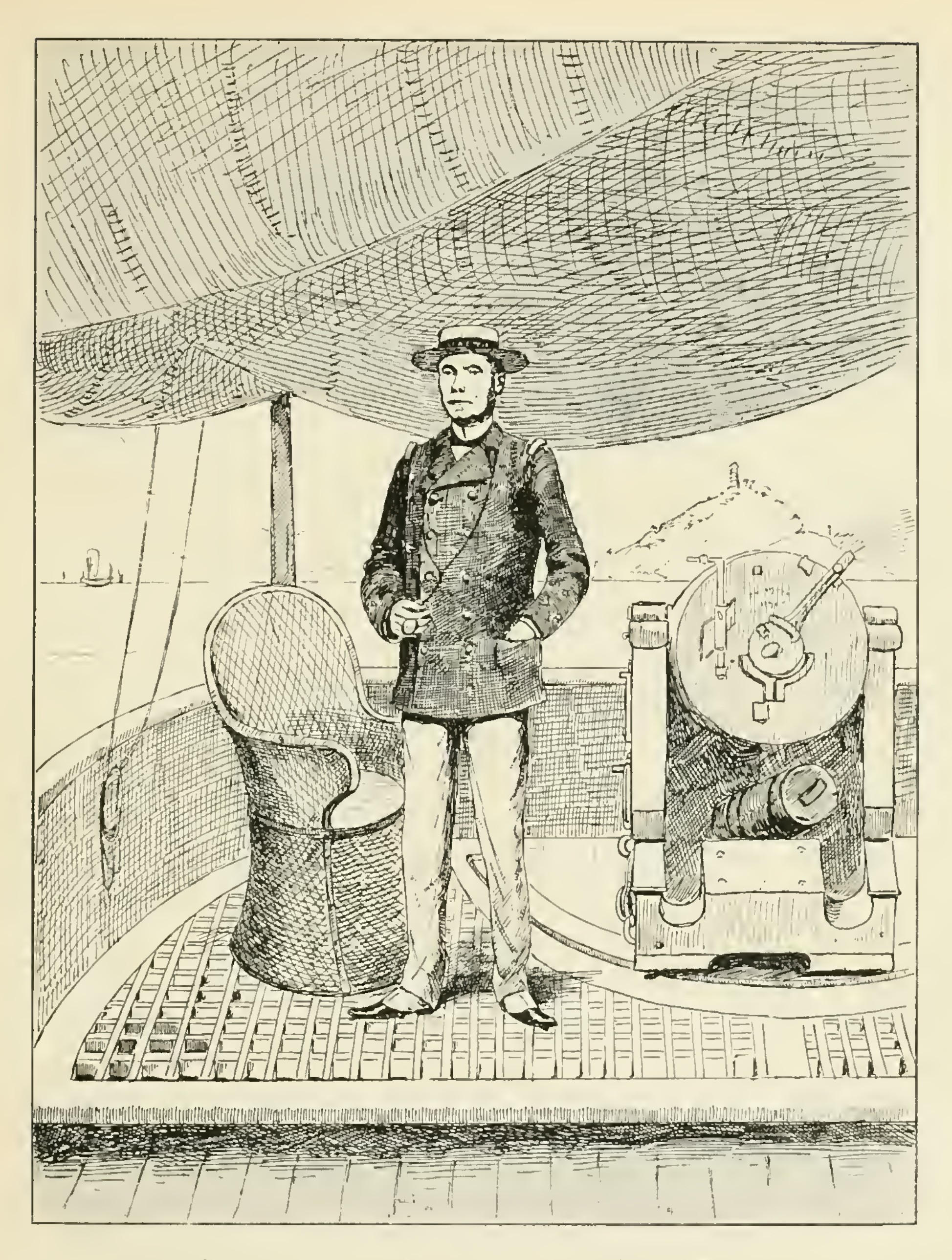
qui sont quelquefois obligés de changer de mouillage pour éviter ces brûlots qui ne leur sont pas destinés.

Derrière nous, nous découvrons la pointe de la Douane, près de laquelle des jonques en feu achèvent de se consumer ; en ce moment les canots à vapeur des bâtiments de l'escadre, remorquant des embarcations armées en guerre, contournent cette pointe avec précau-



tion et en la couvrant de projectiles avec leurs hotchkiss. Elles vont, sous le commandement de M. de Lapeyrère, parfaire la destruction de tous les torpilleurs chinois réfugiés là au commencement de l'action ; nous les voyons disparaître dans l'arroyo sans qu'aucun soldat chinois se montre sur les berges ; d'ailleurs, on dirait le pays devenu instantanément désert : on n'entend plus que quelques coups de feu isolés, mais pas une âme n'apparaît à terre. Les embarcations reviennent à la nuit déjà close, au moment où l'on commençait à être inquiet pour elles.

Tout à l'heure, en regardant l'arsenal que nous découvrons un peu à gauche et les deux croiseurs qui brûlent le long de son quai et qui, maintenant qu'il fait nuit, éclairent une partie de la rade, il nous semble remarquer que le plus grand d'entre eux change de place et se dirige vers le milieu de la rivière. En prêtant plus d'attention, nous distinguons une grosse jonque armée d'avirons qui le remorque : le projet des Chinois est visible ; comme il y a en ce moment courant de jusant, ils vont nous faire dériver dessus ce terrible brûlot. On commence immédiatement à tirer sur la jonque, qui, bientôt entr'ouverte, sombre heureusement avant d'avoir pu remorquer fort loin le croiseur en feu. Celui-ci n'en commence pas moins à défiler lentement, en travers du courant. Tout en nous disposant à appareiller, nous le criblons d'obus. Le spectacle est superbe : la coque en fer est percée comme une écumoire et permet de voir tout l'intérieur en feu d'où s'échappent des flammes et des torrents de fumée noire ; toute la rade est illuminée, et chacun de nos projectiles en arrivant dans le brûlot en fait jaillir des gerbes d'étincelles : c'est un véritable feu d'artifice. Heureusement nous n'avons pas besoin d'appareiller ; mais il n'en est pas de même des bâtiments qui nous suivent, et qui sont forcés de changer de mouillage pour éviter



L'AMIRAL COURBET A BORD DU *VOLTA* (rivière Min).

d'être abordés. Enfin, criblé par nos projectiles, le brûlot va couler à quelque distance des bâtiments étrangers. Ce n'est pas là le commencement d'une nuit bien tranquille, mais il fallait s'y attendre.



Ce soir, l'amiral nous a fait parvenir l'ordre du jour suivant :

« Il y a aujourd'hui deux mois, nos soldats étaient victimes à Lang-son d'une infâme trahison. Cet attentat est déjà vengé par la bravoure de vos camarades de Kelung et par la vôtre. Mais la France demande une réparation plus éclatante encore. Avec de vaillants marins comme vous, elle peut tout obtenir.

« COURBET. »

24 août. — A bord du *d'Estaing*. — Mouillage de Pagoda.

Aujourd'hui, nous sommes restés simples spectateurs, ce qui nous a permis de nous mettre au courant de ce qui s'est passé hier. Comme dans tous les combats possibles, nous n'en avions rien vu que ce qui nous touchait de près, et nous sommes curieux aujourd'hui d'apprendre le détail des opérations.

C'est aux torpilleurs que revient l'honneur de la journée, mais ils n'ont pas eu le même bonheur. Au signal donné par l'amiral, le 46, commandé par M. Douzans, ayant filé sa chaîne par le bout, partait

à moyenne vitesse et se dirigeait sur le *Yang-ou*. Il était obligé, pour arriver jusqu'à ce dernier, de passer par le travers du *Fou-sing*, que devait torpiller le 45, et qui se trouvait mouillé un peu en aval du *Yang-ou*. Il fit partir sa torpille sous la fesse du bâtiment, qui eut le temps, malgré la voie d'eau que venait de lui ouvrir l'explosion, d'aller se jeter à la côte près de l'arsenal, poursuivi par les projectiles de nos canonnières qui y mirent bientôt le feu. Au moment où le 46 faisait machine en arrière, il eut sa chaudière traversée par un biscaïen parti de l'une des jonques mouillées près de la Pagode, et sa hampe cassée par un projectile du *Fou-sing*. Désemparé de sa machine, il partit en dérive, et c'est alors que nous le vîmes passer par le travers du *d'Estaing*; mais les saluts que nous croyions voir faire à son capitaine n'étaient que des signaux de détresse par lesquels il demandait une remorque quelconque : fort heureusement le *Duguay-Trouin* comprit sa situation et lui envoya son canot à vapeur.

Le 45 fut moins favorisé. M. Latour n'avait pu se dégager après avoir fait partir sa torpille sous l'arrière du *Fou-sing*. En retombant, après avoir été légèrement soulevé par l'explosion, le bâtiment chinois avait fait plonger l'avant du torpilleur retenu par sa fourche, et l'hélice de ce dernier à demi hors de l'eau ne lui permettait pas de se retirer. C'est alors que M. de Lapeyrère voyant la position critique du 45, accablé de projectiles, lancés même à la main par les hommes du *Fou-sing*, se porte en avant avec sa flottille de canots à vapeur. Il embarque dans un canot White que l'on avait armé en porte-torpilles et se précipite sur l'arrière du *Fou-sing*. Ce bâtiment, voyant arriver ces nouvelles embarcations, fait en avant, ce qui dégage le 45. M. de Lapeyrère continue sa route et fait partir successivement ses deux torpilles sous l'arrière du bâtiment chinois. L'une d'elles ne part pas;

mais après l'explosion de la seconde, le *Fou-sing* stoppe, ayant probablement des avaries dans son hélice. Il part alors en dérive. Malheureusement ce nouveau succès nous coûtait plus cher que le premier. M. Latour fut grièvement blessé à l'œil par un éclat de biscaïen ou de plaque de tôle.

Après avoir dégagé le 45, M. de Lapeyrère rallie sa petite flottille, et apercevant le *Fou-sing* qui descend la rivière en brûlant, il l'accoste et monte à son bord sans rencontrer la moindre résistance : le spectacle qu'il y trouve est affreux. Il n'y a plus sur le pont que des lambeaux de cadavres. Le sang couvre tout, et une fumée épaisse s'échappe de l'intérieur. Sur la passerelle, les deux officiers chinois sont tombés à leur poste. On a amené le pavillon chinois, on le remplace par un pavillon français, et l'on envoie à bord de la *Triomphante* les quelques Chinois encore vivants que l'on peut recueillir. Ce sont des chauffeurs pour la plupart : un de nos projectiles ayant crevé la chaudière, les malheureux sont couverts de brûlures des pieds à la tête. Malgré tout, le séjour à bord de ce bâtiment devient bientôt impossible, le feu gagne rapidement, et le pont, couvert de projectiles et de gargousses, que les Chinois y ont accumulés autour des pièces, peut sauter d'un moment à l'autre. On l'abandonne à regret, et il sombre un peu en aval.

Sur le *Volta*, comme nous le pensions bien, l'action avait été plus chaude et nous coûtait plus de monde. Quelques instants avant de faire hisser le pavillon numéro 1, l'amiral se trouvait sur la passerelle

du *Volta* et plaisantait avec le pilote anglais Thomas (celui qui avait échoué si malheureusement l'*Hamelin* à son entrée dans la rivière). Il était d'un assez fort embonpoint, et comme il souhaitait bonne chance à l'amiral : « Tranquillisez-vous pour moi, lui dit celui-ci, j'offre si peu de surface; mais prenez garde à vous! »

En ce moment, l'amiral fait hisser le pavillon numéro 1 et descend : il était à peine sur le pont qu'un boulet rond, parti de l'une des jonques placées sous la pointe de la Pagode, enfile la passerelle, tue deux hommes de barre et le pilote Thomas, et épargne comme par miracle le commandant du *Volta* qui se trouvait aussi là. Pendant tout le temps du combat, l'amiral, avec son ardeur juvénile, allait d'une pièce à l'autre, complimentant les pointeurs, les encourageant et enlevant tout le monde par sa présence et ses paroles. Inutile de dire si les Chinois tiraient sur le *Volta* et surtout sur l'arrière, où ils savaient que l'amiral se tenait de préférence. C'est à ses côtés que fut blessé M. Ravel, son aide de camp, d'un éclat d'obus dont le reste enleva presque tout l'armement d'une pièce.



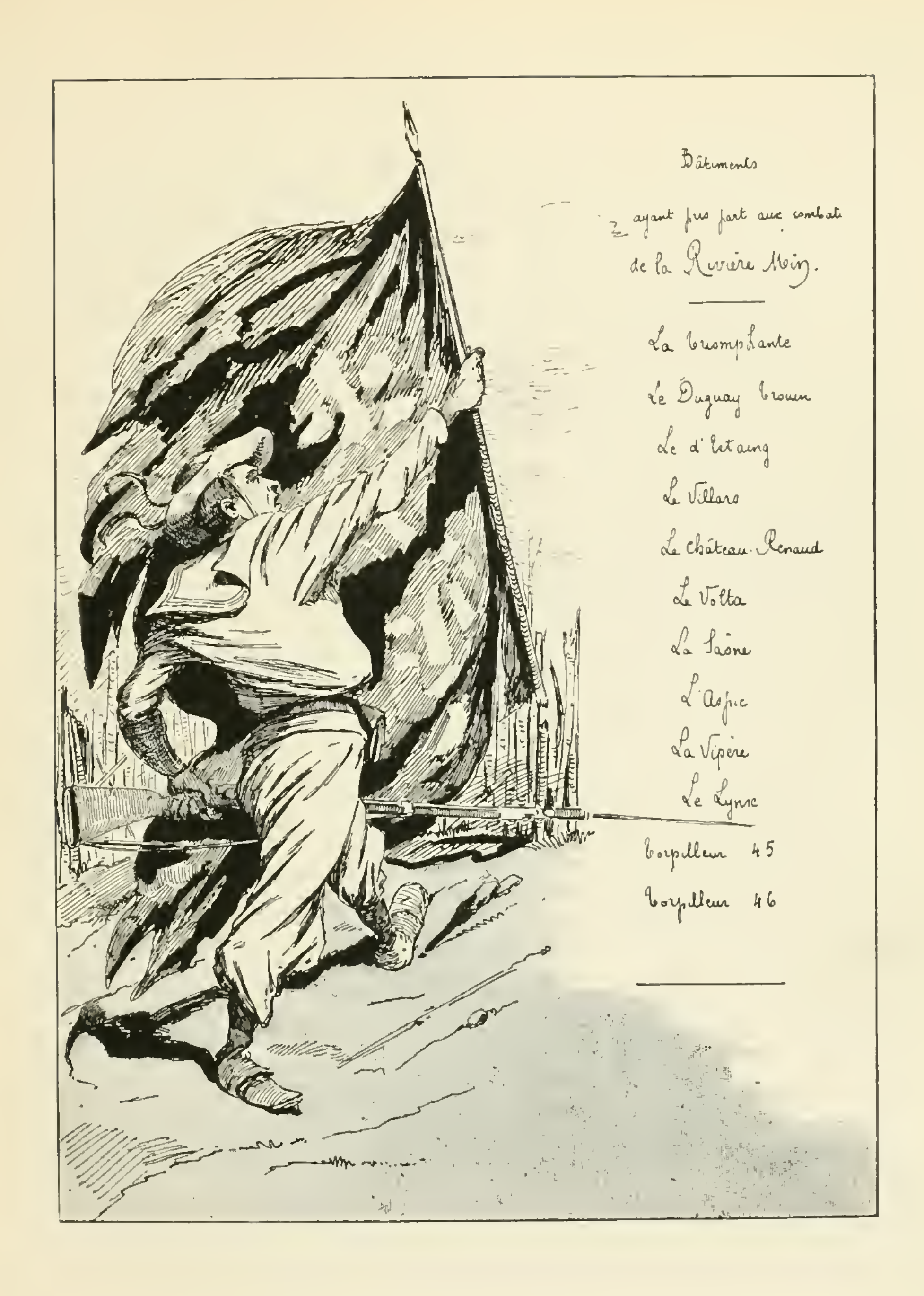
Les petites canonnières *le Lynx*, *l'Aspic* et *la Vipère* ont, paraît-il, fait l'admiration des Anglais par leur manière de manœuvrer au milieu des épaves que charriait la rivière.

Ce matin, elles ont appareillé de nouveau et sont allées mouiller, ainsi que le *Volta*, en face de l'arsenal. Les gros bâtiments comme la *Triomphante* et le *Duguay-Trouin*, et même les croiseurs comme

le *d'Estaing* et le *Villars*, auraient de la difficulté à remonter jusque-là, et nous sommes réduits à regarder de loin besogner les autres. Cela n'a pas l'air de traîner. Les embarcations armées en guerre ont, comme hier, détruit tout le reste des jonques et des sampans mouillés le long de la rive gauche. Nous entendons le crépitement d'une violente fusillade qui semble montrer que l'arsenal est bien défendu : de temps à autre, une formidable détonation nous annonce qu'une poudrière ou une jonque chargée de poudre et de projectiles ont sauté, et un énorme nuage d'épaisse fumée monte et s'épanouit lentement au-dessus de la Pagode. Nous voyons tomber successivement les hautes cheminées qui nous indiquaient l'emplacement des usines, mais aucun incendie ne se déclare dans l'arsenal; nos projectiles de quatorze, dont l'effet si foudroyant sur les bâtiments en bois a étonné nos officiers eux-mêmes, n'ont que peu d'action sur les constructions en fer et en briques des ateliers.

L'amiral doit le regretter, car il envoie chercher mon collègue, M. Renaud, pour aller sonder devant l'arsenal avec un pilote, et s'assurer que la *Triomphante* n'y peut pas venir même pendant un instant. Il n'y a pas moyen de trouver un mouillage suffisant pour le cuirassé. Ses obus de vingt-quatre auraient pourtant fait d'autres dégâts que nos projectiles de quatorze.

A six heures du soir, toute la canonnade cesse, et nous reprenons nos postes de mouillage pour la nuit : nous sommes cette fois les derniers en aval.


Bâtiments
ayant pris part aux combats
de la Rivière Min.
La Triomphante
Le Duguay Trouin
Le d'Estaing
Le Villars
Le Château-Renaud
Le Volta
La Saône
L'Aspic
La Vipère
Le Lynx
Torpilleur 45
Torpilleur 46

25 août. — Mouillage de l'île Couding. — A bord du *d'Estaing*.

La nuit, pour être plus calme que la précédente, nous a procuré encore quelques alertes. Elle est pluvieuse et sombre, et les lumières électriques du *Duguay-Trouin* et de la *Triomphante,* constamment en mouvement, ont beaucoup de peine à percer l'obscurité. Pourtant, au milieu d'un grain très-fort, l'un des rayons frappe sur un canot à vapeur tout blanc qui sort de l'arsenal et paraît se diriger sur la *Vipère,* mouillée en tête de ligne. Les jets de lumière convergent sur lui, qui, se sentant découvert, hésite et s'arrête : il est couvert de projectiles par nos hotchkiss et bientôt désemparé. On l'envoie chercher par un canot à vapeur : on voit celui-ci tourner et retourner autour de l'autre pour bien l'examiner, puis le prendre à la remorque; mais il coule avant qu'on ait pu l'amener jusqu'à un bâtiment français.

Ce matin, les compagnies de débarquement de la *Triomphante* et du *Duguay-Trouin* se dirigent, dans des embarcations remorquées par les canots à vapeur, vers la pointe de la Pagode; comme nous l'avons dit, cette pointe forme une sorte d'îlot escarpé séparé de la côte par une longue plaine vaseuse, et c'est là qu'étaient construites plusieurs maisons de commerçants anglais et américains; ils avaient eu soin de hisser leurs pavillons nationaux avant de partir, et l'on avait ordre de ne pas tirer sur ces maisons. Mais les Chinois remarquèrent bien vite que nous épargnions les établissements protégés par les couleurs étrangères ; ils y entrèrent et, ayant trouvé d'autres pavillons, se mirent à les hisser à tous les mâts d'alentour et à nous tirailler par les fenêtres. Devant cette manière d'opérer, nous fûmes bien

forcés de déloger de là tous ces pillards, et cela a un peu endommagé les maisons neutres.

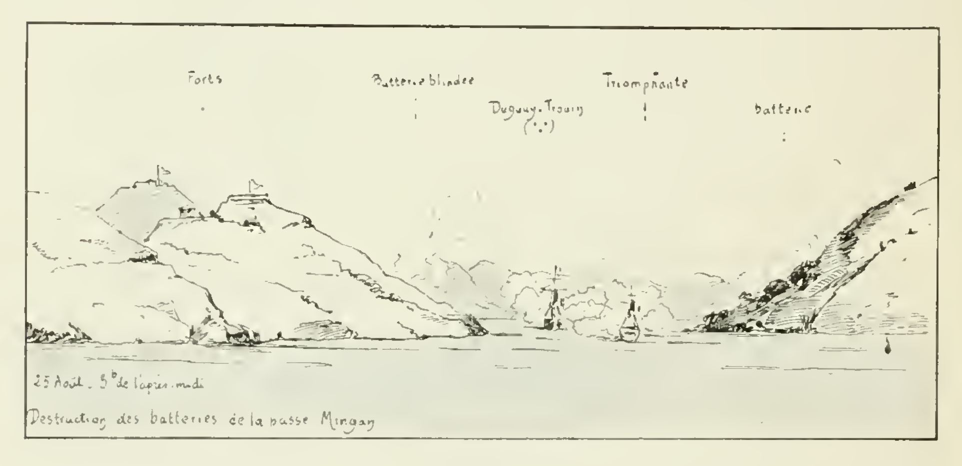


Nous voyons les embarcations arriver près de la côte, les officiers en débarquent et se dirigent avec précaution vers le petit chemin qui mène à la Pagode ; tous les bâtiments ont leurs pièces chargées et sont prêts à soutenir le débarquement. Il s'effectue pourtant sans obstacles. Les hommes parviennent bientôt au sommet du monticule où une batterie Krupp était placée, ombragée par de grands arbres : on a même eu beaucoup de peine à la faire taire hier, parce qu'elle était juste sur la crête, et que les projectiles, tirés un peu haut, la dépassaient sans lui faire de mal. Nos matelots en descendent les trois pièces démontées : ce sera un trophée ou un souvenir.

On entend un peu de fusillade; ce sont probablement des Chinois qui tentent de traverser la plaine. Les bâtiments tirent au jugé pardessus la Pagode, qui, chose étrange, n'a pas reçu un seul coup dans toute cette bagarre.

Les compagnies reviennent à bord à onze heures, et l'amiral quitte le *Volta* pour embarquer sur le *Duguay-Trouin* : c'est ce dernier et la *Triomphante* qui vont avoir la parole maintenant avec leurs grosses pièces, et ils seront chargés de nous ouvrir la porte de cette souricière où nos amis les Chinois croyaient si bien nous tenir. A onze heures trente, l'amiral appelle les commandants à l'ordre et leur donne les instructions pour la descente de la rivière.

A midi, tout le monde appareille, et nous disons adieu au théâtre du combat du 23. On ne peut plus passer, pour redescendre, par le chenal du milieu, encombré des épaves des bâtiments chinois, et nous sommes obligés de défiler au milieu des étrangers. L'amiral Dowell est sur la passerelle du *Vigilans,* entouré de ses officiers, et nous salue au passage; tous les officiers des autres bâtiments sont sur le pont et nous saluent également; les Américains nous envoient même quelques hourras; nos bâtiments, noircis par la fumée, transformés par les préparatifs de combat, les mâtures dépassées, ont un aspect militaire



qui ressort d'autant plus au milieu de la tenue correcte des navires étrangers. C'est un moment où, comme dit la chanson, on se sent fier d'être Français, et ces moments-là étaient devenus si rares depuis quelque temps que nous les apprécions davantage : puis la présence d'un bâtiment allemand n'est pas pour diminuer notre satisfaction du triomphe.

Nous mouillons à l'entrée de la passe Mingan, dans l'ordre suivant : *Triomphante, Duguay-Trouin, d'Estaing, Volta, Vipère, Lynx* et *Aspic.* Nous ne voyons que très-mal ce qui se passe de l'autre côté de la

passe, mais nous entendons tonner les grosses pièces de vingt-quatre. On doit être en train de détruire les batteries blindées qui défendaient la passe Mingan et l'île Couding, et qui, étant disposées de façon à battre l'entrée de la rivière, ne peuvent faire de mal à nos bâtiments.

La besogne est bientôt faite, car nous recevons l'ordre d'envoyer à terre la compagnie de débarquement et les torpilleurs qui feront sauter les pièces que l'on n'a pu détruire par le bombardement. Le débarquement n'est pas commode en ce point de la rivière. Elle fait un coude brusque, extrêmement resserrée entre deux hauteurs presque à pic, et le courant est assez violent pour que les canots à vapeur aient du mal à le remonter, en remorquant les embarcations chargées de monde. Fort heureusement, tout se passe bien, et les hommes rentrent à bord dans la soirée.

Elle se passe aussi assez tranquillement : nous entendons de temps à autre la canonnade de la *Saône* et du *Château-Renaud* qui nous sont masqués par une pointe élevée, et qui livrent un combat singulier aux quelques camps retranchés dont ils sont entourés. Le *Château-Renaud,* une fois la nuit tombée, fait de la lumière électrique, et le *Duguay-Trouin* lui répond ; on se signale, par la télégraphie optique, au-dessus des collines qui nous séparent, des ordres pour le lendemain.

Nous commençons à avoir un lugubre spectacle qui menace de durer pendant toute la descente de la rivière ; les cadavres des marins chinois, horribles à voir, sont remontés sur l'eau, et ils vont et viennent avec le courant, montant et descendant ; quelques-uns s'engagent sous les coupées et dans les chaînes, et c'est un travail que de les remettre dans le courant...



Pendant la soirée, un sampan qui a l'air de vouloir traverser la rivière



est aperçu par nos sentinelles et couvert de projectiles ; les Chinois qui le montent sautent à l'eau comme des grenouilles. Après tout, ce sont peut-être des gens inoffensifs. Pour les trois quarts des indigènes nous ne leur faisons pas la guerre ; c'est simplement une affaire qui se règle entre les mandarins et nous, et dans laquelle ils n'ont rien à voir. C'est ainsi que, jusqu'au dernier moment, et encore ce matin, notre marchand de glace est venu nous approvisionner, ainsi que les blanchisseurs, risquant, à naviguer ainsi, de recevoir des coups de fusil, mais ne comprenant pas



San.pan de la Riv. Min.

du tout le danger qu'il courait. Dans la soirée du 23, alors que tout brûlait sur la rade, et qu'à chaque instant les coups de fusil ou de hotchkiss partaient dans tous les sens, un Chinois est venu consciencieusement allumer un petit feu rouge qui indique un banc au milieu de la rivière ; ce n'était certes pas pour ses compatriotes, car à cette heure-là tout ce qui avait été chinois ne naviguait plus...

26 août. — Mouillage de Mingan.

Ce matin, à midi, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* ont appareillé et ont continué, tout en descendant la rivière, à détruire toutes les batteries accumulées aux abords de la passe. Nous entendons leurs coups de vingt-quatre qui partent à intervalles réguliers comme dans

un exercice de tir. Une heure après, tout le reste de l'escadre appareille, et nous allons mouiller devant le village de Mingan.

En passant devant l'île Couding, nous apercevons sa batterie en ruine; on voit maintenant les pièces, dont quelques-unes ont glissé sur le talus jusqu'à la mer; une épaisse fumée s'échappe des quelques maisons qui y étaient construites. Un peu à droite sur la côte, une batterie casematée est en feu également. Nous admirons là les effets de l'adresse de nos canonniers; tous les coups ont été des coups d'embrasures, et celles-ci, comme entr'ouvertes avec la main, laissent voir la construction en maçonnerie de la batterie et les volées luisantes des grosses pièces sur lesquelles les Chinois comptaient tant. Les torpilleurs ont visité hier ces casemates, et toutes les culasses ont été détruites par le fulmicoton.

Un peu plus à notre droite, le joli village de Mingan apparaît entre deux pointes couvertes d'arbres ; sur un monticule à gauche, une batterie en ruine aussi, dont on aperçoit les vieilles pièces le nez en l'air ou tombées sur le rivage. Le village brûle en plusieurs endroits : on voit quelques habitants qui s'enfuient effarés dans les rues, en abandonnant les maisons qui bordaient la côte et que nos projectiles ont fouillées ce matin.

Sur la rive droite, par notre travers, un autre grand fort, mieux construit que les batteries précédentes, aligne ses constructions toutes neuves; ses embrasures sont dans le même état que celles de ses voisins, et les torpilleurs, protégés par nous, sont occupés à faire sauter les pièces qui existent encore. Ce n'est pas une opération commode : il faut mesurer assez exactement la charge de fulmicoton pour que la pièce saute, mais aussi pour que les éclats ne volent pas trop loin : il faut croire que les torpilleurs qui sont à terre en ce

moment craignent plutôt le moins que le plus, car nous venons d'entendre siffler deux ou trois éclats autour de nous.



Nous apercevons maintenant le *Château-Renaud* et la *Saône;* ils sont tous deux en bon état, et nous voyons sur la rive gauche par leur travers un camp retranché, abandonné et en feu, qui nous montre que les camarades n'ont pas perdu leur temps.

27 août. — Mouillage devant la passe de Kimpaï.

Ce matin, de bonne heure, la compagnie de débarquement est allée à terre au village de Mingan avec celle du *Villars;* le débarquement se fait sans résistance; le village est abandonné; à peine quelques habitants s'enfuient-ils à la vue de nos hommes. On fait sauter le reste des vieilles pièces qui garnissaient les ouvrages entourant les maisons.

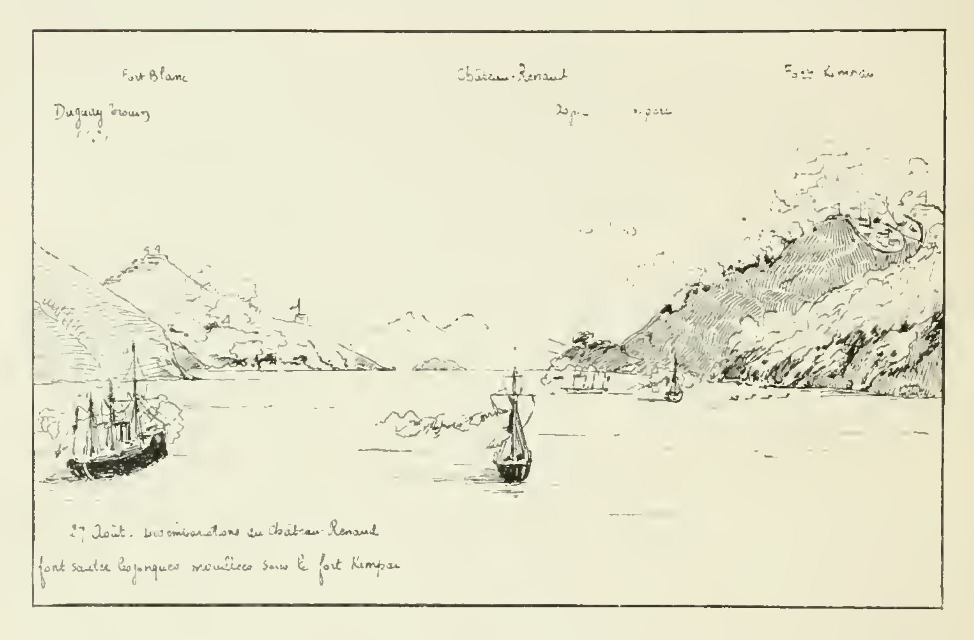
Pourtant, au moment de l'embarquement, quelques coups de feu partent de la hauteur qui domine Mingan, mais nous dispersons rapidement ces tirailleurs avec quelques coups de quatorze, et nos hommes rentrent paisiblement à bord.

A neuf heures et demie nous appareillons de nouveau, laissant derrière nous cette passe Mingan sur laquelle les Chinois avaient fondé tant d'espérances, complétement en ruine. Le village et les batteries continuent à brûler. Ils sont couverts d'une épaisse fumée noire dont les tourbillons doivent donner à réfléchir aux défenseurs de la passe de Kimpaï, qui nous reste à franchir. Ce n'est pas la plus commode, mais tout nous paraît si simple maintenant que personne ne doute plus du succès définitif de l'amiral.

Nous dépassons la *Saône* et le *Château-Renaud*, et allons mouiller devant la passe de Kimpaï, en ligne de file, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* en tête. Nous avons devant nous l'étroit chenal par où sort la rivière ; sur la rive droite un grand mur crénelé part presque du rivage, couronne une petite hauteur où quelques arbres ombragent une pagode, puis monte jusqu'à un sommet assez élevé où flotte un grand pavillon, au-dessus du fort Kimpaï. Un peu à droite, à côté de ce sommet, un camp retranché où s'agitent quelques soldats est construit sur le versant qui nous regarde. Il est évidemment fort bien disposé pour se trouver à l'abri des coups d'un assaillant arrivant par le large, mais dans le cas actuel c'est pour nous une cible parfaite. Sur la rive gauche, sur la plage même, une vieille batterie nous envoie quelques boulets ronds ; on voit d'abord la lumière du coup, puis quelques instants après on aperçoit les projectiles qui nous arrivent en ricochant sur l'eau ; ils s'arrêtent d'ailleurs à une distance respectable de nous. La rive gauche par

notre travers est très-élevée et broussailleuse, mais aucun tirailleur ne s'y montre toujours ; la rive droite, au contraire, est très-plate ; c'est l'île Woufou qui la forme, et il n'y a aucune défense établie de ce côté.

Au pied du fort Kimpaï, de nombreuses jonques sont mouillées en



désordre ; l'amiral, craignant probablement de les voir servir à obstruer la passe sous notre nez, donne l'ordre à l'officier torpilleur du *Château-Renaud* d'aller les faire sauter. En même temps les deux canonnières *Vipère* et *Aspic* appareillent et accompagnent les embarcations pour les protéger. L'opération s'annonce bien ; les jonques commencent à brûler et à sauter ; mais tout à coup un grand pavillon rouge et blanc paraît et s'agite sur la rive gauche en face de nos canonnières ; des tirailleurs se déploient sur la hauteur, et le crépitement de la fusillade se fait entendre. En même temps, au-dessus du

mur du fort Kimpaï, on voit apparaître un grand nombre de soldats. Bientôt le mur en est complétement garni d'un bout à l'autre : avec nos jumelles nous suivons tous leurs mouvements : ils montrent la tête avec précaution, puis lâchent leur coup de fusil et disparaissent. Les balles pleuvent autour de la *Vipère* et de l'*Aspic*, et nous commençons à être inquiets pour leurs équipages, car le mur domine de haut les ponts complétement découverts de ces canonnières. Le *Villars* et nous, ainsi que le *Volta*, envoyons sur le mur et dans le camp retranché qu'il entoure nos projectiles de quatorze centimètres. Mais nous sommes à dix-sept cents mètres, et le mur est sur la crête, en sorte que le tir met du temps à se régulariser. Malgré quelques coups bien envoyés, les Chinois ne quittent pas la place...

Heureusement l'opération est terminée; toutes les jonques menaçantes sont en feu ou coulées, et les embarcations reviennent escortées des canonnières. En passant près de nous, le capitaine de l'*Aspic* nous crie, sur notre demande, qu'il n'y a pas de blessés à son bord, mais que le second de la *Vipère* a été grièvement blessé.

Pendant que tout cela avait lieu sur la rive droite, l'amiral allait faire une reconnaissance près de la passe avec le *Duguay-Trouin* : il canonne légèrement les batteries voisines et revient au mouillage avant le commencement du courant de flot.

On dirait que les Chinois ont mis leur dernier espoir dans les forts de cette passe de Kimpaï, car nous venons d'y constater une résistance qui ne s'était produite nulle part jusqu'à présent; s'ils ont enfin l'idée de garnir les hauteurs de tirailleurs qui nous domineront à la sortie, nous aurons là plus de blessés que dans tous les combats précédents, les ponts de nos bâtiments étant absolument sans protection contre la mousqueterie.

Ce soir, le beau temps continue, le calme le plus complet règne partout. Les incendies de la passe Mingan s'achèvent dans des torrents de fumée ; au pied du fort Kimpaï on voit brûler les jonques, mais à terre il n'y a pas une lumière. Sur la rive droite, à peu près par notre travers, un Chinois vêtu de blanc paraît vouloir suivre la côte et remonter en amont ; l'amiral ayant donné l'ordre absolu d'empêcher toute communication entre l'entrée de la rivière et Pagoda (on a coupé le télégraphe avant-hier), un officier du bord demande un kropatchek et envoie comme avertissement au promeneur une balle qui s'aplatit à ses pieds. On le voit s'arrêter, regarder autour de lui, sans comprendre évidemment ce qui lui arrive ; mais comme il continue son chemin, on apporte d'autres kropatcheks, et d'autres officiers se mettent de la partie : ce brave homme, sans s'en douter, constitue sur le fond noir des montagnes, avec son vêtement blanc, un but excellent. Fort heureusement pour lui, devant cette fusillade, il finit par comprendre et rebrousse chemin sans être atteint, toujours avec le plus grand calme ; il a l'air, en s'en allant, d'un bon bourgeois, qui est sorti pour prendre l'air et qui rentre avec mauvaise humeur parce qu'il pleut.

Cette après-midi, le *Vigilans* est descendu de la Pagode avec l'amiral Dowell, probablement pour voir où nous en étions ; puis il est remonté presque aussitôt sans mouiller. Les Anglais ont pu admirer notre ouvrage des jours précédents.

28 août. — Mouillage devant la passe de Kimpaï.

Ce matin, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* appareillent de nouveau. Ils s'avancent dans la passe et mouillent presque à l'entrée. La



Passe Kimpai 28 Août 8 heures du matin
La Triomphante et le Duguay-Trouin détruisent le fort Kimpai et le Fort Blanc

canonnade recommence, mais nous voyons peu de coups partir de terre; au contraire, nos bâtiments sont entourés de fumée; par moments les coups se précipitent ou bien s'espacent, mais ils ne discontinuent pas jusqu'à huit heures et demie.

A sept heures, une détonation formidable étouffe le bruit des pièces de vingt-quatre. Une énorme fumée noire monte au-dessus du fort de Kimpaï et s'épanouit lentement dans l'air calme en deux gigantesques champignons superposés. Cette forme subsiste pendant quelque temps, puis tout se dissipe : c'est la poudrière du fort de Kimpaï qui vient de sauter.

Quelques instants après, la même chose avait lieu sur la rive gauche. Nous sommes trop loin maintenant pour voir ce qui se passe là-bas; pourtant le *Lynx* et l'*Aspic* appareillent et entrent dans la passe.

On les voit manœuvrer pour se rapprocher de la rive gauche, d'où partent parfois quelques coups de feu auxquels répondent les hotchkiss des hunes. Il est probable que l'amiral envoie ses torpilleurs à terre, mais nous en sommes réduits aux conjectures et restons toute la journée simples spectateurs, comme la veille.

Dans la soirée, nous ne voyons plus le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante,* qui ont dû mouiller un peu en dehors de la passe, à toucher les batteries blindées maintenant en ruine. Vers six heures les Chinois font dériver vers le milieu de la rivière une des rares jonques qui brûlent encore sous le fort Kimpaï; nous la voyons disparaître tout en feu derrière la pointe de la rive droite, mais elle ne fera pas courir grand danger à nos bâtiments; elle a dû même les éviter, car nous n'entendons pas tirer dessus.

29 août. — A bord du *d'Estaing*. — Mouillage de Matsou.

Ce matin on continue à canonner légèrement les hauteurs de Kimpaï et de la rive gauche. A deux heures de l'après-midi, tout le monde appareille, et l'on se met en route lentement vers la sortie. Nous admirons en passant près du fort Blanc les effets de l'artillerie de la *Triomphante;* les batteries sont détruites avec une régularité mathématique; pas un coup de perdu. Mais le plus intéressant encore est le fort Kimpaï. Il est dans un état de délabrement complet : au



sommet, un trou noir et fumant marque la place de la poudrière; toutes les maisons sont en ruine et les casemates entr'ouvertes; la batterie blindée montre sa cuirasse démantelée; elle est composée de vieux canons plantés verticalement et réunis par une épaisse maçonnerie; les pièces sont cachées sous les décombres, mais on en a fait sauter la culasse hier dans la soirée..... Au milieu des ruines quelques cadavres de soldats, et des pavillons déchirés; le feu achève de consumer quelques maisons dans le fort, et les arbres de la Pagode

ont laissé tomber dans la rivière une partie de leurs branches... Quel contraste entre ce spectacle et ce que nous avons vu en entrant il y a un mois! Tous ces forts, si animés à cette époque-là, sont maintenant abandonnés ou remplis de cadavres, et leurs beaux talus si soignés ont été labourés et démolis par nos projectiles. C'est à peine si nous retrouvons la place d'où les grosses pièces de la batterie blindée nous ont suivis avec tant de persistance; pas un des ouvrages où flottaient autrefois tous ces pavillons brillants n'est intact, partout nos obus de vingt-quatre centimètres ont fait de la bonne besogne, et les Chinois en auront pour longtemps avant de donner de nouveau à la passe l'aspect vainqueur des jours passés.

Nous dépassons lentement le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* mouillés dans le chenal, et qui continuent à canonner, à coups très-espacés, les deux rives où pourraient se montrer quelques tirailleurs; bientôt nous perdons la passe de vue. Nous avons devant nous, au large de la barre, notre île de Matsou, que nous avions perdue de vue depuis longtemps et devant laquelle sont mouillés quelques batiments.

Nous gagnons le mouillage, où nous trouvons la *Nive*, le *Drac* et le *la Galissonnière*. Ce dernier n'a pas été favorisé pendant ces dernières affaires. Retardé par un coup de vent, il n'a pu entrer assez tôt dans la rivière, et, s'étant présenté le 25 devant la passe de Kimpaï, il a été fortement canonné par la batterie blindée. Au moment où il changeait de mouillage, un obus arrivant près du cabestan tua un homme; heureusement les Chinois, comme d'habitude, n'avaient pas chargé leur projectile, car s'il eût éclaté, il mettait hors de combat la moitié de l'équipage. Cette tentative malheureuse a du moins montré la difficulté que l'on aurait eue à forcer cette passe admirablement défendue

contre un ennemi cherchant à entrer; comme on comprend bien la rage des Chinois de voir tant de forces accumulées rendues impuissantes et facilement détruites par ceux qu'elles semblaient menacer!

Ce soir, quand le *Duguay-Trouin* est arrivé en rade, tous les équipages sont montés dans les haubans et ont crié : « Vive l'amiral ! » Ce n'était pas là un cri commandé, et il partait bien du cœur de tous ces braves gens. Ils l'adorent, leur amiral, et cela se comprend, car il a bien tout ce qu'il faut pour enlever des soldats. Toujours le premier au danger, il s'est constamment tenu, vêtu de son petit veston bleu et couvert de son chapeau de paille qui porte maintenant le ruban du *Volta,* sur la passerelle du *Duguay-Trouin,* comme le jour du 23 il s'était placé à l'arrière du *Volta,* où les Chinois le couvraient de projectiles.

Comment les officiers ne partageraient-ils pas cette admiration de leurs hommes pour le vainqueur de Fou-cheou? Ses ordres sont tellement nets, si précis, si clairs, qu'ils semblent toujours faciles à exécuter, et la manière dont il vous accueille au retour vaut mieux que de longs remercîments et vous fait oublier en un instant toutes les fatigues et tous les dangers. Chargé d'une escadre exceptionnellement nombreuse, au milieu des préoccupations les plus graves, son affabilité souriante ne s'est jamais démentie; sa fermeté s'enveloppe d'une telle cordialité que ses ordres paraissent des conseils, et pourtaut on sent que toute objection est inutile. Quand l'amiral, après une mission donnée, vous dit en vous tendant la main : « C'est entendu, n'est-ce pas, mon ami? » la seule réponse qui vous vient aux lèvres, c'est : « Certainement, amiral ! » et l'on s'en va où il vous envoie avec une confiance en soi que l'on n'avait pas en arrivant. C'est qu'avec quelques paroles il vous a mis au cœur un peu de son ardeur, que l'on

se sent soutenu par sa sollicitude, et que l'on a confiance dans la grande indulgence que l'on trouve chez lui comme chez tous les hommes vraiment supérieurs.

31 août. — A bord du *d'Estaing*. — Mouillage de Matsou.

Hier, a paru l'ordre du jour suivant :

« États-majors et Équipages,

« Vous venez d'accomplir un fait d'armes dont la marine a le droit d'être fière. Bâtiments de guerre chinois, jonques de guerre, canots porte-torpilles, brûlots, tout ce qui semblait vous menacer au mouillage de la Pagode a disparu ; vous avez bombardé l'arsenal, vous avez détruit toutes les batteries de la rivière Min.

« Votre bravoure et votre énergie n'ont rencontré nulle part d'obstacles insurmontables. La France entière admire vos exploits ; sa reconnaissance et sa confiance vous sont acquises. Comptez avec elle sur de nouveaux succès.

« Courbet. »

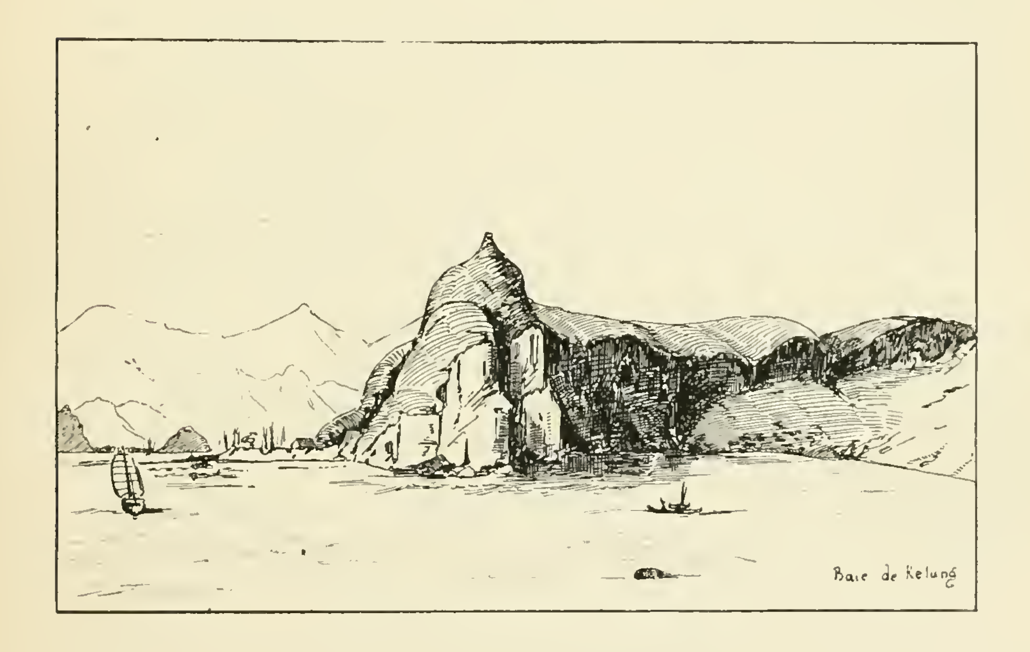
4 septembre. — Kelung. — A bord de la *Triomphante*.

Le 1er septembre, l'amiral, quittant le *Duguay-Trouin*, embarquait sur la *Triomphante* et partait pour Kelung, où, depuis une semaine, est mouillé le *Bayard*. Nous l'accompagnons.

Après une traversée rapide, douze heures environ, nous nous trouvons devant la baie. L'île de Formose a bien mérité son nom (*Formosa*, la belle), du moins de ce côté. Elle se présente sous la forme d'un ensemble de hautes montagnes presque toujours couvertes de forêts épaisses. Des torrents descendent des hauteurs jusqu'à la mer, et de place en place on aperçoit de petites fumées bleues : elles

indiquent des solfatares qui abondent dans cette partie de l'île. Nous avons devant nous la petite île de Kelung, qui sert de point de reconnaissance pour entrer dans la baie que nous voyons bientôt s'ouvrir. Le *Bayard* s'y trouve.

Nous mouillons bientôt auprès de lui; une houle très forte entre par la passe assez large et précisément ouverte au nord. Cette houle est presque constante pendant cette saison et rend le mouillage, d'ailleurs peu étendu, fatigant et délicat pour les bâtiments. Le fond est médiocre, composé de gravier, et par mauvais temps les ancres chassent et la houle fait casser les chaînes.



La baie de Kelung nous paraît très-belle; elle est entourée de hautes montagnes couvertes d'une végétation rabougrie et touffue. Quelques falaises à pic en augmentent le pittoresque. De petits

villages, habités par des pêcheurs, sont enfouis dans tous les coins. La population, d'après les quelques échantillons que nous en voyons



dans des sampans autour de nous, ne diffère pas sensiblement des Chinois de la côte d'Asie; les hommes, comme ceux de Matsou, portent un turban et sont généralement d'un teint foncé. Au fond de la baie, quelques jonques mouillées devant la petite ville de Kelung, qui, de loin, ressemble à toutes les villes chinoises du littoral. Plus près de l'entrée, au-dessous du sommet que la Compagnie de débarquement du *Bayard* a tenté d'occuper le 3 août, quelques constructions européennes, parmi lesquelles l'établissement de la Compagnie anglaise de navigation Laprek, devant laquelle flotte un pavillon blanc à croix de Malte rouge.

L'amiral, aussitôt la *Triomphante* mouillée, se rend à bord du *Bayard,* où les officiers l'accueillent avec enthousiasme. Le *Bayard* était privé de nouvelles depuis le commencement des hostilités, et l'inquiétude était grande à bord, tant sur le sort de l'escadre que sur celui de l'amiral lui-même. Aussi tout le monde se précipite-t-il sur nous pour avoir des détails, et ceux que nous donnons ne font qu'augmenter les regrets des officiers du bord que la grandeur du *Bayard* a attachés à l'entrée de la rivière Min. Le cuirassé n'est pourtant pas resté tout à fait inactif



pendant ces quelques jours, et nous avons pu remarquer en arrivant qu'il avait ses glacis dégagés et ses mâts calés comme pour le combat. C'est qu'en effet, depuis notre insuccès du 3 août, les Chinois sont devenus fort audacieux; ils ont couvert les hauteurs qui dominent la

rade d'une série d'ouvrages dont le plus important est établi au sommet du pic occupé le 3 pendant quelque temps, et qu'on appelle le point A. C'est un long mur en terre, sorte de tranchée-abri, qui de ce point suit la ligne des crêtes environnantes et descend jusqu'à Kelung.

Le *Bayard* ayant voulu interrompre ces travaux et ayant essayé d'en chasser les soldats en les couvrant d'obus avec les hotchkiss de ses hunes, les Chinois avaient mis en batterie derrière le mur deux petites pièces de campagne avec lesquelles ils ripostèrent, et leur tir, bientôt rectifié, devint tellement gênant pour le *Bayard*, qu'il fut obligé de changer de mouillage. Il n'en avait pas moins reçu deux ou trois projectiles, dont l'un bouleversa tout le cabinet de travail de l'amiral, et dont un autre éclata sur les glacis, dans un groupe d'officiers, sans heureusement blesser personne.



Notre tir était d'ailleurs fort incommode : par suite de l'évitage du bâtiment que l'on ne pouvait embosser à cause de la houle, le *Bayard*, ne pouvait se servir que de la pièce de vingt-quatre de l'arrière, et les coups étaient rendus incertains par les mouvements trop rapides du cuirassé.

Aussi l'amiral, en quittant la *Triomphante* pour regagner son bâtiment, avec leqnel il va partir pour Matsou, a-t-il dit au commandant Baux de ne faire que ce qu'il jugerait convenable quant aux travaux des Chinois. Comme nous serions absolument dans le cas du *Bayard*, et que des coups de quatorze tirés sur la crête où se construit le mur n'y feraient que des dégâts insignifiants, le commandant a jugé inutile de continuer le tir. De leur côté, les Chinois nous laissent

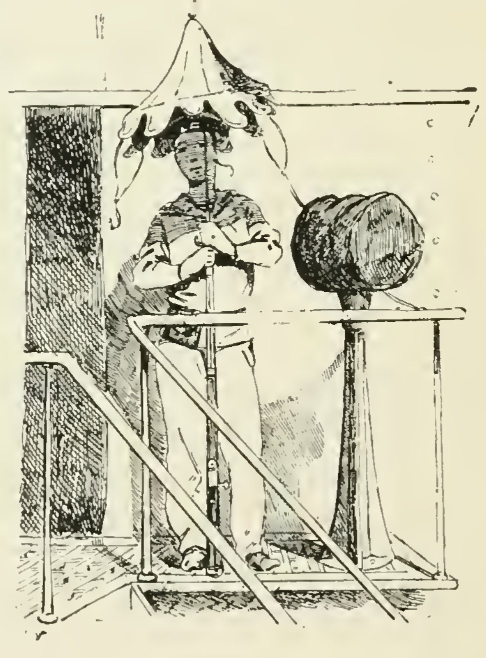
tranquilles, et nous pouvons les voir, toute la journée, travailler paisiblement à leurs fortifications.

L'amiral, avant de partir, nous a donné l'ordre de lever le plan de la baie en descendant à terre le moins possible et toujours sur le rivage, non sans être protégés par deux canots armés en guerre. Les Chinois nous laissent opérer sans nous inquiéter et circuler même assez loin dans la baie, en se contentant de nous regarder avec étonnement.

8 septembre. — A bord de la *Triomphante*. — Kelung.

Nous avons rapidement fini ce plan que l'amiral paraît attendre avec impatience.

Il est impossible de vivre plus en sauvages que nous ne le faisons pour le moment. Nous sommes absolument retranchés du monde civilisé, et malgré les efforts de notre chef de gamelle, nous doublons un *cap fayol* très-caractérisé. Les communications avec la terre sont impossibles, et les pêcheurs ou les marchands n'osent pas venir, dans la crainte d'être malmenés par les soldats chinois. Parfois on envoie un canot à vapeur courir après des sampans qui reviennent de la pêche et qui se laissent enlever assez facilement leurs poissons, moyennant finance, bien entendu. Ce sont les jours



de gala. Les autres, les poulets faméliques du bord ou les conserves font l'ornement de la table. Hier, grand régal : un banc de petits poissons semblables à de grosses sardines passe dans la baie; on en prend en grand nombre à la ligne; mais bientôt ce mode de pêche nous paraît trop lent, on attache un morceau de pain au fond d'un panier que l'on descend à un ou deux mètres sous l'eau; à peine le pain est-il immergé qu'il disparaît sous une véritable grappe de poissons qui le dévorent; on n'a plus qu'à relever lentement le panier, où tous les gourmands restent prisonniers. Ces vivres frais nous font bien plaisir après ces quelques semaines de conserves plus ou moins intactes.

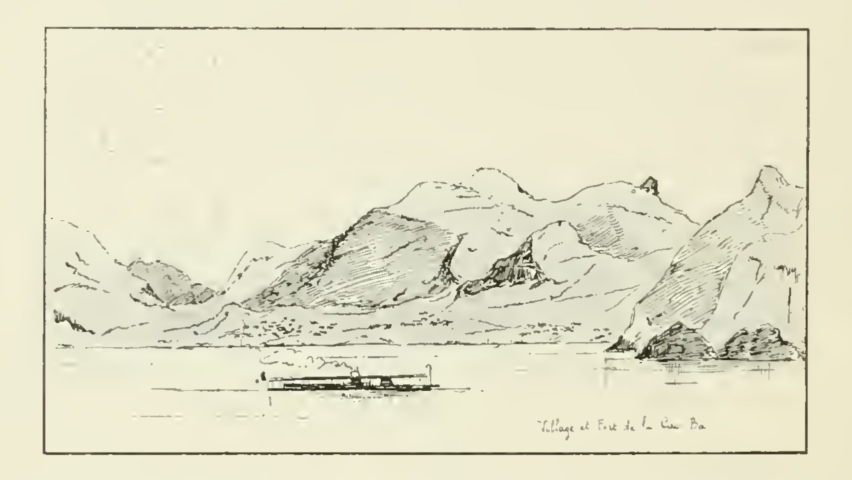
Puisque nous sommes à Kelung, il est tout naturel de s'occuper de charbon; nous en voyons de gros tas sur la côte, et en particulier dans une petite baie auprès de l'île Palm; les Chinois ont dû y mettre le feu en s'en allant, car une légère fumée les enveloppe depuis que nous sommes là. D'ailleurs, il est en poudre et difficile à brûler sur les grilles de nos foyers. Depuis que nous sommes ici, pas un bâtiment de commerce n'est venu en chercher; cela tient peut-être à l'état de guerre, mais, dans tous les cas, le mouvement commercial de Kelung ne doit pas être bien considérable, au moins au point de vue européen.

14 septembre. — Mouillage de Matsou. — A bord de la *Triomphante*.

Le *Duguay-Trouin* est venu nous relever à Kelung, hier matin, et nous sommes immédiatement partis pour Matsou, où nous arrivons ce matin. Beaucoup de bâtiments sur rade, français naturellement; un seul bâtiment de commerce anglais, un gros charbonnier, nous

apporte quinze cents tonneaux de combustible dont tous les bâtiments prennent au fur et à mesure des besoins. On est moins bien ici qu'à Halong pour ces transbordements de charbon, et les opérations se font avec les embarcations du bord : c'est long, et cela éreinte les équipages, mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le *Parseval* est arrivé, venant de Shang-haï, d'où il a eu quelque peine à sortir, vu les mauvaises dispositions des Chinois à son égard.



Village et Fort de la Cua Ba

Nous sommes dans une si bizarre situation qu'on ne sait si l'on doit donner raison à ceux-ci d'avoir déclaré qu'ils tireraient de leurs forts sur tous les bâtiments de guerre français qui passeraient à leur portée. Ils respecteront, paraît-il, les bâtiments de commerce. Quoi qu'il en soit, le *Parseval* n'a pas voulu servir de cible, et c'est pendant la nuit, avec une adresse rare, que le commandant Thounens, passant devant les forts de Woosung, est sorti de la rivière de Shang-haï. Un échouage sans gravité sur les bancs du large fut le seul accident de cette navigation hardie.

Si les Chinois ont déclaré qu'ils tireraient sur les bâtiments de

guerre français, ils font pour le moment ce qu'ils ont promis. Le poste télégraphique le plus rapproché de celui de Matsou est celui de Sharp-peak, à l'entrée de la rivière Min. Le câble, appartenant à une Compagnie anglaise, n'a pu être coupé par les Chinois, et ils ne sont pas peu furieux de voir partir nos dépêches sous leur nez. Le bout du câble arrivait autrefois à terre, où était installé le bureau des employés; depuis les dernières affaires, ceux-ci, tous Européens, ont préféré embarquer avec leurs instruments sur une jonque mouillée en face de terre, où ils ont fait arriver une dérivation du câble; ils sont ainsi plus à même, devant les exactions éventuelles des Chinois, de battre précipitamment en retraite. Presque chaque jour, l'amiral envoie une des canonnières porter ses dépêches au bateau de Sharp-peak. Ces petits bâtiments seuls peuvent, en effet, franchir facilement la barre et, à pleine mer, prendre par le nord de l'île de Sharp-peak. Cette route leur évite de passer dans le champ de tir des pièces chinoises rétablies au fort Blanc; ce sont celles que l'on n'a pas pu faire sauter en sortant, l'amiral n'ayant pas jugé prudent d'envoyer en ce point des torpilleurs que les bâtiments n'auraient pu suffisamment protéger. A peine étions-nous hors de la rivière, que les Chinois ont repris possession de leurs ouvrages détruits, et quelques jours après, les rares pièces intactes étaient remises en batterie, entourées de la profusion de pavillons habituelle; aussitôt un bâtiment en vue, elles lui envoient quelques projectiles. Quand la mer est basse, nos canonnières sont obligées de prendre par le sud de l'île Sharp-peak, et elles sont, pendant dix minutes, sous le feu du fort Blanc. Elles n'ont jamais rien reçu.

Le *Zéphyr,* petite canonnière anglaise, n'a pas eu la même chance. En entrant dans la rivière, elle a reçu un boulet et quelques coups de feu qui lui ont tué un officier et blessé quelques hommes. Les Chinois ont prétendu l'avoir pris pour un bâtiment français : ce doit être le fait d'un canonnier chinois trop consciencieux ou trop naïf.

27 septembre.

Nous apprenons une triste nouvelle par le courrier de Hong-kong. Le transport *l'Aveyron* s'est échoué au cap Guardafui ; on a, paraît-il, recueilli les passagers et l'équipage, mais le chargement n'a pu être sauvé, et toutes nos minutes, tous nos cahiers, le résultat de six mois de travail au Tonkin est perdu. Pas complétement, car nous avons des reproductions des cartes que nous avons eu le temps de rédiger avant notre départ, mais que de documents perdus que nous aurions eu à dépouiller au retour! C'est un désastre pour nous. Il faut songer à le réparer le mieux possible ; il fait encore beau en ce moment au Tonkin ; un seul de nous est nécessaire ici. M. Renaud va demander à l'amiral de m'envoyer recommencer la triangulation là-bas. Triste métier que de refaire ce que l'on a déjà fait avec tant de soins et de peines, mais c'est le seul moyen de réparer un peu ce malheur dont nous ne sommes pas responsables et dont nous supportons pourtant si durement les conséquences.

Pendant ces derniers jours, calme plat et forte chaleur. La *Nive* arrive avec neuf cents hommes d'infanterie de marine. Ils viennent du Tonkin : ce sont ceux qui étaient déjà à Son-tay ; ils ont demandé comme un honneur d'aller se remettre sous les ordres de leur ancien commandant en chef. Ils serviront à une occupation quelconque,

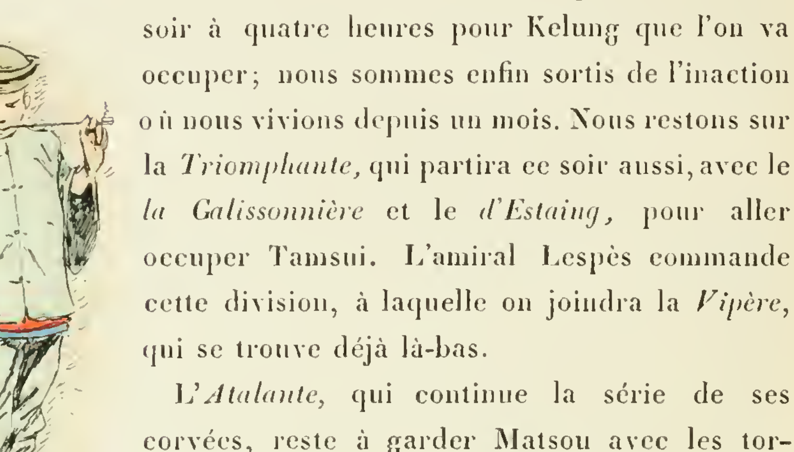
mais laquelle? Le secret le plus absolu est gardé par l'état-major sur les intentions de l'amiral, qui d'ailleurs doit les réserver pour lui seul jusqu'au moment d'agir. On parle depuis quelque temps de Port-Arthur, le nouveau port militaire du nord, qui, paraît-il, est formidablement défendu. Certainement nous pourrions lui faire subir le sort de Fou-cheou, mais nous ne pourrions pas le garder avec neuf cents hommes à terre; cela a pourtant dû être la pensée de l'amiral, car, il y a quelques jours, il nous a fait appeler et, en nous montrant les quelques petites îles qui ferment au sud le golfe du Petchili, il nous a dit que nous aurions probablement du travail à faire de ce côté, et qu'il pourrait bien nous y envoyer. Depuis, pas de nouvelles.

On s'occupe aussi beaucoup de Kelung, sur le plan duquel l'amiral a marqué des postes de mouillage pour une dizaine de bâtiments; ils seront extrêmement serrés; aussi, pour qu'ils prennent exactement leur poste en arrivant, avons-nous, avant de partir, mouillé des bouées aux points qu'ils doivent occuper. Le *Duguay-Trouin* vient d'en arriver; moins sage que nous, il a tiré sur les retranchements chinois et a bouleversé quelques-uns de leurs sacs en terre : les Chinois ont riposté et envoyé quelques projectiles sur nos bâtiments. Il n'y a eu heureusement ni tués ni blessés; mais à l'heure qu'il est, les Chinois doivent avoir déjà réparé les faibles dommages causés par nos projectiles.

Les troupes de débarquement sont placées sous le commandement du lieutenant-colonel Berteaux-Levillain, et prennent le nom de *corps expéditionnaire de l'Extrême-Orient*, c'est un beau nom. Espérons qu'il sera bientôt justifié!

30 septembre. — A bord de la *Triomphante*. — Matsou.

Le *Bayard,* la *Nive,* le *Drac,* le *Tarn* et le *Lutin* appareillaient hier soir à quatre heures pour Kelung que l'on va occuper; nous sommes enfin sortis de l'inaction où nous vivions depuis un mois. Nous restons sur la *Triomphante,* qui partira ce soir aussi, avec le *la Galissonnière* et le *d'Estaing,* pour aller occuper Tamsui. L'amiral Lespès commande cette division, à laquelle on joindra la *Vipère,* qui se trouve déjà là-bas.

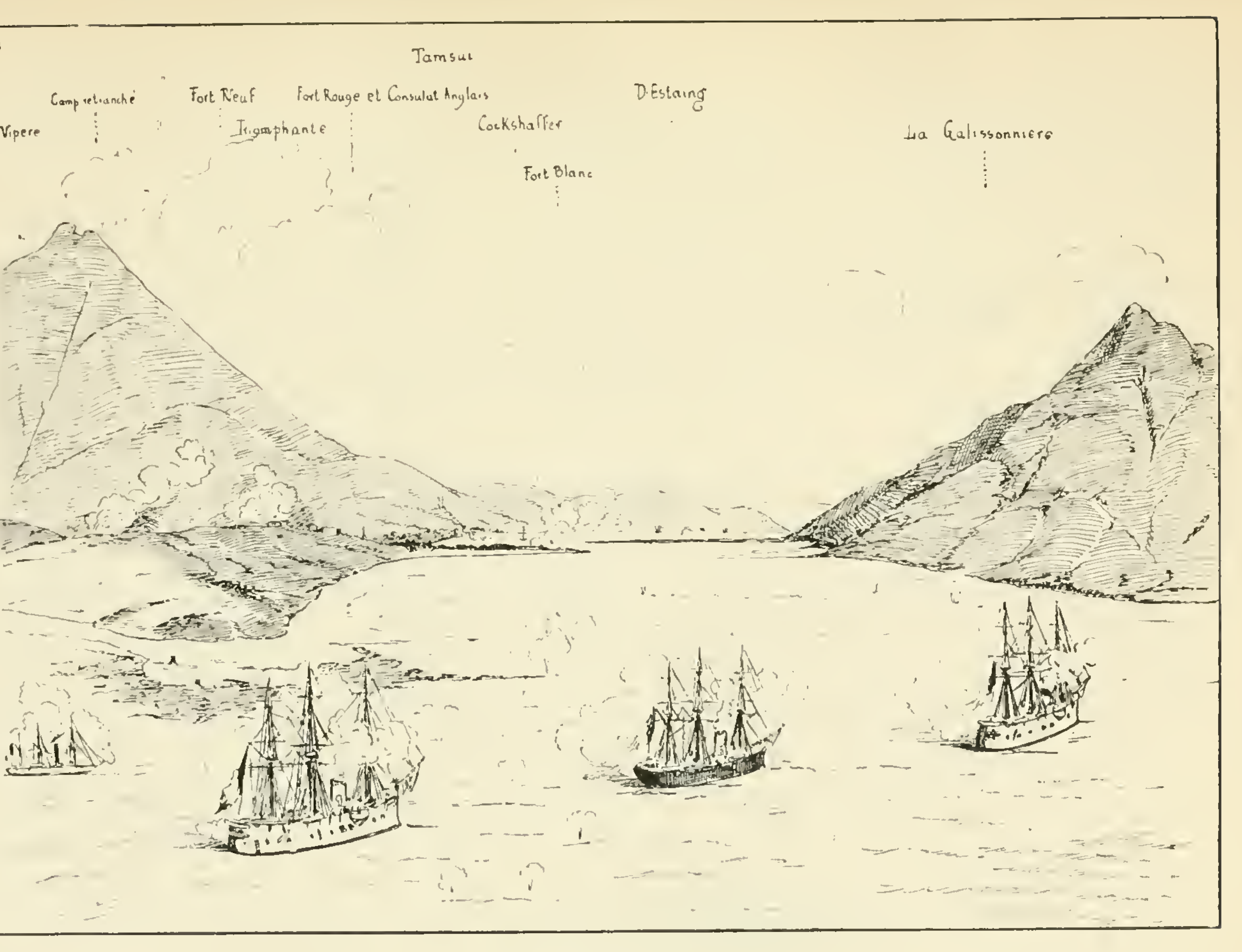


L'*Atalante,* qui continue la série de ses corvées, reste à garder Matsou avec les torpilleurs.

Si nous prenons Tamsui en même temps que Kelung, nous aurons tout le nord de l'île et un établissement assez solide, sinon utile : mais il est si difficile maintenant de comprendre pourquoi l'on fait une chose au lieu d'une autre, que le mieux est de fonctionner sans trop chercher à expliquer, et c'est ce que nous faisons.

1er octobre. — A bord de la *Triomphante,* devant Tamsui.

Nous appareillons hier soir et faisons route vers Tamsui. Le *la Galissonnière* en tête, le *Duguay-Trouin* et la *Triomphante* derrière, formés en peloton de chasse. La nuit est calme. Le lendemain, au jour, nous sommes en vue de Formose.



BOMBARDEMENT DE TAMSUI
(2 octobre 1884).

Nous reconnaissons bientôt l'entrée de la rivière de Tamsui aux hautes montagnes qui l'entourent, et nous nous en rapprochons lentement. Ces montagnes sont encore plus élevées qu'à Kelung et en partie dénudées; la petite rivière s'enfonce devant nous dans un défilé au fond duquel on aperçoit le village de Tamsui. Devant est mouillée une canonnière anglaise qui, d'après son numéro, est le *Cockshaffer*. Elle est bloquée par un barrage de jonques coulées que les Chinois ont établi à l'entrée de la rivière; elle sera forcément spectatrice de l'opération.

La base des montagnes, où se trouvent construits les forts que nous avons à battre, est séparée de la mer par une large plaine de deux milles environ de largeur et qui, même des hunes de la *Triomphante*, nous paraît complètement dégagée. Nous mouillons en pleine côte, mais assez près des roches qui forment la pointe nord de l'embouchure; nous sommes en ligne de file dans l'ordre suivant du sud au nord : *la Galissonnière, d'Estaing, Triomphante* et *Vipère*.

Nous distinguons parfaitement les forts chinois, dont un seul paraît neuf; sur ses talus se démène une foule de soldats et d'ouvriers. Deux grandes bigues qui ont sans doute servi à mettre en place de grosses pièces, sont encore dressées, mais nous n'apercevons pas ces pièces, dont l'ennemi a dû masquer les embrasures. Sur la rive gauche de la rivière, un autre fort est à peine ébauché, et l'on n'y travaille pas. Sur la gauche du fort neuf on aperçoit une sorte de grand camp retranché, surmonté de nombreux pavillons; il en sort de temps en temps des compagnies de soldats aux uniformes voyants qui viennent faire des exercices de tirailleurs presque sur la plage : on les voit manœuvrer avec assez d'ensemble.

A droite du fort neuf, une grosse maison carrée rouge surmontée d'un pavillon rouge, indique le consulat anglais; des gentlemen vêtus de blanc et quelques dames sont sur la terrasse qui la domine et nous regardent dans de grandes longues-vues; plus bas, un bouquet d'arbres d'où se détache une ligne de créneaux : c'est le fort Blanc, mais il ne peut nous faire de mal, son champ de tir ne comprenant que l'entrée de la rivière, et notre mouillage étant beaucoup plus nord.

La mer est belle; pas de houle. Midi : l'amiral signale au consulat anglais que nous ouvrirons le feu demain à dix heures du matin; ceci est à l'usage des gentlemen et des dames de tout à l'heure, qui seront dans un moment plus occupés à faire leurs paquets qu'à nous contempler; puis il signale au bâtiment anglais pour l'engager à changer de mouillage : il se trouve en effet dans le champ de tir du *la Galissonnière*. A quoi l'autre répond « Remercîments ».

Rien d'intéressant tout le reste de la journée : les Chinois ont enlevé leurs bigues et se promènent sur les talus du fort, dont ils sont certainement très-fiers. Nous ne voyons toujours pas les pièces, même de la pomme des mâts. On détermine la distance à laquelle nous sommes des forts : trois mille mètres à peu près.

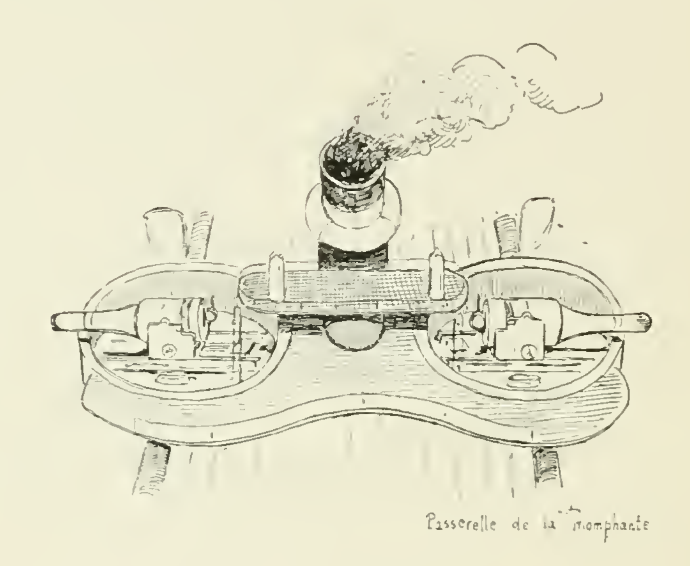
2 octobre.

Nuit très-calme. Pas un bruit à terre. La lumière électrique parcourt les forts, où il n'y a plus personne.

A six heures du matin, pendant le lavage du pont, une légère fumée s'élève au-dessus du fort neuf, on entend une détonation, et un obus vient éclater sur la pointe de roches qui s'avance à quatre cents mètres du *d'Estaing* : ses éclats passent par-dessus ce bâtiment et sur

l'arrière de la *Triomphante*. Immédiatement, branle-bas de combat ; sans essarder le pont, les hommes courent aux pièces, et l'on commence à répondre.

Malheureusement le soleil se lève derrière la côte devant nous. Une brume épaisse enveloppe toute la terre, et, aveuglés, nous ne distinguons rien pendant que les Chinois nous voient avec une clarté par-



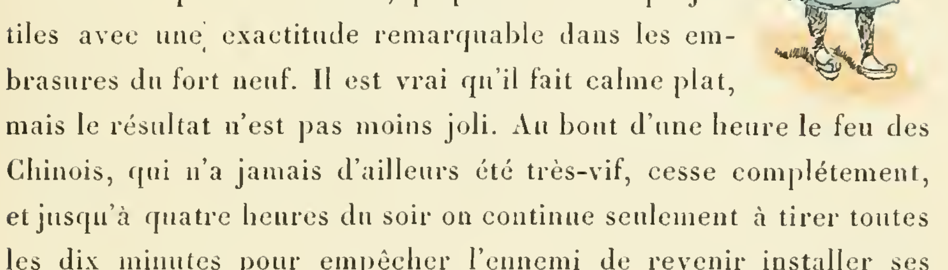
Passerelle de la Triomphante

faite. Ce phénomène était facile à prévoir, mais l'idée de voir les Chinois commencer les premiers était tellement nouvelle, qu'elle paraissait inadmissible : il doit y avoir de l'Européen là-dessous, Quoi qu'il en soit, nous tirons pendant une bonne heure sans voir où tombent nos projectiles et par suite sans pouvoir rectifier notre tir. Pourtant, peu à peu, la brume se dégage, et l'on commence à distinguer les forts chinois. Nos coups, en général, ont été trop hauts, à cause de la réfraction qui relevait pour nous toute la côte; le *Cockshaffer* n'a pas eu le temps de changer de mouillage, et l'on voit quelques-uns de

nos projectiles, passant par-dessus le fort Blanc, qui font des gerbes dans l'eau autour de lui.

Les obus chinois continuent à tomber avec une régularité mathématique, toujours sur la même pointe de roches, et à y éclater, et nous commençons à nous habituer au petit sifflement qu'en font les morceaux en passant au-dessus de nous.

Nous régularisons enfin le tir; la *Triomphante* et le *d'Estaing* tirent sur le nouveau fort dont les pièces sont maintenant démasquées; le *la Galissonnière* achève de détruire le fort Blanc qui n'a pas tiré un seul coup, et la *Vipère* bombarde le camp retranché qui commence à brûler. Malgré la distance de trois mille mètres qui nous sépare des forts, les pièces de vingt-quatre que la *Triomphante* a dans ses tourelles font des prodiges : il y a surtout un vieux canonnier, le chef de la pièce de tribord, qui place tous ses projectiles avec une exactitude remarquable dans les embrasures du fort neuf. Il est vrai qu'il fait calme plat, mais le résultat n'est pas moins joli. Au bout d'une heure le feu des Chinois, qui n'a jamais d'ailleurs été très-vif, cesse complétement, et jusqu'à quatre heures du soir on continue seulement à tirer toutes les dix minutes pour empêcher l'ennemi de revenir installer ses pièces, qui, autant que l'on en peut juger, n'ont pas été démontées.



3 octobre.

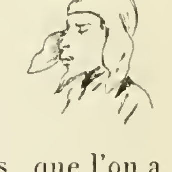
Hier soir à sept heures, M. Renaud part en baleinière, escorté de deux canots armés en guerre, pour aller voir si, malgré le barrage de jonques coulées sur la barre, il n'existerait pas une passe praticable

pour la *Vipère;* la chose est vraisemblable, puisque les eaux de la rivière, repoussées par le barrage, ont dû chercher une autre issue et



se frayer une sortie dans les bancs de sable qui obstruent l'embouchure. Avant d'arriver aux jonques, il se trouve en présence d'une multitude de bouées dont le but pourrait bien être le mouillage de quelques torpilles. De plus, dans le cas même où elles n'indiqueraient pas quelque chose de ce genre, la *Vipère* en s'avançant au milieu d'elles courrait le risque d'engager son hélice dans leurs orins. Les canots reviennent donc à bord, et la suite de l'opération est remise à aujourd'hui.

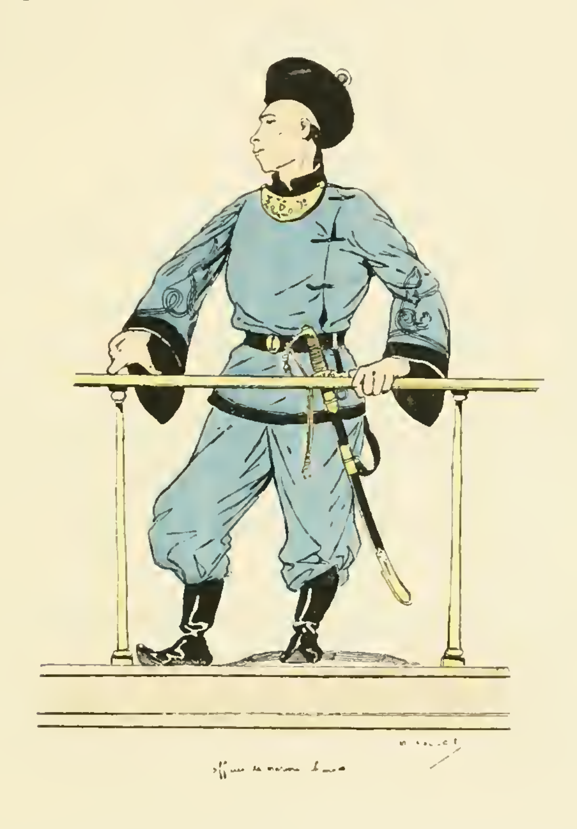
Ce matin, la *Vipère* appareille, et, allant mouiller tout près des premières bouées, s'occupe à en relever une. Pendant ce temps M. Renaud s'avance en canot près du barrage. A ce moment, on entend deux détonations sourdes, et deux gerbes d'eau s'élèvent à deux cents mètres des canots. Ce sont des torpilles que viennent de faire partir les Chinois, probablement trompés sur la véritable position de nos embarcations, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'ils n'ont qu'un seul poste d'inflammation placé dans la direction de la ligne des torpilles. Cela suffit du



moins pour prouver ce qu'avait affirmé le pilote anglais, que l'on a acheté fort cher et qui se trouve sur le *la Galissonnière,* à savoir que plusieurs de ces engins existent dans la passe, et que les Chinois savent à peu près la manière de s'en servir.

La *Vipère* a achevé de soulager ce qui se trouve au bout de l'orin de la bouée qu'elle a relevée, et le désappointement est grand quand on s'aperçoit que ce que l'on retire avec tant de précautions est simple-

ment une grosse pierre. On ne continue pas le travail gigantesque qui consisterait à débarrasser la passe de ces appareils encombrants, et la *Vipère* revient mouiller derrière la *Triomphante*. M. Renaud a pourtant eu le temps de constater qu'il existe à côté du barrage un passage



suffisant pour la canonnière, mais l'amiral Lespès préfère attendre, pour occuper le poste d'inflammation qui se trouve près du fort Blanc et faire sauter les torpilles, d'avoir quelques renforts en troupes de débarquement, et envoie le *d'Estaing* apprendre à l'amiral Courbet le résultat des opérations. Il lui demande en même temps de lui donner un bataillon d'infanterie de marine qui aura plus de solidité pour une

opération à terre que les compagnies de débarquement, évidemment remplies de bonne volonté, mais dont l'instruction est malgré tout défectueuse à ce point de vue, malgré les exercices fréquents que l'on fait à bord. Il est de fait que le pont d'un bâtiment, si vaste soit-il, est peu propre à apprendre aux hommes l'école de tirailleurs, et les manœuvres que l'on a tenté de faire à l'île Matsou pendant le long mois que nous y avons passé, n'ont certainement pas suffi à donner à nos matelots l'expérience que des troupes de terre mettent si longtemps à acquérir.



Comme toujours, pendant le bombardement même, des jonques ont continué à entrer et sortir paisiblement de Tamsui. Pourtant on en arrête une aujourd'hui; mais comme elle n'est chargée que de parapluies, on la laisse entrer. Nous voulons bien détruire le plus de Chinois possible, mais il serait peu français d'avoir recours à l'insolation pour nous y aider.

Une canonnière anglaise, le *Merlin,* vient demander de ses nouvelles au *Cockshaffer* et peut-être voir un peu ce qui s'est passé. Nous ne pouvons qu'être flattés de cet intérêt, et si les Anglais ont pour nous quelque sollicitude, ils seront satisfaits du résultat obtenu.

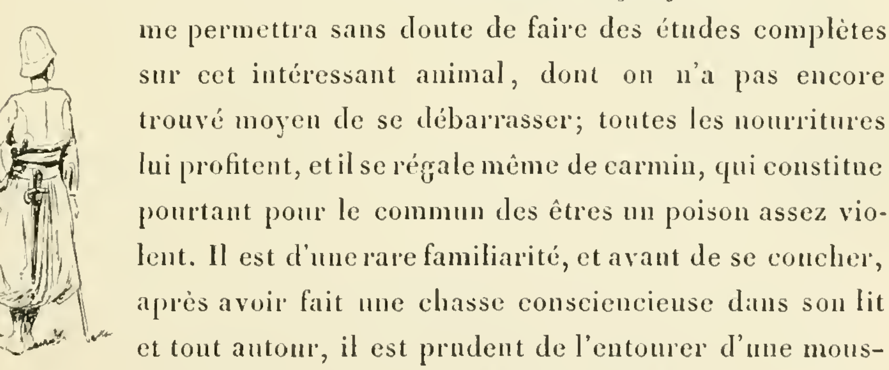
4 octobre. — A bord du *Drac,* en mer.

Le *Drac* est arrivé ce matin au mouillage de Tamsui, venant de Kelung. Il nous apporte la nouvelle de la réussite complète des opérations : nous n'en avions pas douté un seul instant. On a occupé d'abord le mont Clément, une hauteur qui domine la rade dans l'ouest, et

l'on y a établi une batterie de quatre-vingts qui canonne les positions chinoises des autres sommets. L'ennemi ne tient nulle part; on a occupé Kelung, et l'on continue la marche en avant.

Le *Drac* retourne au Tonkin pour y rester; je pars avec lui, pour tâcher de réparer notre désastre de l'*Aveyron ;* me voilà éloigné pour quelque temps des opérations militaires, et il faut reprendre un rôle plus pacifique.

Le *Drac* est un transport-aviso déjà ancien; aussi est-il assez peu habitable, surtout pour des passagers; ceux-ci sont logés dans les chambres du faux pont, où l'on n'a d'air que par un étroit hublot, et que la machine, dont la claire-voie s'y ouvre, se charge de maintenir à une température bien supérieure à celle que préfèrent les vers à soie. Ceux-ci sont d'ailleurs remplacés par d'autres animaux qui n'aiment pas moins la chaleur, et il faut croire que le milieu leur profite, car ils atteignent ici des proportions inusitées : ce sont des cancrelats. Mon long séjour sur le *Drac* me permettra sans doute de faire des études complètes sur cet intéressant animal, dont on n'a pas encore trouvé moyen de se débarrasser; toutes les nourritures lui profitent, et il se régale même de carmin, qui constitue pourtant pour le commun des êtres un poison assez violent. Il est d'une rare familiarité, et avant de se coucher, après avoir fait une chasse consciencieuse dans son lit et tout autour, il est prudent de l'entourer d'une moustiquaire. C'est le seul moyen de dormir à peu près tranquille, à moins que l'un des susdits insectes ne pratique une ouverture dans la

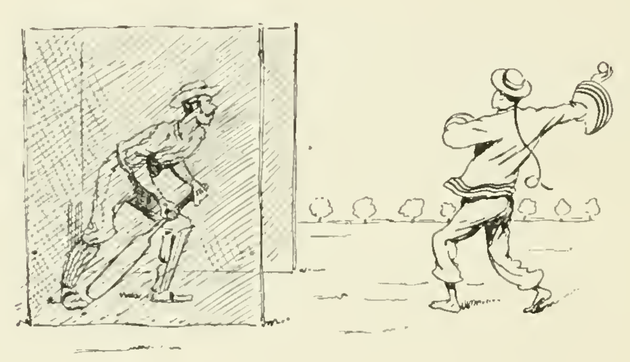


mousseline protectrice ; auquel cas il faut s'avouer vaincu et se décider à se sentir exploré pendant toute la nuit par ces visiteurs obstinés.

Nous sommes en route pour Hong-kong. Il fait un temps superbe, et si ce n'était le regret d'abandonner l'escadre en pleine opération, je serais presque content d'aller revoir le Tonkin.

10 octobre. — A bord du *Drac*, en mer.

Le 6, à trois heures de l'après-midi, nous mouillons à Hong-kong ; il y fait encore une chaleur étouffante, et nous descendons peu à terre.



Jeu de Paume. Hong-Kong

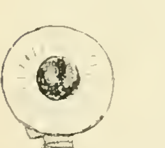
D'ailleurs, cela n'est pas très-engageant. Il est défendu, même aux matelots, de se rendre en ville autrement qu'en civil. Les Chinois, pris tout à coup d'une ardeur patriotique qui, pour être tardive, n'en est pas moins louable, se sont montrés depuis quelques jours remplis d'hostilité pour tous les Européens. Une sorte d'insurrection a éclaté, et les policemen, pour la réduire, ont été forcés de faire feu sur la foule : ils ont tué vingt-six Chinois. Ces extrémités coûtent peu aux Anglais

quand il s'agit de la tranquillité nécessaire au commerce, et d'ailleurs elles ont eu pour résultat d'enlever aux émeutiers toute velléité de recommencer.

Maintenant ce n'est plus qu'une animosité sourde dont nous constatons les effets en remarquant que, contrairement à ce qui se passait toujours, nous n'avons pas été entourés à notre arrivée de la foule de sampans habituelle. Les jeunes et charmantes blanchisseuses chinoises et le brave Phi-lu (prononcez filou), notre fournisseur ordinaire, ont eux-mêmes déserté et ne sont pas venus nous faire leurs offres de service. Les paquebots des Messageries ne trouvent plus personne pour leurs chargements ; ils partent sur lest, et la perte énorme que leur cause la guerre est encore augmentée par la disparition des passagers, qui se trouvent plus en sûreté à bord des malles anglaises.

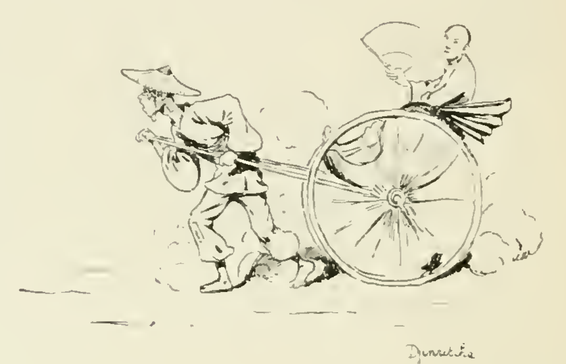

Le telegraphe - bras

Quand le *la Galissonnière* vint, il y a quelques jours, pour réparer les avaries que lui avait causées le projectile reçu à l'entrée de la rivière Min, il fut obligé de le faire avec les moyens du bord, et son vaguemestre faillit être écharpé dans les rues de la ville. Le torpilleur 46, entré au bassin, dut être gardé jour et nuit par des policemen anglais, tant les esprits étaient excités à ce moment-là.


Chapeau de femme

11 octobre. — A bord du *Drac*. — Haïphong.

Après une traversée des plus rapides, nous sommes venus mouiller ce matin devant la belle ville d'Haïphong, que je n'avais pas vue depuis trois mois, et que j'ai pourtant reconnue tout de suite. Elle n'a pas changé, malheureusement.



En arrivant, nous continuons à entendre parler d'opérations militaires, mais ici ce n'est pas le même succès qu'en Chine.



Trois de nos canonnières, en reconnaissance dans un des arroyos du nord, ont été violemment attaquées, et se sont même trouvées un instant dans une position des plus critiques. Le commandant de l'une d'entre elles a été tué. Les Chinois deviennent d'une audace extrême, et, comme il y a un an, à notre arrivée, on parle d'attaques dirigées contre Haïphong; nous en sommes donc au même point. A quoi ont servi toutes les opérations de l'été?



17 octobre. — A bord du *Drac*. — Baie d'Halong.

Pendant ces quelques jours le *Drac* fait son métier de transport entre la baie d'Halong et Haïphong, et je me transporte avec lui, passant et repassant la barre du Cua-cam; tout cela n'est pas hydro-

graphique, mais il n'y a pas, paraît-il, de bâtiments disponibles pour ce service-là, et je ne peux pourtant aller à pied. Il y a un certain amiral en Chine dont je commence à sentir vivement l'absence.

Nous venons d'apprendre la victoire remportée à Chu par le général de Négrier. Elle nous coûte cher, paraît-il, mais encore plus aux Chinois. La difficulté d'avoir ici des renseignements exacts sur ce qui se passe d'intéressant est vraiment incroyable. La presse fait, il est vrai, défaut, et le reportage militaire manque totalement; ne vaudrait-il pas mieux donner une note, même en style de télégraphe, mais exacte, venant de l'état-major, que de laisser circuler toutes ces nouvelles exagérées qui déroutent et troublent? Tout cela nous intéresse pourtant un peu. Les Annamites eux-mêmes sont certainement mieux informés que nous, et s'il y a quelque chose d'étonnant, c'est la rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent dans le pays. A défaut de faits exacts, on nous raconte un tas de choses auxquelles on ne peut ajouter foi qu'à demi. On dit que les Chinois ont eu deux mille hommes hors de combat, et nous trois cents; que le général de Négrier a été légèrement blessé à la jambe, qu'il a fait fusiller cinq cents prisonniers, que les Chinois se sont montrés d'une bravoure invraisemblable, et qu'ils ont attaqué nos positions à la baïonnette. Bien malin qui fera là dedans la part du vrai et du faux, mais



le fait du moins est exact, et cette victoire, si cher nous coûte-t-elle, était bien nécessaire pour ramener un peu de confiance et de tranquillité dans les esprits.

Comme pendant, le *Tarn* nous apporte une autre nouvelle qui, celle-là, pour être foncièrement vraie, n'en est que plus pénible. La tentative d'occupation de Tamsui a été complétement repoussée. Je reçois une lettre de mon collègue qui assistait à l'opération; avec le récit des officiers du *Tarn* dont la compagnie de débarquement était à terre, nous parvenons à avoir la vérité sur cette triste affaire. L'amiral Courbet, ne pouvant dégarnir Kelung qu'il avait de la peine à garder avec le petit nombre de troupes qu'on lui avait envoyé du Tonkin, avait expédié le 6 à Tamsui le *Château-Renaud,* le *Duguay-Trouin* et le *Tarn :* toutes les compagnies de débarquement de ces bâtiments, avec celles de la *Triomphante,* du *la Galissonnière* et du *Bayard,* en tout six cents hommes ou six cent cinquante hommes, furent mises sous les ordres du commandant du *Château-Renaud.* On débarqua à neuf heures du matin sur une petite plage au nord de la pointe des roches près de laquelle nous étions mouillés lors du bombardement. Il fait un peu de mer, et les embarcations approchent difficilement de terre. Tout de suite, derrière les premières lignes de dunes, nos hommes sont attaqués par l'ennemi, qui, bien caché, fait une fusillade très-vive. Nos marins, troublés, hésitent.



Chacun se bat un peu pour soi. Quelques compagnies se replient en désordre vers la plage. Seule la compagnie de la *Triomphante,* dont le commandant est tué, soutient la retraite, et l'on se rembarque sans être heureusement trop inquiété, protégé par le feu des bâtiments.

Malheureusement, que de victimes! et ce qui augmente pour nous la tristesse de ces nouvelles, c'est que nous avons connu et apprécié tous ces officiers qui sont tombés là-bas en faisant leur devoir. On a eu bien du mal à ramener quelques blessés; les Chinois armés de longues



Les Jonques du P. Grandpierre à Hone-gac

gaffes accrochaient nos hommes par leurs vêtements et, après les avoir jetés à terre, se précipitaient sur eux et les décapitaient. C'est une triste guerre que cette guerre de sauvages, et comme elle excuse malheureusement les extrémités où sont parfois poussés nos soldats exaspérés!

Comme le côté comique ne manque jamais à côté du drame, nous ne pouvons nous empêcher de rire en entendant sonner le clairon du *Tarn*. Le brave homme qui le porte était à la tête de la compagnie de débarquement, et son instrument a été percé par une balle; cela lui

donne un drôle de son : on croirait entendre la trompette criarde d'un marchand de robinets.

20 octobre. — Baie d'Halong. — A bord du *Drac*.

Ces jours derniers, nous avons vu arriver par les chenaux intérieurs une série de grandes jonques chargées de monde et portant à l'arrière le pavillon des Missions étrangères, tricolore avec la croix noire. Ce sont les chrétiens du Père Grandpierre qui viennent d'être chassés de Tchok-san. Quelques jours après l'affaire de Lang-son, la situation du missionnaire devint très-difficile ; malgré toute son énergie, il ne suffisait pas à inspirer une crainte salutaire aux mandarins des environs qui disposaient de forces relativement considérables en soldats réguliers du Quang-si, et que l'absence de bâtiments de guerre français encourageait beaucoup. Bientôt, il fut forcé de reconnaître que la retraite allait s'imposer d'un moment à l'autre, et il envoya prévenir en baie d'Halong. On lui envoya la canonnière *le Jaguar,* qui, avec son petit tirant d'eau, put franchir la barre de la rivière de Tchok-san et vint mouiller devant la mission juste à temps pour voir le Père Grandpierre et ses chrétiens embarquer précipitamment dans des jonques que l'on put heureusement réunir. Ce triste convoi gagna facilement la haute mer, mais en partant le missionnaire put apercevoir l'incendie dévorant en quelques instants la chapelle et les maisons qu'il avait mis tant de temps et de soin à élever de ses mains. C'est ce jour-là ou jamais qu'il eut besoin de toute son énergie pour ne pas désespérer en face de ce désastre de toutes ses espérances et au milieu des huit cents malheureux, hommes, femmes et enfants, qu'il enlevait à leurs maisons et à leurs champs sans aucune ressource, et auxquels il n'avait à offrir que sa misère et sa résignation.

En ce moment ses trois ou quatre jonques sont mouillées dans la baie d'Hone-gac. Il essaye de ranimer un peu l'ardeur de ses chrétiens, qui, fatalistes et paresseux, comme la plupart des Chinois, malgré leur religion nouvelle, préféraient mourir de faim sur leurs jonques que de se mettre au travail. Ils sont encore abattus du terrible coup qui les ruine et n'ont probablement pas une foi, comme celle du Père Grandpierre, assez grande pour supporter sans faiblir des désastres comme celui-là. Lui, que nous avons été voir, les pousse à terre, les force à faire des fagots que l'on ira vendre à Haïphong pour avoir du riz; il a toujours sa même figure jeune et confiante, mais bien fatiguée maintenant, et ne désespère pas de retourner un jour à Tchok-san relever sa mission sous le protectorat de la France.



Il a l'intention de s'établir, en attendant, sur l'île aux Cerfs. C'est un îlot, au nord de la baie d'Halong, dans l'ouest de l'entrée d'Hone-gac, où l'on a établi un poste de télégraphie optique. Cette innovation était demandée depuis longtemps. Jusqu'à présent, en effet, la baie d'Halong n'était en relation avec le delta, et par suite le gouvernement, que par des canots à vapeur qui mettaient entre six et sept heures pour faire le trajet. Or, les ordres à échanger étaient fréquents, et les voyages de canots ne pouvant pas l'être, il en résultait des retards ou des erreurs. Maintenant, une demi-compagnie d'infanterie de marine logée dans un petit blockhaus garde les télégraphistes, qui communiquent d'une part avec Quang-yen, puis Haïphong et tout le delta, et d'autre part avec les bâtiments de la baie d'Halong.



Le Père Grandpierre compte faire bâtir un petit village par ses chrétiens sur la côte nord de l'île ; il sera ainsi complétement protégé et pourra peut-être trouver pour ses catéchumènes une occupation lucrative. Il aurait préféré s'établir à Hone-gac même, où les restes d'un blockhaus construit du temps du commandant Rivière auraient été le noyau du village ; mais les Chinois ont refusé énergiquement de rester à terre en ce point, par crainte des tigres et des Annamites de la côte.



L'*Hyène*, petite canonnière de rivière à deux hélices, arrive en baie d'Halong. Elle porte le général Brière de l'Isle et son état-major, qui ont l'intention, paraît-il, d'aller faire une reconnaissance jusqu'à Thien-yen. Une section d'infanterie de marine se trouve aussi à bord, et le *Léopard* doit arriver bientôt avec une compagnie. On vient me prendre pour piloter la canonnière. Nous nous rendons d'abord dans la baie d'Hone-gac pour y prendre le Père Grandpierre, qui nous servira d'interprète.

En passant par Quang-yen, on a pris le phu qui est accusé d'avoir livré aux Pavillons noirs deux pièces de canon de la citadelle : on doit l'interroger en route. C'est un vieux bonhomme, maigre et chétif, qui, accroupi dans un coin comme savent s'accroupir les Annamites, c'est-à-dire de manière à tenir moins de place qu'un enfant de trois



LES MARIONNETTES. (Baie d'Halong.)

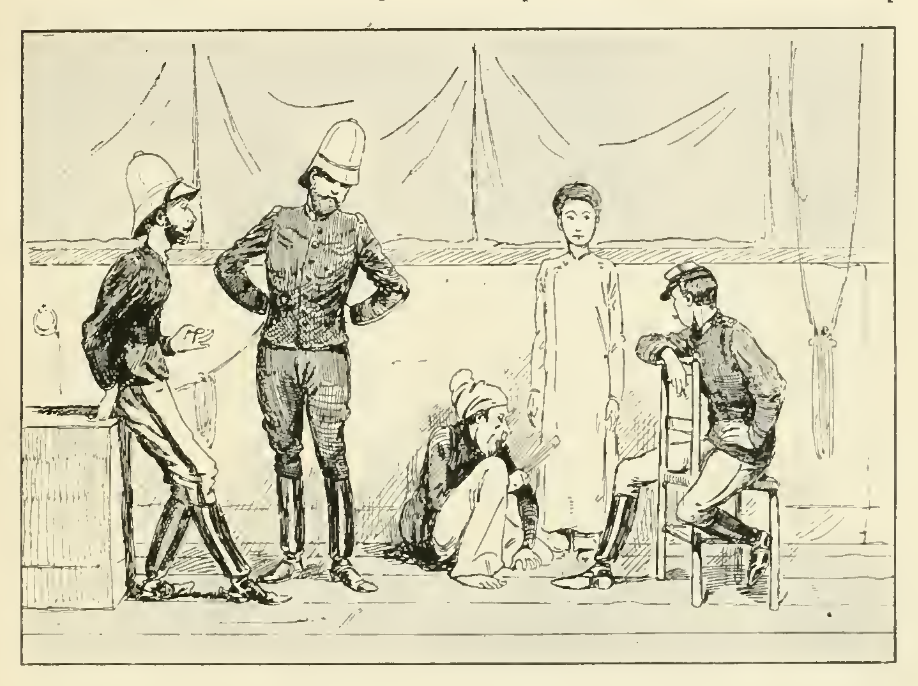
ans, fume paisiblement sa petite pipe de porcelaine. Ce qui a l'air de l'ennuyer le plus, c'est de se servir lui-même; mais on a recommandé de ne le laisser communiquer avec personne, et ses grands ongles le gênent pour bourrer sa pipe. Il s'agirait pourtant, dans le cas où sa culpabilité serait reconnue, de le déporter à Poulo-Condor, ce qui est loin d'être doux comme situation. Pendant que nous attendons le missionnaire, que l'on est allé chercher à l'île aux Cerfs, on procède à l'interrogatoire du mandarin, qui se fait de la manière bizarre que j'ai essayé déjà d'expliquer. Pourtant nous avons affaire à un interprète de Saïgon qui paraît intelligent; malgré cela, au bout d'un quart d'heure la conversation devient un casse-tête chinois, c'est le cas de le dire, et l'interrogatoire est abandonné, personne n'y comprenant plus rien. Le seul moyen d'obtenir une réponse à peu près catégorique d'un Annamite est de parler sa langue... et encore.



Une fois le Père Grandpierre trouvé, nous revenons en baie d'Halong; mais le *Léopard* n'arrivant pas, la reconnaissance est remise à une autre fois, et l'*Hyène,* après m'avoir remis sur le *Drac,* retourne à Haïphong. D'ailleurs, il nous eût été difficile d'aller jusqu'à Thien-yen, qui, comme on le sait, se trouve au bout d'un arroyo peu profond et bien encaissé; nous n'avions pour y remonter qu'une grosse chaloupe à vapeur d'Haï-

phong, calant beaucoup trop d'eau, et, en admettant que nous ayons pu passer, les Chinois nous auraient fusillés des berges sans que nous pussions leur répondre. — La cause du retard du *Léopard* était un échouage à la sortie du Cua-cam, le pilote étant nouveau et connaissant peu la barre.

Ce soir, le *Drac* est accosté par un sampan, et l'un des Annamites qui



le montent vient se plaindre au commandant d'avoir été piraté du côté de l'île aux Cerfs. Comme preuve de ce qu'il avance, il produit une tête d'Annamite fraîchement coupée qu'il tire paisiblement de son kékouin. On commence par lui faire jeter à l'eau son hideux trophée, ce qui lui cause un profond étonnement; puis, comme il a plutôt la mine d'un pirate que d'un piraté, on le renvoie se faire pendre ailleurs. Il y a dix ans, on l'aurait pendu à bord; en ce temps-là la justice ne

traînait pas, et il y eut plusieurs commandants qui laissèrent de salutaires souvenirs dans l'esprit des bandits de la côte. D'ailleurs, ils étaient bien organisés, et, à l'entrée du Cua-cam, le commandant Senez dut avec sa canonnière livrer une véritable bataille aux jonques armées de vieux canons que lui opposèrent les pirates de la Cac-ba. C'est à ce même commandant qu'est arrivé, je crois, cette petite histoire que l'on raconte toujours dans un carré quand la conversation



tombe sur les pirates : il avait pris une vingtaine de ces coquins, et, après avoir donné l'ordre de les pendre aux vergues, était redescendu chez lui. Le maître chargé de l'opération la poussait le plus rapidement possible; aussi, en entendant l'un des Annamites s'écrier avec des protestations énergiques : « *Ego sum interpretus!!!* » le matelot, peu ferré sur le latin, ne fit-il que précipiter le dénoûment, sans prêter la moindre attention à ce que clamait le misérable. Une heure après, le commandant, en remontant sur le pont, demanda son interprète, et en levant les yeux l'aperçut se balançant au-dessus de sa tête, au bout d'un solide morceau de filin. Dans quel pays ne commet-on pas d'erreurs judiciaires?

25 octobre. — Haïphong. — A bord du *Léopard*.

Nous partons, il y a deux jours, avec le Père Grandpierre pour aller chercher près de Mong-kaï un espion qu'il y a envoyé et qui avait l'ordre d'aller jusqu'à Thien-yen et de voir ce qu'y faisaient les Chinois. Nous arrivons sans encombre devant la pointe où se terminent

les grandes îles parallèles à la côte, et nous ne tardons pas à recueillir l'individu en question. Le retour s'opère rapidement. Cet espion est un Annamite, et il a, paraît-il, l'habitude des missions de ce genre; il a l'air fort intelligent et ne doit pas manquer de courage pour se livrer à un métier dans lequel la moindre chose qu'il puisse craindre, s'il est pincé, est d'être exécuté immédiatement. Bien interrogé par le Père Grandpierre qui parle le chinois ou plutôt le patois de la côte, il nous donne des renseignements intéressants sur le nombre des réguliers établis à Lang-son (trente mille, dit-il); la route de Thien-yen à Lang-son serait impraticable, ce qui fera probablement changer le plan d'attaque primitif, dans lequel on avait l'intention de tourner les positions chinoises par cette route de Thien-yen.



8 novembre. — A bord du *Parseval*. — Mouillage des Kao-tao-san.

Nous sommes en tournée hydrographique depuis quelques jours, et nous venons de mouiller dans les îles Kao-tao. La mission du *Parseval* étant à la fois de réprimer la piraterie et de faire de l'hydrographie, nous menons une existence très-panachée, tantôt ingénieurs et tantôt gendarmes. Ces petites îles Kao-tao forment un

groupe placé à six milles de la côte. Elles sont en général peu élevées, mais assez bien cultivées par de nombreux habitants. Ce nom de Kao-tao peut servir à donner une idée de la manière dont se transforment peu à peu les noms étrangers chez les Européens : les Anglais, en arrivant dans le pays, ayant demandé le nom aux indigènes, l'écrivirent sur leurs cartes Gow-tow, ce qui pour eux reproduisait bien la prononciation annamite. Mais nous, en y arrivant, nous nous sommes mis à prononcer *go-to,* et quand on parle de cela à un habitant des îles, il vous regarde d'un air ahuri : il y a de quoi.

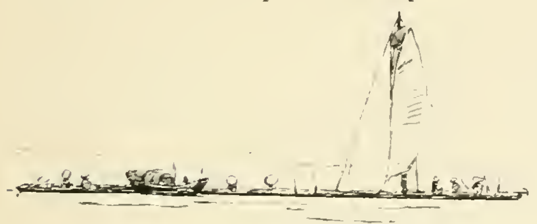


Le *Parseval* est très-connu dans ces parages sous le nom du *petit bateau blanc,* et sa réputation est loin d'y être bonne. Au moyen des renseignements recueillis par le Père Grandpierre et en général par les missionnaires de la côte, on a fini par acquérir la certitude que les centres d'opération des pirates annamites et chinois sont d'une part les îles au sud du cap Koan-lan, près de la grande baie de Faï-tsi-long, et d'autre part l'une des îles Kao-tao.



Possédant une véritable flotte de jonques plus ou moins armées de ces mauvais canons qui abondent en Chine et de vieux fusils, ces braves commerçants débarquent en un point quelconque de la côte, rançonnent les villages voisins, enlèvent les femmes mariées ou non qu'ils y trouvent et vont les vendre à Ak-hoï ou à Pak-hoï. Ce sont les Chinois de la côte qui les achètent, non pas pour en faire des esclaves, mais bien pour en faire de légitimes

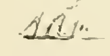
épouses. Les femmes annamites ont rarement à se plaindre de leur mari, et lorsque nous prenions une de ces jonques et que



nous mettions les prisonnières en liberté, elles avaient l'air fort étonnées et à peine satisfaites; après tout, cette manière forcée de divorcer ne déplaisait peut-être pas aux femmes déjà mariées de la bande.

Aux Kao-tao et au cap Koan-lan, les pirates ont leurs principaux dépôts de marchandises. Malheureusement le *Parseval* a fait trop consciencieusement sa besogne; à force de brûler des jonques et des sampans, le commerce est devenu très-difficile, et les expéditions maritimes devenant trop dangereuses pour eux, les négociants de la côte se contentent d'opérer à terre : il est alors impossible de les en empêcher.

Nous mettons à terre la compagnie de débarquement, qui a ordre de visiter les cases bien connues des principaux chefs. On ne se fait guère illusion d'ailleurs sur l'efficacité de ces explorations; les propriétaires, suffisamment prévenus à l'avance, savent tou-



jours mettre leurs richesses à l'abri. Pourtant, un jour, on se trouva, au fond d'une case toute délabrée, en présence d'une énorme quantité de boules jaunâtres d'une matière inconnue, mais que les matelots, habitués à en voir souvent, prirent immédiatement pour du fromage de Hollande. Ne pouvant transporter à bord cet approvisionnement, on se décida à mettre le feu à la case, en emportant seulement comme échantillon une de ces fameuses boules. Quels ne furent pas la stupéfaction et le désappointement des explorateurs quand un homme compétent eut, après mûre inspection, déclaré que les boules en question étaient de l'excellent opium! On avait simplement brûlé pour près de deux cent mille francs de parts de prise.



Pourtant, aujourd'hui, notre compagnie a mis le feu à une énorme jonque, presque neuve, échouée près de l'île, et autour de laquelle elle a trouvé enfouis quelques canons de bronze. Les habitants, interrogés, ont avoué que cette jonque était arrivée il y a deux jours, amenant un mandarin et une vingtaine de soldats chinois qui viennent occuper et fortifier les îles; on attend une dizaine d'autres jonques avec le même chargement. Nous avons bien de la peine à croire à une pareille audace de la part des Chinois, qui ne se risquent sur mer, dans les parages que nous fréquentons, qu'avec la plus grande circonspection; mais il faut bien nous rendre à l'évidence, car on a trouvé à terre un chapeau de régulier chinois; d'autre part, un habitant vient tout éploré chercher aide et protection à bord. C'est un Annamite que les Chinois ont, à ce qu'il nous raconte, forcé de travailler à leurs



ouvrages, et qu'ils ont transformé en Céleste, en lui coupant les cheveux, de façon à ne lui laisser qu'une queue.

Les Annamites, en admettant qu'ils réfléchissent à ce qui leur arrive, doivent nous trouver aussi bizarres que les Chinois, car il n'est pas rare que la compagnie de débarquement rentre à bord



avec une ample moisson de nattes. Le commandant, en effet, partant de ce principe que les îles Kao-tao étant annamites, et l'ordre ayant été donné à tous les Chinois de quitter le territoire du Tonkin, ne devant être habitées que par des Annamites, ceux-ci ne portant pas la queue, jugeait qu'aucun des habitants ne devait présenter d'appendice de ce genre : « Ou tu es Chinois, faisait-il dire à chacun d'eux, et nous allons t'emmener pour te déposer en Chine, ou tu es Annamite, et tu ne dois pas porter la queue. » Le Chinois préférait généralement la perte de sa natte à la perspective d'un voyage sur le *petit bateau blanc,* et le sacrifice s'accomplissait. Le plus souvent, on ne les consultait même pas, et rien n'était amusant comme de voir sur la figure de l'opéré l'épouvante causée par l'approche du matelot opérateur, armé de son couteau, se transformer en une agréable satisfaction, quand il s'apercevait qu'on n'en voulait qu'à sa natte, stupéfaction tempérée bientôt par la douleur de perdre un ornement auquel les Chinois attachent tant d'importance. Le matelot d'ailleurs



Officier des Compies de débarquement

avait une manière d'opérer fort primitive; prenant son couteau de gabier dans sa poche et empoignant de la main gauche la queue à peu de distance de l'occiput, il la coupait au ras du crâne, comme il aurait fait d'un filin quelconque, ce qui ne devait pas être sans douleur pour le propriétaire de la natte.



Il n'en est pas moins vrai qu'un Annamite auquel les Chinois ont rasé la tête, moins la queue, quand nous venons lui couper ensuite ce qui lui reste de cheveux, doit se faire des idées curieuses sur l'importance que ses ennemis attachent à la manière de se coiffer. Je ne vois pour lui qu'une ressource, c'est de se raser complétement la tête.

C'est dans une des expéditions du *Parseval* contre les pirates que le bord s'est enrichi du jeune Joseph. C'est un petit Annamite d'une dizaine d'années, à la figure douce et éveillée, d'une intelligence très-ouverte : il est attaché au service des officiers en qualité de domestique. On le trouva sur une jonque de pirates que l'on prit et brûla. Le pauvre enfant portait encore sur la tête et sur le corps les traces des coups que ses parents, ou plus vraisemblablement ses maîtres, ne lui avaient pas ménagés. Craintif et sauvage, il resta plusieurs jours sans vouloir répondre aux



questions dont on le pressait. Ce n'est qu'à force de soins et d'avances que l'on put enfin lui arracher l'aveu que les pirates qui le possédaient lui avaient promis de le tuer s'il prononçait un seul mot. Bientôt rassuré, il reprit sa bonne humeur et son espièglerie, qui ne l'empêchèrent pas de devenir un domestique modèle. Il parle couramment le français et, les trois quarts du temps, rend plus de services comme interprète que les interprètes eux-mêmes, qui sont généralement d'une bêtise rare. Il a de plus sur eux l'avantage de connaître le patois, mélange de chinois et d'annamite, que parlent les pirates de la côte, et quand un de ces derniers est pris, c'est toujours lui qui assiste à l'interrogatoire; sa petite physionomie prend un air dur à la vue des camarades de ses anciens maîtres, et s'il était le juge, les coupables pourraient se repentir de s'être laissé prendre.



Il n'est pas peu fier de se montrer au milieu de ses compatriotes avec son costume de mousse, qu'il entretient dans la plus scrupuleuse propreté, chose étonnante chez un Annamite, pour lequel l'eau est le plus souvent exclusivement réservée à l'usage interne. Il faut le voir, revenant du marché, suivi d'une douzaine de moutards de son âge qu'il charge dédaigneusement de porter ses provisions, et auxquels il distribue gravement comme salaire le moins de sapèques possible.



Il commence à posséder une petite fortune, due à la générosité des

officiers du bord et aussi un peu au *ba-couan,* le jeu favori des Annamites. Quand on lui demande ce qu'il en fera plus tard, il commence à compter gravement, à faire ses petites additions, ce que lui a appris, avec l'écriture et la lecture, le commissaire du *Parseval;* puis, d'un air très-entendu, déclare qu'il achètera un grand sampan, parce que, dit-il, à terre on est trop exposé à être pillé ou démoli. Il se mariera, aura beaucoup d'enfants et gagnera sa vie à vendre le plus cher possible les fruits qu'il achètera au marché. Pourtant, il s'est promis de ne jamais faire de bénéfices aux dépens des matelots, qu'il aime beaucoup. Quand on lui dit qu'il pourrait, en travaillant un peu, devenir un interprète remarquable, et, attaché au gouvernement, gagner beaucoup d'argent, il refuse avec énergie. Il ne veut pas être fonctionnaire : il a encore quelque chose à faire pour devenir tout à fait Français.

22 novembre. — Haïphong. — A bord du *Drac.*

Nourrice

Nous voyons arriver par le Song-tam-bac la canonnière *le Revolver* dans un triste état. Sa coque est parsemée de plaques rougeâtres qui indiquent les points où ont frappé les balles ou les biscaïens chinois; quelques-uns sont entrés ; de plus, la pièce de quatorze de l'avant est inclinée sur tribord, la circulaire ayant été

faussée. Quelques instants après, nous rencontrons son capitaine, M. de Balincourt, qui se promène dans Haïphong et qui n'a pas l'air en meilleur état que son bâtiment.

Le fait est qu'ils l'ont échappé belle tous les deux. Au moment où Tuyen-quan a été bloqué, les deux canonnières Farcy *la Mitrailleuse* et *le Revolver* avaient été laissées dans la rivière Claire pour protéger les abords de la citadelle du côté du fleuve et empêcher les Pavillons noirs d'intercepter complétement les communications entre la place assiégée et le bas du Delta. Malheureusement, les canonnières ne rendaient de services au point de vue de la défense qu'au prix d'un travail des

plus fatigants. La pièce de quatorze qu'elles portent à l'avant ne peut avoir qu'un faible déplacement angulaire, et c'est en faisant tourner la canonnière tout entière que l'on peut seulement arriver à battre tout l'horizon. Ce mode de manœuvre a fait donner à ces canonnières le nom de bateaux-affûts : les canonnières alphabétiques chinoises que nous avons coulées à Fou-cheou étaient de même ordre, et l'on sait qu'elles ont été mises hors de combat avant d'avoir pu se retourner vers nous pour permettre à leurs pièces de nous battre.

En face de Tuyen-quan, les deux canonnières Farcy étaient donc obligées d'avoir constamment des haussières sur les deux rives, et



c'est en se halant sur l'une ou sur l'autre qu'elles arrivaient à se mettre suffisamment en travers au courant pour envoyer leurs projectiles sur la rive. La position n'était pas toujours tenable pour les équipages : malgré les tôles protectrices qui garnissaient l'espace dégagé entre les bastingages et le toit, les biscaïens et les balles faisaient des ravages parmi les hommes. La fièvre, à laquelle personne d'ailleurs n'échappa de la garnison, les abattit successivement, et il fallait pourtant constamment veiller : il est bon d'ajouter que le logement à bord de ces bâtiments était absolument insuffisant pour douze hommes et le capitaine. Pourtant, à toutes les attaques, et elles se répétaient presque chaque nuit, les canonnières faisaient leur devoir, et prenant les assiégeants en flanc, leur causaient généralement d'assez fortes pertes.

Il y a trois jours, quelques habitants avaient signalé aux commandants des canonnières des fortifications établies par les Chinois à un coude de la rivière au-dessous de Tuyen-quan, à Duoc. En cet endroit, la rivière Claire est très-resserrée et se transforme aux basses eaux, comme en ce moment, en un véritable torrent qui coule sur des fonds de roche en tourbillonnant au milieu de quelques petites îles; c'est un passage déjà fort difficile en remontant; en descendant, il est des plus dangereux. Le capitaine du *Revolver* se décida pourtant à aller en reconnaissance de ce côté, pour tâcher de canonner les positions chinoises et empêcher l'ennemi de continuer ses travaux.





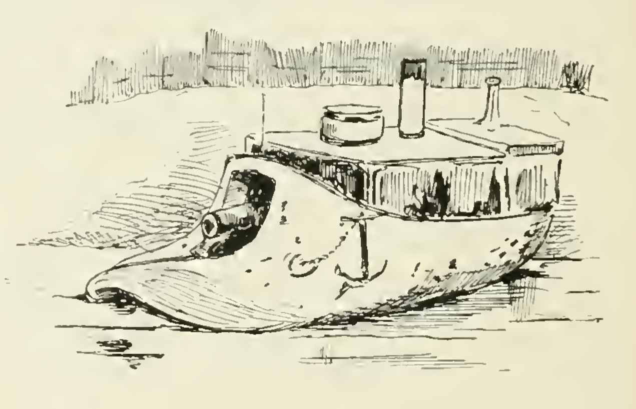
Il s'engage lentement dans le défilé, dominé à cette époque de l'année par de très-hautes berges couronnées d'une forêt de bambous; à peine y est-il entré, qu'il reçoit une décharge de mousqueterie et quelques biscaïens d'une batterie masquée jusqu'alors, et, tout en ripostant, il reconnaît bientôt qu'il est impossible de s'éviter, sous un pareil feu, pour retourner à Tuyen-quan; il n'y a plus qu'à continuer et à passer. Or, le courant atteint quatre ou cinq nœuds, et toute l'attention du capitaine est occupée par la manœuvre plus ou moins facile au milieu des remous et avec un bâtiment qui n'évolue pas déjà très-bien en eau calme. Tout va bien pendant une ou deux



minutes; on en est au dernier coude, près de Duoc, on a presque passé, quand tout à coup deux grosses jonques coulées en travers



du courant barrent la rivière à cent mètres devant la canonnière : il n'y a pas à hésiter, et le voudrait-on, cela serait impossible, il faut passer. En ce moment, trois ou quatre ouvrages chinois bâtis sur la rive droite ouvrent un feu violent sur le *Revolver,* fusillé en même temps des deux bords. La canonnière saute à demi par-dessus les jonques en y laissant la moitié de l'une de ses hélices, mais elle passe et se trouve bientôt hors de portée, entraînée par le courant violent qui l'amène à Hanoï.



Malheureusement, presque tous les hommes ont été blessés, et le capitaine a reçu trois balles ou trois éclats de biscaïen qu'il faudra extraire, mais qui ne paraissent pas avoir touché d'organe essentiel. Tout l'équipage est entré à l'hôpital, à l'arrivée à Haïphong : ceux qui ne sont pas blessés sont minés par la fièvre et auront besoin d'un long repos. La canonnière, que l'on renonce, pour le moment, à réparer, est mélancoliquement au sec près de l'arsenal.

12 décembre. — Haïphong.

Haïphong n'a pas beaucoup changé depuis un an, toujours les mêmes routes boueuses et les mêmes canias en torchis. Les Européens bâtissent pourtant un peu, mais d'une manière essentiellement économique, et si les maisons à un seul étage, blanchies à la chaux et couvertes en tuiles rouges, deviennent plus nombreuses, cela n'est pas encore pour donner à la ville un cachet de prospérité nouveau.

Pourtant, la population augmente, mais cela tient surtout au corps expéditionnaire qui augmente aussi; nous voyons passer ici successivement toutes les troupes de renfort qui arrivent lentement et que les canonnières remontent jusqu'à Chu, où se fait la concentration pour la marche sur Lang-son.



Cette augmentation de la population a nécessité malheureusement un autre agrandissement : c'est celui du cimetière. Autrefois, il y en avait un petit en dehors de la concession, mais qui maintenant se trouve au milieu de la nouvelle ville et qui, de plus, est plein. Il a fallu en trouver un autre, ce qui n'est pas chose commode dans le pays, où l'on ne peut creuser un trou de deux mètres sans trouver

l'eau. On a pris pourtant un grand terrain dans le sud de la ville, le long du Cua-cam, que l'on a comblé tant bien que mal avec de la vase prise à côté. C'est là qu'on enterre, mais le mot est bien mal



choisi, car, en réalité, c'est dans l'eau que descendent les cercueils. Ce nouveau cimetière est relié à la ville par une large digue bien sablée qui est devenue la promenade favorite du *tout-Haïphong*. A cette époque de l'année, vers cinq heures du soir, la promenade y est charmante. La chaleur est tombée avec le soleil, et l'on reçoit toute la brise de mer. Puis le paysage n'est pas trop laid, surtout dans l'est, où les nuages font jouer toutes les couleurs sur les collines jaunâtres de Nui-Deo et le ton sombre des montagnes de marbre de Quang-yen. Il ne faut pas regarder auprès de soi, car on est entouré de rizières boueuses, et l'horizon est borné rapidement par des villages entourés de bambous surmontés de leur forêt d'aréquiers déchiquetés, par la palissade qui entoure Haïphong, aux angles de laquelle on aperçoit

les blockhaus et leur pièce de campagne, ou par le cimetière dont les croix augmentent rapidement.



Après avoir été, en suivant la digue jusqu'au fort de l'est, celui de la Douane, donner quelques sous à une famille de mendiants installée là et qui vous accable de ses « Merci, cap'taine », on revient sur ses pas et l'on rentre en ville. On n'a plus alors qu'à entrer à l'*Abreuvoir*. Ce nom, peu poétique, a été donné à l'établissement de madame Carbonnel, le café où se réunissent tous les officiers à l'heure de l'absinthe, et où la plupart de ceux qui sont à terre prennent leurs repas : c'est là que l'on se met au courant auprès des nouveaux venus des nouvelles ou des racontars, et c'est à peu près la seule distraction que nous présente l'état actuel d'Haïphong.



La conversation roule surtout sur la grande action qui se prépare, et les commentaires vont leur train. Les militaires professent une très-grande confiance dans la réussite de l'opération, tout en ne se dissimulant pas que cela sera très-dur. On compte avoir affaire à vingt mille Chinois armés de fusils Mauser. On n'est pas sans inquiétudes sur le sort de Tuyen-quan, menacé par six mille Pavillons noirs; mais la place vient d'être heureusement ravitaillée par le colonel Duchesne, et l'on compte qu'elle pourra tenir six mois.



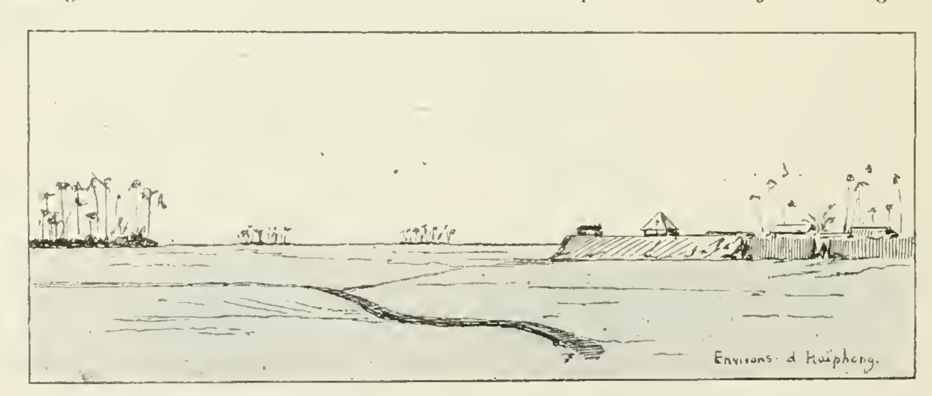


EN RECONNAISSANCE.

31 décembre. — Haïphong.

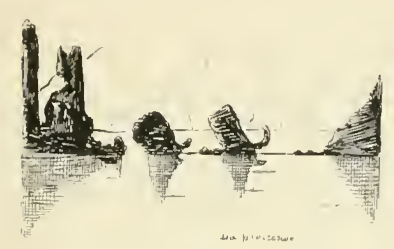
Enfin, les premiers renforts sont arrivés et remontés à Chu.

On est toujours aussi potinier à Haïphong, et Dieu sait à quoi peuvent être poussés des esprits inquiets et surexcités. Le *Comorin,* bâtiment affrété par l'État pour le transport des hommes et du matériel, devait partir il y a deux jours de la baie d'Halong pour remonter à Haïphong. Le *Jaguar,* petite canonnière de rivière, était seul de garde dans la baie. Au bout d'une heure, il voit revenir le *Comorin,* dont le capitaine, fort inquiet, lui affirme avoir vu dans le sud des îles Norways deux canonnières chinoises paraissant se diriger vers l'entrée du Cua-cam, et une vingtaine de jonques entrer dans la baie de Faï-tsi-long par la passe de l'Aspic. Malgré l'invraisemblance de la chose, le capitaine du *Jaguar* télégra-



phie tout de suite à Hanoï : on lui répond d'attendre que la *Fanfare,* canonnière du même type, aille le soutenir. Ainsi, de force égale avec les Chinois, ils pourront agir.

Ce matin, les deux bâtiments sont rentrés paisiblement; ils n'ont trouvé dehors qu'un bâtiment étranger à deux cheminées qui est





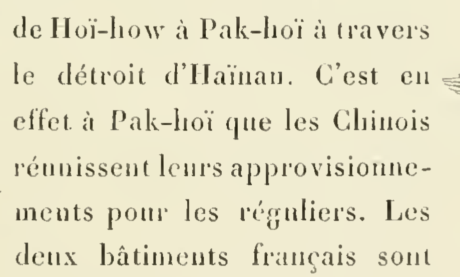
venu relâcher près de Honedau. C'est probablement celui-ci, passant auprès de nombreuses jonques de pêche qui se trouvent aussi là, qui aura produit sur le capitaine du *Comorin* l'effet de deux canonnières chinoises escortant un convoi de vingt jonques de guerre. On en a bien ri à Haïphong; mais avant



de savoir la vérité, on était tout juste rassuré, et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir les Chinois effectuer leur débarquement à l'entrée du Cua-cam.

Il faut espérer que l'expédition que vient d'entreprendre le *Parseval* avec l'*Hamelin* aura plus de succès. Le capitaine Garceau a vu, à plusieurs reprises, ce qui est assez vraisemblable, une canonnière chinoise de Canton escortant un convoi allant



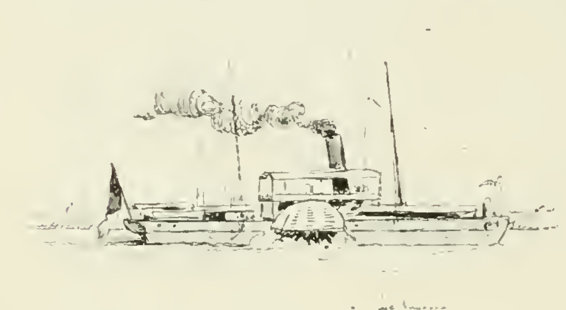


de Hoï-how à Pak-hoï à travers le détroit d'Haïnan. C'est en effet à Pak-hoï que les Chinois réunissent leurs approvisionnements pour les réguliers. Les deux bâtiments français sont partis pour tâcher d'empêcher la continuation de ce trafic.

1er janvier 1886. — Haïphong.

Le *Parseval* et l'*Hamelin* sont de retour bredouille. Les Chinois sont si méfiants qu'ils ont dû se douter de quelque chose, mais cette démonstration aura peut-être, du moins, pour résultat de les gêner un peu dans leurs communications du côté de Pak-hoï.

C'est aujourd'hui le jour de l'an, mais seulement pour les Européens, car celui des Annamites n'arrive que le 15 février.



Les réjouissances sont rares, et les visites encore plus, ce qui n'est pas le plus regrettable. Cependant, les gens galants peuvent encore se montrer à la hauteur des circonstances, en envoyant aux dames quelques sacs de marrons glacés venus tout droit du Japon, et qui n'ont qu'à demi fondu en route. D'ailleurs, le beau sexe commence à être fort bien représenté à Haïphong, et nous avons assisté tout dernièrement au débarquement de deux dames arrivant tout droit de Paris, avec la plus grande ardeur colonisatrice. Leur costume, à la dernière mode, a fortement amusé les Annamites, qui se livraient à une joie folle sur leur passage, et à vrai dire, nous sommes devenus tellement sauvages nous-mêmes depuis un an que nous n'étions pas loin





SOLDAT RÉGULIER CHINOIS ET PAVILLON NOIR.

de les imiter. Le pays est d'ailleurs très-habitable pour des Européennes : à part quelques mois de chaleurs pénibles à supporter, l'hiver est très-agréable, et je ne doute pas qu'une fois la paix bien établie, beaucoup de colons et de fonctionnaires ne fassent venir leur famille. Chose étonnante, le Delta est bien plus sain que le haut du pays. La fièvre est inconnue ici; on fait en ce moment de grands travaux autour d'Haïphong; on creuse un large canal entourant la ville, et la vase que l'on en retire sert à combler les trous de la concession; malgré la quantité de terre remuée, il n'y a pas eu un cas de fièvre de plus en ville. Au contraire, dans le pays montagneux et boisé, aussitôt que l'on tourmente un peu le sol, les fièvres se déchaînent avec une rapidité et une violence inouïes.



6 janvier. — Haïphong.

Ce matin, nous lisons l'affiche suivante à la porte de la Résidence :

« Douze mille Chinois ont fait un vigoureux retour offensif, le 4 avant le jour, sur la colonne du général de Négrier. Le combat, terminé à onze heures et demie, par la prise du camp retranché de Mui-bop, composé de huit forts bien organisés à deux ou trois étages de feux, a coûté à l'ennemi six cents morts laissés sur le terrain, tout son matériel : tentes, vivres, étendards, munitions et armes, entre autres deux batteries Krupp. Nos pertes pour les deux

journées sont : trois officiers légèrement blessés, dix-neuf soldats tués et soixante-trois blessés. L'ennemi s'est retiré en complète déroute. »

Il y a déjà quelques jours que nous savions la colonne de Négrier en contact avec les Chinois, et la concentration qui se faisait à Chu permettait bien de prévoir qu'il se préparait quelque chose par là. Ce matin sont arrivés les premiers blessés; c'est un triste spectacle que celui de l'arrivée de ces malheureux à Haïphong. On les transporte de Chu ou de Loch-nan dans des jonques absolument sans installation, et ils y passent quelquefois plusieurs jours. La plupart sont anémiés, surtout l'infanterie de marine, dont quelques bataillons ont déjà passé deux étés ici. L'hôpital d'Haïphong est malheureusement trop petit pour recevoir ce surcroît de monde. On a déjà été forcé de bâtir deux ou trois annexes pour y installer des lits qui viennent de France, et ces baraques en torchis ne rappellent pas du tout les belles salles des hôpitaux français.



Les officiers sont mieux partagés, quoique n'ayant pas chacun leur chambre; mais du moins ils ont une case bien installée où la pluie ne s'introduit pas, et entourée de larges vérandahs où l'on peut passer les journées

chaudes ; l'un d'eux qui arrive nous donne une explication rapide de la bataille, qui prend dans sa bouche un intérêt nouveau. En partant de Chu pour marcher vers le nord, on rencontre deux lignes de collines parallèles : c'est sur le sommet de la seconde qu'était établi le camp de Mui-bop. Le général, laissant sa réserve à Chu, alla reconnaître les travaux avancés des Chinois et prit le premier fort, puis, la nuit venant, il s'y établit fortement et envoya chercher la réserve. C'est pendant cette nuit que les Chinois firent le retour offensif dont il a été parlé : ils le conduisirent avec une impétuosité à laquelle nous aurions eu du mal à résister, vu notre petit nombre, sans la forte position que nous occupions. Le général de Négrier se contenta de tenir bon toute la nuit sans faire un pas en avant, puis, avec sa réserve, le matin, il tourna l'ouvrage et vint l'attaquer par le flanc est. Les Chinois lâchèrent pied. Il paraît que ces forts sont admirablement construits et constituent une position militaire magnifique : elle le deviendra pour nous, après avoir dû l'être pour les Chinois. Mais c'est égal, nous sommes entrés dans la grande guerre, et nous sommes loin des petites expéditions du commandant Rivière; la prise de Son-tay paraîtrait maintenant une opération incidente; ce qu'il nous faut, c'est Lang-son.



Le *Vinh-long* vient d'arriver de Kelung, évacuant les blessés et les malades; cela va moins bien là-bas qu'ici. Il fait un temps abominable dans le nord, coups de vent continuels, froid, pluie et brume. De plus,



OFFICIER DU SERVICE TOPOGRAPHIQUE.

une épidémie de fièvre algide a fait son apparition à Kelung : cela ressemble furieusement au choléra. Aussitôt que les positions chinoises ont été prises autour de la baie, on a installé nos soldats dans les baraquements que les Chinois venaient de quitter et où ils avaient abandonné leurs vivres et une partie de leurs munitions. On ne s'aperçut pas que, tout autour des cantonnements, de nombreuses



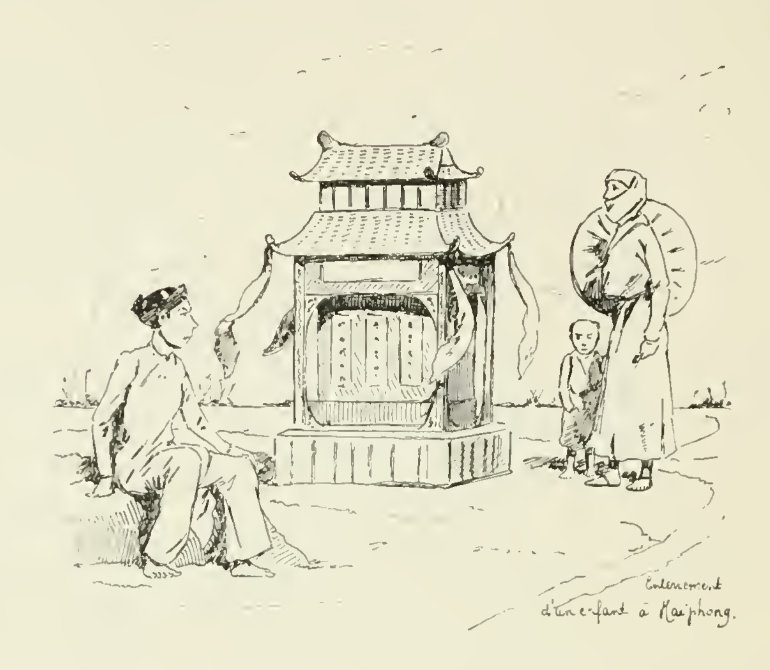
bosses soulevaient le terrain : c'étaient les cadavres de réguliers morts du choléra, que leurs camarades avaient enterrés précipitamment presque à fleur de terre ; on comprend que nos soldats s'installant dans des baraques aussi infestées ne devaient pas tarder à être atteints eux-mêmes. De plus, les communications étaient rendues difficiles par l'escarpement du terrain, et les vivres n'arrivaient pas aux postes avancés ; la montée d'une barrique de vin était un travail d'Hercule le long des pentes glissantes des hauteurs qui environnent

Kelung. Enfin la brume et la pluie étaient continuelles : toutes ces déplorables conditions influencèrent évidemment les tempéraments déjà fatigués de l'infanterie de marine, dont les trois quarts des hommes en sont à leur troisième année de colonie, et il n'est pas étonnant que l'épidémie fasse de nombreuses victimes.

L'une des premières a été Naud, un de mes camarades de promotion, lieutenant dans l'artillerie de terre, qui commandait une batterie de pièces de montagne, et que, avant mon départ de Chine, j'avais vu sur le *Drac,* rempli d'entrain et fier de commander dans ces circonstances difficiles. Il avait été décoré pour sa belle conduite à Bac-nihn, où sa batterie avait fait merveille, et encore cette fois, au débarquement à Kelung, ses artilleurs se sont fait remarquer en enlevant les pièces pour les monter au sommet du mont Clément. Il est tombé malade presque tout de suite après, et, comme on le renvoyait en France, il dit à l'amiral qui vint lui faire ses adieux : « Voyez-vous, amiral, je sens que je ne m'en tirerai pas; je suis de l'armée de terre, moi. » Le pauvre garçon avait raison, il est mort avant d'arriver à Saïgon.

D'ailleurs, la promotion de l'École polytechnique, 1878, paye de sa personne au Tonkin. Il y a plusieurs de mes camarades, maintenant capitaines d'artillerie de marine, qui commandent des postes détachés ou servent au parc d'artillerie d'Hanoï. Le lieutenant Rémusat, de l'artillerie, commence à avoir de la réputation avec ses pontonniers. Le lieutenant Jullien est arrivé avec la première compagnie d'aéro-

stiers, qui a déjà rendu beaucoup de services dans la marche sur Bac-nihn et dans les dernières opérations. Enfin mon camarade Janet,



Enterrement d'un enfant à Haiphong.

ingénieur des constructions navales, dirige l'arsenal d'Haïphong, ce qui n'est pas une sinécure et exige de temps en temps un déploiement d'intelligence et d'activité considérable.

7 février. — A bord du *Parseval*. — Mouillage de l'île Kieu.

Mon collègue est venu me rejoindre depuis un mois. Il a quitté l'amiral à Kelung, après avoir levé le plan de tout ce que nous occupions : il a vu par lui-même l'épouvantable métier que mènent sur les sommets embrumés nos troupes d'infanterie de marine. C'est à peine si l'on se voit une heure par jour d'un sommet à l'autre. Les communications entre deux postes sont des plus difficiles : le pays

n'est qu'une suite de cônes boisés placés les uns à côté des autres, s'avançant en lignes à peu près parallèles jusqu'à la rivière de Tamsui, et c'est un véritable combat de singes qu'il faut livrer pour gagner chaque fort sur l'ennemi.

L'amiral a envoyé M. Renaud au Tonkin, et il nous rappellera tous deux quand il aura besoin de nous : « Partez, lui a-t-il dit, nous ne faisons rien de bon ici. » C'est en effet une triste besogne que d'employer toute une escadre armée et organisée comme celle qu'il commande, à garder un trou comme Kelung et à bloquer Formose, ce qui est d'ailleurs presque impossible à cause du mauvais temps.

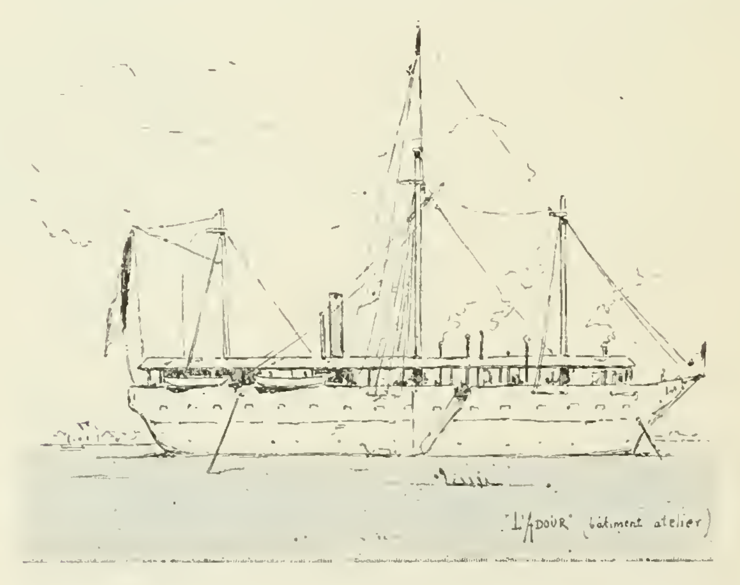


Au Tonkin, au contraire, c'est le bon moment de l'année. Nous avons même fait du feu à Haïphong, ce qui a donné lieu à de nombreux incendies, les Annamites architectes n'ayant pas prévu le cas, ou, comme cela nous est arrivé, ayant fait une cheminée dans la chambre sans la prolonger à travers le toit; pour eux c'était un simple motif de décoration sans utilité probable.

Nous sommes repartis en campagne hydrographique dans le sud de la baie de Faï-tsi-long, mais aujourd'hui nous avons laissé le cercle pour

le fusil. Les îles dénudées et allongées qui nous entourent et forment là les chenaux intérieurs, sont remplies de gibier, et même de gros gibier ; pas mal de buffles sauvages (ce n'est pas ceux-là que nous cherchons); beaucoup de petits cerfs appelés ici *connaïs* et des biches jaunâtres toutes petites et fort bonnes à manger. Tout l'état-major du *Parseval,* armé des mousquetons de la compagnie de débarquement, va tous les jours se poster à l'affût; nous voyons pas mal d'animaux, mais en général à des distances fabuleuses. Pourtant l'un de nous, qui pour

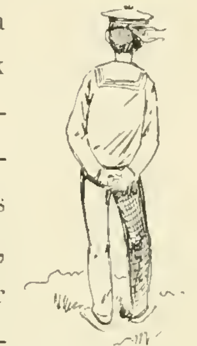




L'ADOUR (bâtiment atelier)

plus de sûreté s'est muni d'un kropatchek (pourquoi pas un hotchkiss?), a fini par abattre une petite biche dont nous nous régalons, et

qui nous fait regretter de n'en point avoir d'autres. C'est d'ailleurs une agréable distraction que cette chasse à la grosse bête, et comme les buffles sauvages y mettent un peu de danger, cela en augmente l'intérêt. Ce sont, en effet, des animaux désagréables à rencontrer, et le mieux en cette occurrence est d'imiter un de nos chasseurs auquel est arrivée l'aventure suivante : en grimpant une colline dans les hautes herbes, il aperçoit tout à coup, les dominant, une paire de cornes magnifiques qu'il croit appartenir à un grand cerf ; enchanté, il s'approche avec précaution et, arrivé à bonne distance, envoie son coup de fusil. La bête fait une culbute dans un ravin voisin ; notre chasseur se précipite et se trouve nez à nez avec un énorme buffle qui, arc-bouté sur ses quatre grosses pattes, le renifle bruyamment, ce qui, chez ces animaux, est l'indice d'un profond mécontentement. Sans insister davantage, le chasseur, un peu... étonné, prit, de l'air le plus dégagé possible, le chemin du bord, non sans regarder souvent derrière lui. Ce sont de petites aventures qui rappellent que l'on n'est pas dans les environs de Paris, et qui augmentent la couleur locale. Un des beaux gibiers que l'on trouve aussi sur ces îles est le coq de bruyère, dont le plumage est magnifique, et dont la personne est excellente ; mais il faut le chasser en embarcation au moment où, en compagnie de ses nombreuses poules, il vient picorer sur la côte.



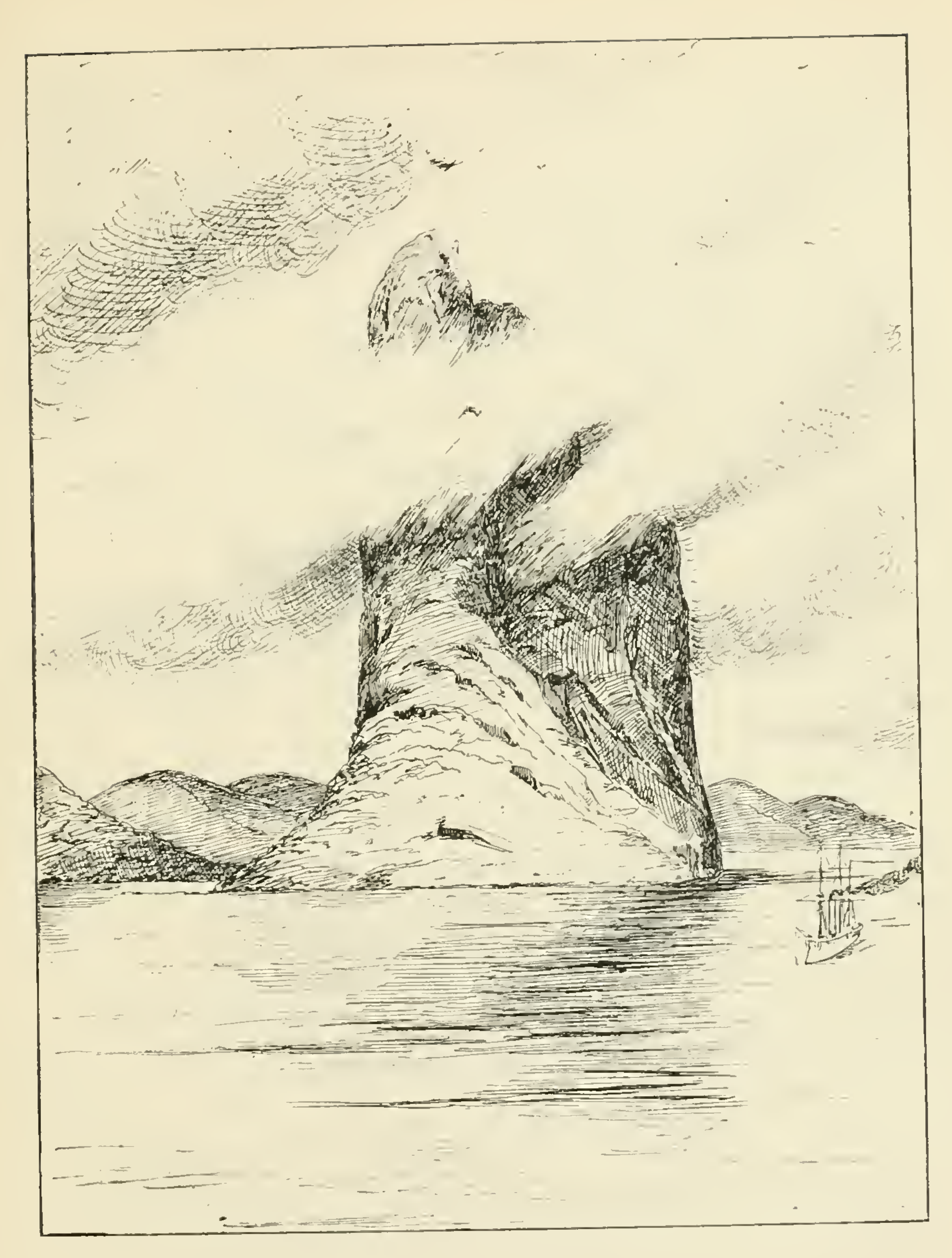


15 février. — Haïphong.

En entrant à l'abreuvoir, hier soir, nous trouvons au-dessus du billard l'affiche suivante : « *Drapeau national hissé sur la citadelle de Lang-son le* 12 *au soir. Kilhua occupé. Armée chinoise en*



déroute depuis la nuit précédente, après chaud combat à douze kilomètres de Lang-son. »



LE ROC AUX AIGLES.

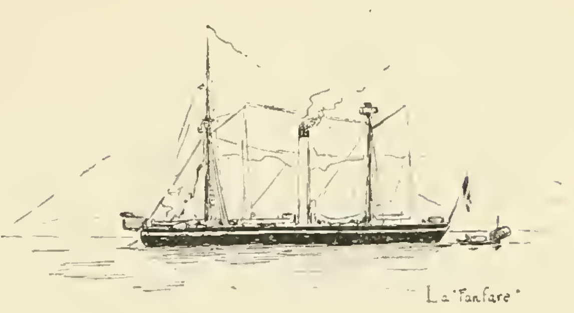
Ces jours derniers, nous avons eu des nouvelles vagues comme tout ce qui circule à Haïphong de la marche en avant des deux colonnes Brière de l'Isle et Négrier. On savait qu'elles avaient fait leur jonction et étaient le 6 à Phu-li, à seize kilomètres de Lang-son. La seconde colonne a eu, paraît-il, à prendre à Dong-son un formidable camp retranché entouré de quinze forts : on s'est battu trois jonrs. On était à Haïphong, non pas inquiet, mais fortement ému à la pensée de la grosse partie





qui se jouait là-haut. On avait eu de nombreux renseignements d'après lesquels toutes ces colonnes avaient été organisées avec tant de soin et de patience que de longtemps on n'aurait pu recom-

mencer un effort semblable : puis la saison est bonne, et en été il faut renoncer à des expéditions de ce genre-là, sous peine de perdre plus de monde d'insolation ou de fièvres que par les balles de l'ennemi.



En revenant de l'île Kieu, nous avons croisé l'*Hamelin,* le *Jaguar* et le *Pluvier,* qui s'en allaient s'installer à Thien-yen. On veut établir là un poste pour couper la route du retour aux troupes chinoises qui se rabattraient vers le sud après la prise de Lang-son. Pourtant, d'après le plan adopté, il ne paraît pas probable que cela se produise.

Haïphong a l'air d'un véritable camp : on peut à peine circuler dans les rues, pas très-larges, il est vrai, complétement encombrées de zouaves, de turcos et de soldats de la légion étrangère. Tout ce monde est bien un peu turbulent et se presse plus qu'il ne faudrait chez les marchands de vermout ; mais il fait déjà chaud, et la traversée a été longue et pas gaie. Nous avons là, du 1er zouaves, un superbe bataillon, composé d'hommes magnifiques ; c'est faire trop d'honneur à des Chinois que de leur faire administrer une tripotée par d'aussi solides gaillards. Les Annamites commencent à s'habituer à voir Haïphong transformé en ville



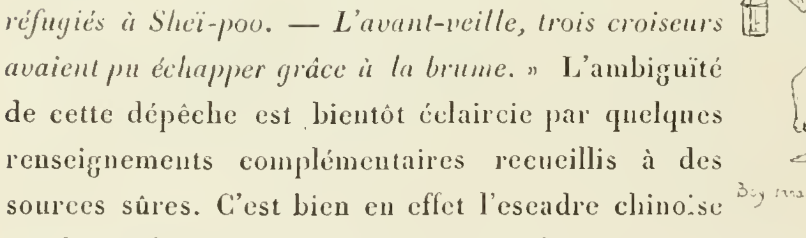
de garnison, et les soldats ne les étonnent plus ; ils fraternisent avec nos zouaves, qui, vêtus de leurs larges pantalons et de leurs blouses de toile, coiffés du casque, ont une tournure fort originale. On les a logés un peu partout chez l'habitant, en attendant que les canonnières redescendent pour les remonter à Chu; ce qui manque le plus, ce sont les moyens de transport, et l'on est forcé de faire faire ce métier aux nouvelles canonnières Claparède, qui ne sont pourtant guère disposées pour cela.



18 février. — Haïphong.

A la même place qu'hier nous trouvons ce soir la dépêche suivante :

« *Le 15, à quatre heures du matin, des canots à vapeur porte-torpilles du* Bayard *ont coulé les navires de guerre de la flotte chinoise réfugiés à Sheï-poo. — L'avant-veille, trois croiseurs avaient pu échapper grâce à la brume.* » L'ambiguïté de cette dépêche est bientôt éclaircie par quelques renseignements complémentaires recueillis à des sources sûres. C'est bien en effet l'escadre chinoise qui descendait vers Amoy et que l'amiral, prévenu à temps, est allé rencontrer. Malheureusement, au moment de la poursuite, la brume s'est élevée, et trois croiseurs, qui d'ailleurs avaient une vitesse supé-



nous avons maintenant un théâtre. — Le phénomène s'est produit hier.



Nous avons aperçu tout à coup sur les paillottes de la ville une superbe affiche multicolore annonçant une série de représentations théâtrales. Deux artistes *de Paris,* M. et madame Deschamps, devaient se produire devant nous dans un répertoire varié. On était quelque peu curieux de voir comment la troupe se tirerait de son installation, la ville d'Haïphong, par un oubli inconcevable des résidents, manquant totalement, jusqu'à présent, de salle de théâtre.

Aussi y avait-il foule à la première représentation. Le service d'ordre était fait à l'extérieur par un piquet de zouaves qui ne le cédaient en rien comme tenue à nos traditionnels municipaux. Les artistes s'étaient installés dans le café le plus achalandé d'Haïphong, où la salle principale, assez spacieuse, avait été transformée en salle de spectacle. A vrai dire, cela manquait un peu de décoration. Le toit de paillotte, soutenu de place en place par des poteaux à peine dégrossis, remplaçait assez mal les plafonds luxueux de nos théâtres; il aurait malaisément soutenu un lustre, et les murs complétement nus n'ajoutaient pas à la richesse du coup d'œil. Tout au fond de la salle, on avait



pratiqué une large brèche dans la muraille ; ce ne fut pas difficile, celle-ci étant composée de minces bambous réunis par du torchis. Pourtant la scène, fort bien aménagée, avait à peu près l'aspect de nos scènes ordinaires : un rideau vert artistement relevé l'encadrait, et la rangée de lampes à pétrole posées sur le plancher donnait aisément l'illusion de la rampe; on était même parvenu, au moyen d'écrans habilement placés, à faire des effets de nuit.

Inutile d'ajouter que les changements à vue auraient été pénibles ; ils n'étaient heureusement pas nécessaires dans le répertoire, et M. Sarcey aurait été certainement enchanté de la juste sobriété qui régnait dans l'aménagement des décors. On nous a joué plusieurs petites pièces à deux ou trois personnages, dont quelques-unes du répertoire de la Comédie française, et comme intermède, un amateur de bonne volonté nous a régalés de plusieurs morceaux de violon.

Les artistes étaient bons; leur voix était bien quelquefois couverte par les conversations des consommateurs installés de l'autre côté du mur dans une seconde salle, et par les sonneries du clairon de la caserne voisine; mais cela ne faisait qu'augmenter l'originalité de la représentation

La salle était composée du « Tout Haiphong ». Le monde officiel y



était représenté par le commandant de place et son état-major, le résident, etc. Quelques dames, femmes de fonctionnaires, et beaucoup d'officiers, à vrai dire, la partie la plus importante de la population de la ville. On remarquait fort deux jeunes et jolies Japonaises, qui, en costume national, gantées de noir et fumant force cigarettes, écoutaient religieusement et applaudissaient aux bons endroits. Le monde du commerce avait aussi apporté son contingent à cette petite fête; malheureusement, ce n'était pas la partie la plus distinguée de la société.

Succès complet pour toute la troupe : on nous annonce une série de représentations pareilles. Elles seront suivies avec empressement. On ne peut savoir trop de gré aux artistes d'être venus apporter un peu de gaieté aux pauvres exilés de la mère patrie. Cela nous a apporté comme un parfum lointain de la France, et nous leur sommes très-reconnaissants de nous rappeler, pour un moment, les plaisirs de Paris. Ils ont l'intention d'aller continuer leur tournée à Hanoï. Leur succès ne peut que s'accroître dans la capitale.



L'expédition de l'*Hamelin*, du *Pluvier* et du *Jaguar* à Thien-yen est arrivée ce matin. On a jugé la présence d'un poste inutile en ce point, car aucun Chinois ne s'est rabattu de ce côté après l'affaire de Lang-son. On avait débarqué, en arrivant là-bas, les compagnies de débarquement des bâtiments et la compagnie des tirailleurs annamites. La petite troupe devait longer par terre l'arroyo que nous avions suivi, protégée par la canonnière Claparède *Francis Garnier* qui, en ce moment où les eaux sont hautes, peut remonter jusqu'à Thien-yen. Le bancs de cailloux et le barrage qui nous avaient arrêtés sont maintenant couverts, mais le courant est excessivement violent et les remous dangereux.



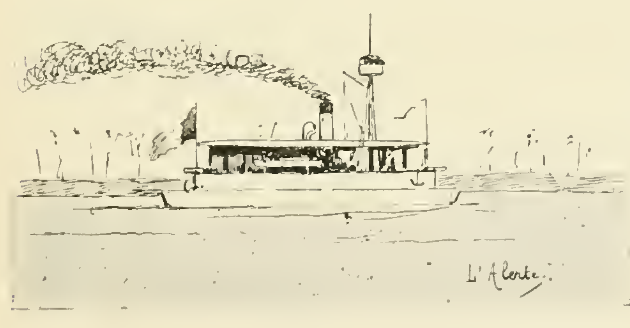
La marche et la navigation eurent lieu simultanément sans encombre. La canonnière mouilla dans le large bassin que fait la rivière en face du village, et les compagnies s'établirent aussi fortement que possible dans une pagode voisine d'où l'on dominait les environs, et qu'on entoura à la hâte d'une fortification passagère. On attendit patiemment quelques jours, comme je l'ai dit, inutilement. Le retour se fit facilement, du moins pour les hommes à terre ; il n'en fut pas de même pour la canonnière. La marée, qui pouvait lui permettre de sortir, avait malheureusement lieu la nuit. On balisa les bancs de



roche avec des embarcations armées de fanaux ; la canonnière les évita, mais ne put évoluer assez rapidement à un des coudes de la rivière et se fit à l'avant, contre une des berges, une assez forte avarie. Elle a pu pourtant arriver à Haïphong ; on l'a échouée sur la rive droite du Cua-cam près de l'arsenal, et, en une marée, le renfoncement a été réparé. Les tôles de ces bâtiments sont de si faible échantillon que le moindre choc les fait céder, et il leur est très-difficile de remorquer des jonques à couple, car leurs bordages fléchissent ; on a voulu faire léger, et l'on a fait fragile. Après tout, ils ne sont pas faits pour le service de remorqueurs, mais il est à craindre que leurs parois ne soient pas à l'épreuve des balles, et c'est un gros danger, car ils sont exposés dans les reconnaissances qu'ils poussent dans les arroyos à être assaillis de très-près. Ils ont du moins été bien compris au point de vue de l'attaque.

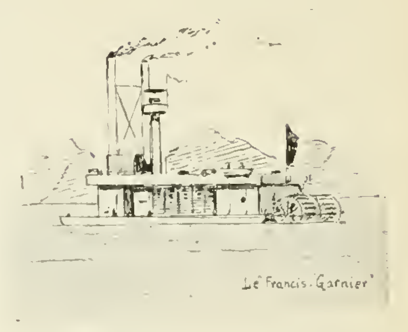






Leur pont surélevé sur lequel se trouvent trois hotchkiss, que domine encore une sorte de tourelle

en contenant un quatrième, leur permet de lancer leurs projectiles par-dessus les hautes digues qui resserrent les arroyos et qui, à l'époque des basses eaux, s'élèvent à peu près à deux mètres au-dessus du niveau de l'eau. Les anciennes canonnières étaient parfois fort empêchées d'agir sur des tirailleurs postés derrière ces digues et qu'elles ne pouvaient atteindre.


Le Francis-Garnier

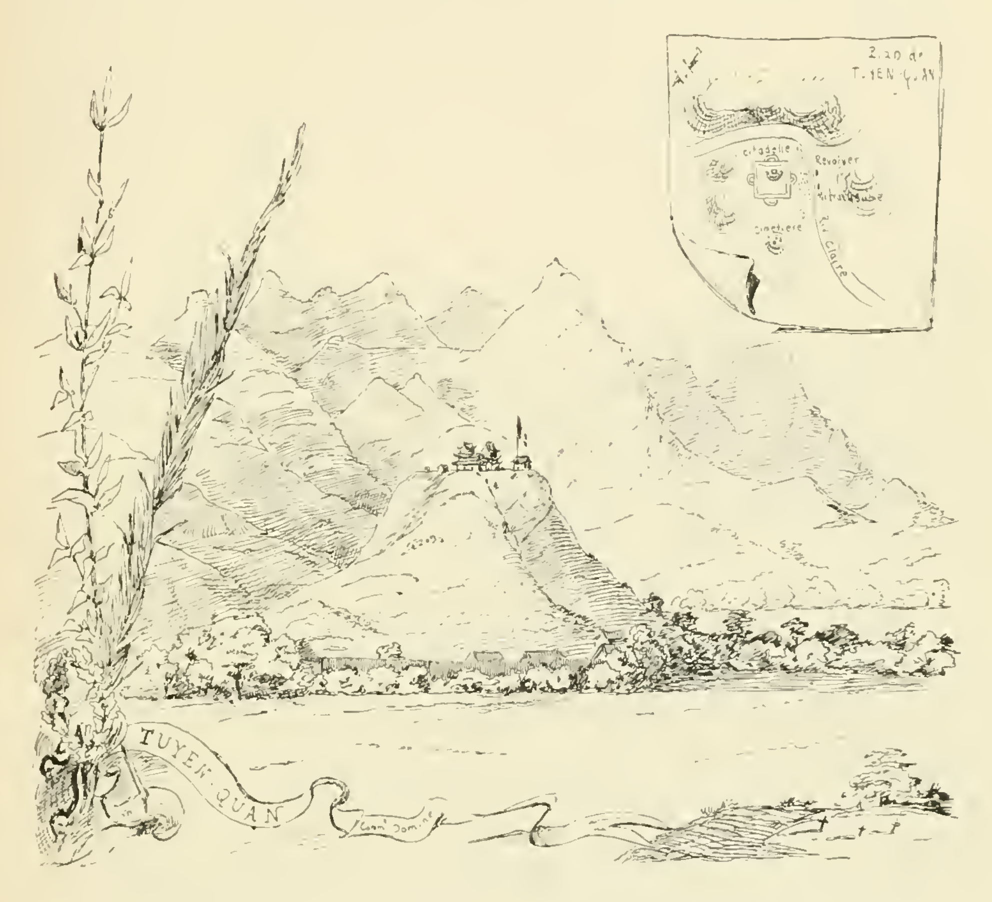
12 mars. — Haïphong.

Une dépêche du général Brière de l'Isle annonce que Tuyen-quan vient d'être débloqué le 3, à trois heures du matin. On commençait à être fort inquiet sur le sort de cette citadelle, car les rares nouvelles que l'on en recevait nous la montraient dans un état presque désespéré.



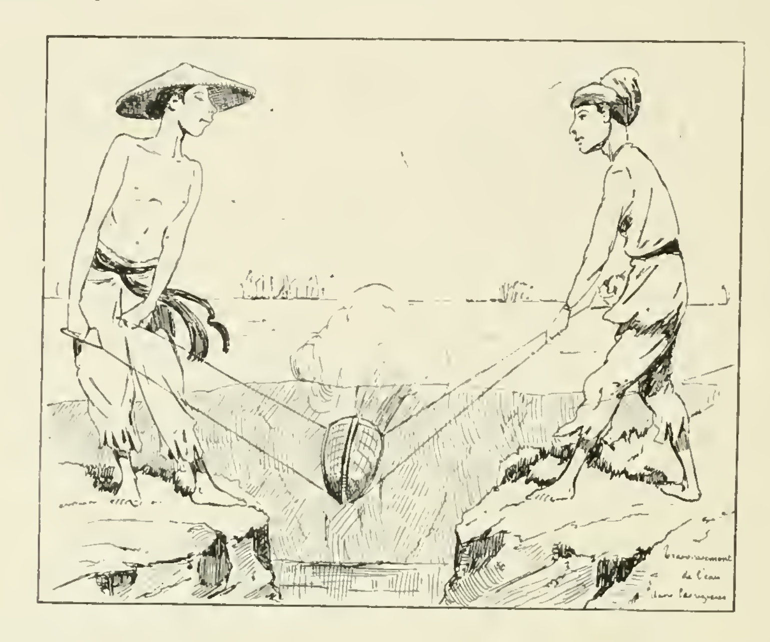
La canonnière *la Mutine,* mouillée à Phu-dnan en bas de la rivière Claire, bien avant Duoc, et qui recevait de temps en temps quelques rapports d'espions envoyés là-haut, était également dans une situation assez délicate. Ayant cherché, il y a trois mois, à remonter à Tuyen-quan, elle avait été bloquée dans un étroit bassin par une baisse rapide des eaux. Pour la protéger, on lui avait envoyé un bataillon d'infanterie de marine qui avait construit une sorte de camp retranché sur la rive autour d'elle;

mais la position n'en était pas moins dangereuse. Les assiégés, ne trouvant plus personne pour franchir les lignes et correspondre avec l'extérieur, avaient eu l'idée de mettre des bouteilles remplies de lettres



au fil de l'eau, et la canonnière les recueillait. C'est ainsi que l'on avait appris avec quelle fureur les Pavillons noirs poussaient les attaques, et en même temps avec quelle science. Creusant des tranchées, établissant des parallèles (des Chinois !), ils étaient arrivés jusqu'à l'enceinte de la citadelle, et chaque jour les assauts se répétaient plus

furieux et plus fréquents. Le commandant Dominé, dont l'énergie est devenue proverbiale, avait divisé les hommes en deux parties : les premiers, une fois la brèche faite par les assiégeants, avaient pour mission de les repousser, pendant que les seconds, portant des palanques,

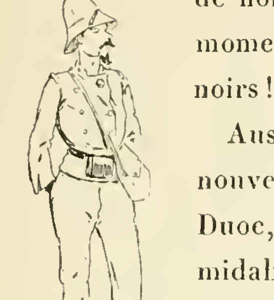


s'efforçaient de remplacer celles qu'avait détruites l'ennemi. Nous savions aussi que la fièvre décimait la malheureuse garnison, et nous la voyions déjà, obligée d'abandonner la première enceinte, réfugiée sur la hauteur qui se trouve au centre de la citadelle et domine les environs, se défendant pied à pied sans voir arriver les secours. La situation



de la canonnière *la Mitrailleuse* devait être terrible aussi. Séparée de la citadelle par une distance de quarante-cinq mètres à peine, mais

où les Chinois s'étaient déjà glissés, attaquée des deux bords par



de nombreux ennemis, elle pouvait être enlevée d'un moment à l'autre, et quelle victoire pour les Pavillons noirs !

Aussi c'est avec joie que nous avons appris la bonne nouvelle. Il y a eu des combats sanglants à livrer à Duoc, où les Chinois s'étaient établis d'une façon formidable. Attaquer en face une aussi forte position était bien dangereux ; aussi le général Brière de l'Isle comptait-il sur les canonnières pour remonter le fleuve et prendre à revers les ouvrages ennemis appuyés sur la rive droite. Mais les eaux encore trop basses ne permirent pas aux bâtiments, qui ne calaient pourtant pas plus d'un mètre cinquante, de passer les rapides, et ils arrivèrent trop tard; l'assaut fut donné sans eux, et avec une énergie et un entrain magnifiques. Ces troupes qui arrivaient de Lang-



son à marches forcées, après avoir déjà fait une expédition fatigante et longue, retrouvèrent devant l'ennemi une fougue vraiment française; le corps expéditionnaire est composé de fameux soldats, et comme il est l'échantillon de tous les corps de notre armée, cela donne bonne confiance pour plus tard.

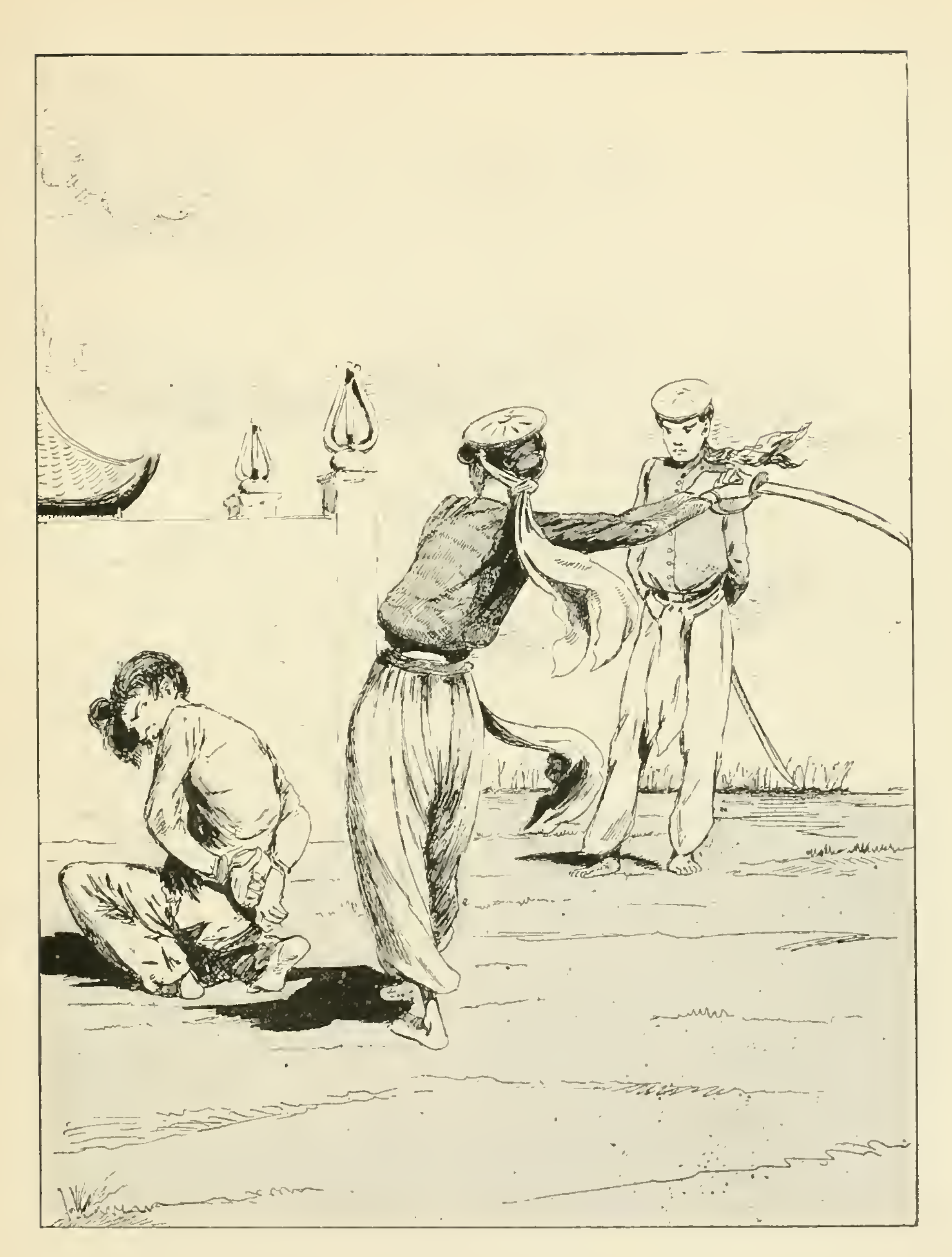
Il était temps que l'expédition de secours arrivât à Tuyen-quan. Se sentant pris de dos, les Chinois voulaient en finir; du 26 janvier au 3 mars, la citadelle a supporté sept assauts. Les brèches étaient encombrées de cadavres chinois que l'on n'enlevait même plus, mais

la garnison avait perdu le tiers de son effectif. Quand la campagne du Tonkin ne donnerait lieu qu'à des faits d'armes comme celui-là, elle servirait du moins à donner à notre nouvelle armée une grande confiance en elle et à augmenter son prestige aux yeux des étrangers. Fou-cheou et Tuyen-quan sont des noms qu'il faut retenir; nous avions besoin de gloire depuis dix ans, il y en a là de quoi satisfaire les plus difficiles.



En même temps que cette bonne nouvelle nous parvenait, nous apprenions que l'amiral Courbet avait retrouvé les trois croiseurs qui lui avaient échappé devant Sheï-poo. Ils se sont réfugiés dans la rivière de Ning-po qu'ils ont interceptée par un fort barrage, et on les bombarde du large. Les journaux de Hong-kong racontent naturellement un tas d'histoires plus ou moins vraisemblables sur les bâtiments que les Chinois nous ont coulés ; eur sympathie pour nous est un sûr garant de leur peu de véracité.





EXÉCUTION A HAÏPHONG.

21 mars. — A bord du *Primauguet*. — Baie d'Halong.

Nous recevons, mon collègue et moi, le 16 mars, une dépêche de l'amiral nous donnant l'ordre de rallier son pavillon par les voies les plus rapides. Malheureusement M. Renaud tombe malade et entre à l'hôpital, avec une violente attaque de petite vérole. C'est une maladie qui a toujours été très-fréquente parmi les Annamites, mais qui maintenant paraît s'attaquer aux Européens.





J'ai d'abord dû partir par le *Saltee,* un affreux caboteur qui fait le service entre Hong-kong et Haïphong; les hommes l'appellent généralement la *Saleté,* nom qu'il mérite assez bien. Il n'y a pas de cabines de passagers à bord, et tout le monde couche sous la table de la chambre commune, après avoir mangé dessus. C'est un peu primitif; aussi suis-je enchanté de profiter du *Primauguet* qui va rejoindre également l'escadre de l'Extrême-Orient. C'est un grand croiseur nouveau, qui arrive de France; il file ses quinze nœuds sans se presser : nous ne flânerons pas en route.

Nous appareillons aujourd'hui à trois heures de l'après-midi par un temps très-clair et un calme plat.



Nous avons dit adieu à Haïphong sans trop de tristesse; quand la ville sera un peu plus développée, elle deviendra peut-être agréable; pour le moment c'est un bourbier, et l'on aura, dans tous les cas, du

mal à lui donner un aspect monumental. On parle maintenant de grands travaux à faire pour installer les établissements de la marine sur la rive gauche du Cua-cam; on fait des études pour construire des quais. Tout cela est de l'argent jeté à l'eau. Qu'on pense à ce



qu'ont coûté à Saïgon les travaux d'art de ce genre, que l'on veut recommencer ici. Un terrain qui peut à peine supporter les méchantes masures que l'on construit, de la vase jusqu'à des profondeurs indéterminées, voilà ce qu'on veut prendre comme fondation pour des quais en pierre, des maisons qui doivent durer. C'est risible de s'obstiner à croupir dans ce trou boueux quand, à peu de distance, dans une excellente situation à tous les points de vue, maritime, militaire ou

commercial, s'offre la baie d'Hone-gac. Mais l'habitude est si forte,



pour ne pas dire la routine, que l'on s'évertuera peut-être encore dans cinquante ans à embellir Haïphong de monuments qui s'enfonceront dans le sol, et d'ouvrages d'art qui tomberont d'eux-mêmes.



22 mars. — A bord du *Primauguet*. — En mer.

Nous devons nous rendre à Pak-hoï avant de passer le détroit d'Haïnan. C'est un petit port qui se trouve à peu près à égale distance de la frontière est du Tonkin et du détroit d'Haïnan. On y a tout dernièrement établi le blocus en apprenant que les Chinois transportaient là, par jonques, les approvisionnements destinés à leurs troupes opérant sur la frontière du Tonkin. Ce port est, en effet, relié à des arroyos de l'intérieur par une série de lagunes où les jonques naviguent à l'abri.



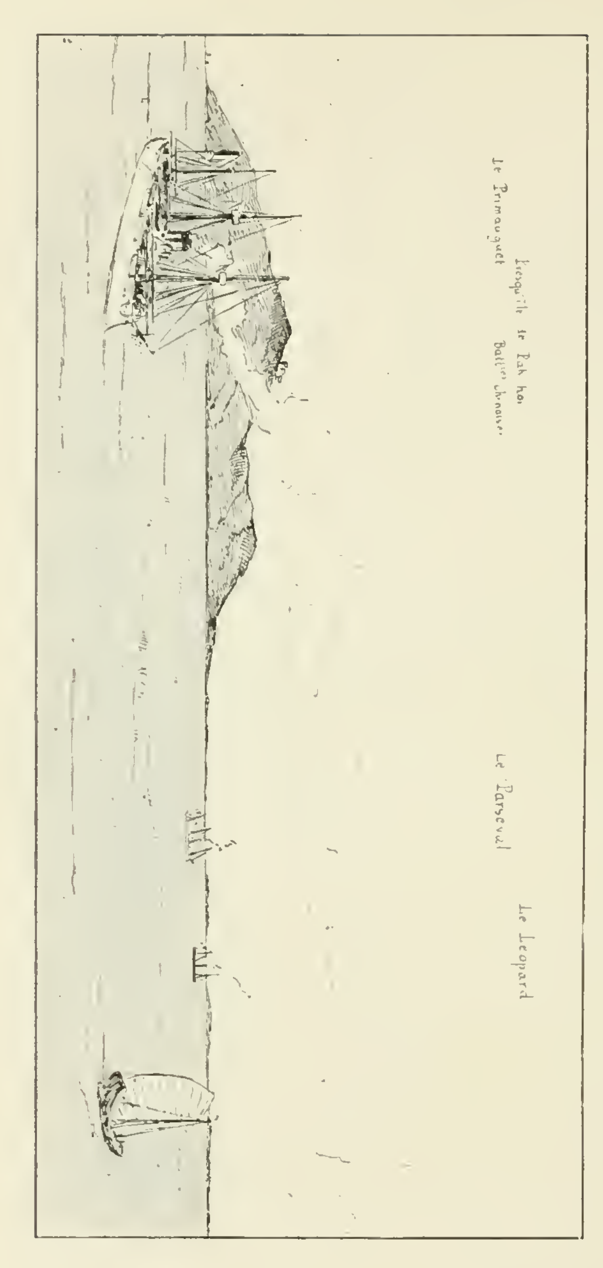
Nous sommes pris ce matin dans des bancs de brume épaisse, et nous ne marchons plus qu'avec lenteur, en sifflant constamment. Nous finissons par mouiller pour attendre une éclaircie ; nous devons être près de Pak-hoï, et il faut y voir clair, car les bancs de sable s'étendent assez loin au large dans cette partie de la côte.



Enfin, la brume se dégage, et nous apercevons en même temps la ligne de collines sur le versant ouest de laquelle est bâti Pak-hoï, et les deux bâtiments *le Parseval* et *le Léopard,* qui y établissent le blocus.



Nous communiquons avec les bâtiments, et le commandant du *Parseval* vient à bord, aussitôt que nous sommes mouillés. Depuis qu'ils sont là, aucune jonque quelque peu suspecte n'a pénétré dans le port ; il est évident que les Chinois ont abandonné ce mode de navigation et apportent maintenant leurs approvisionnements par un autre point que nous connaissons aussi, mais qu'il est plus difficile de bloquer. Il existe dans l'est de la presqu'île Lieu-cheou, qui forme la côte nord du détroit d'Haïnau, une grande baie qui, au dire des quelques Européens



qui ont pu y pénétrer, et en particulier du capitaine Gareeau, présente un mouillage admirable. Elle communique comme Pak-hoï avec l'intérieur par des arroyos navigables pour des jonques. Celles-ci viennent de Canton et trouvent dans cette grande rade un refuge assuré.

Les deux bâtiments bloqueurs ont ordre de ne tenter aucune opération militaire à terre, une occupation de ce point pouvant être fort difficile et ne présentant pas d'utilité pour le moment. Les Chinois ont couronné de forts toutes les hauteurs. Nos bâtiments, pour être en dehors du feu de ces forts, mieux découvrir la haute mer, et pouvoir appareiller plus facilement pour

donner la chasse aux jonques suspectes, ont mouillé dans l'est de la presqu'île. Le véritable mouillage est devant la petite ville de Pak-hoï et se trouve très-abrité des vents du nord-est par la presqu'île elle-même, et de la mer du sud-ouest par les bancs de sable qui s'étendent dans le sud. Dans l'est, au contraire, la houle du large arrive librement jusqu'à la côte, et par gros temps, le mouillage y devient dan-



gereux. Encouragées par la réserve que nous montrons, les quelques troupes chinoises qui tiennent garnison dans les forts sont venues faire sur la côte de grandes manœuvres militaires, et ont orné leurs retranchements de leur multitude habituelle de pavillons. Jusqu'à présent, elles ne se sont rendues coupables d'aucune agression ; dans le cas contraire, la position des bâtiments deviendrait délicate, obligés de se défendre sans faire de démonstration militaire.

23 mars. — A bord du *Primauguet*. — En mer.

Le commandant avait l'intention de passer par le détroit d'Haïnan pour raccourcir un peu la route. Mais vers onze heures, ce matin, nous sommes repris par la brume, plus épaisse que jamais, et il serait imprudent de s'engager sans pilote dans ce passage difficile. L'entrée que nous avions à prendre par l'ouest est beaucoup plus facile que par l'est, mais nécessite pourtant encore une vue étendue. Néanmoins, la perspective d'être obligés de mouiller en plein détroit si nous étions surpris par la brume, et d'y rester longtemps, si elle persistait, décida le commandant à faire le tour de l'île d'Haïnan par le sud, ce qui, avec un bon marcheur comme le *Primauguet*, ne pouvait nous causer qu'un retard insignifiant.


Officier de Turcos.

24 mars.

Nous croisons le *Peï-ho* des Messageries maritimes, qui fait route pour la France. A notre vue, il s'éloigne précipitamment de nous. Probablement n'a-t-il pas vu nos couleurs, et depuis que les Chinois se payent le luxe de tenir la mer avec leurs croiseurs, a-t-il peu envie d'en rencontrer un.

Le temps s'est éclairci, il fait chaud et un peu de houle.

25 mars. — Hong-kong.

A quelques milles de Hong-kong, nous sommes de nouveau repris par la brume. C'est jouer de malheur; nous louvoyons quelque temps, puis apercevant des jonques de pêche, le commandant envoie une embarcation chercher un des Chinois qui s'y trouvent, et qui veut bien nous entrer par la passe de l'est. Ce n'est qu'en arrivant presque sur la côte que nous la découvrons.

Nous pénétrons dans le groupe d'îles au travers desquelles circule le chenal. Cette entrée est très-belle. Les hauteurs qui nous entourent sont déboisées, et de larges carrières y font des taches blanches. Quelques villas, des usines en garnissent les pentes. A notre droite, sur une pointe, nous apercevons l'épave d'un grand charbonnier anglais qui est venu couper la terre en deux : c'est la faute de la



brume ou peut-être des libations du commandant. Le fait n'est pas rare de la part des Anglais, qui naviguent d'une façon spéciale et tant soit peu hasardée.

Nous mouillons, conduits par un officier anglais, à la place réservée aux bâtiments de guerre, et nous saluons la terre, l'amiral Dowell, qui se trouve sur la rade avec le *Vigilans,* et un amiral américain.

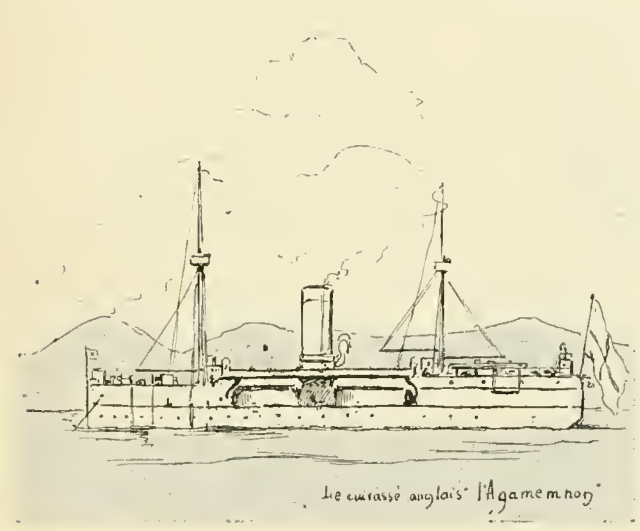


Nous ne sommes plus, comme autrefois, mis en quarantaine, les dispositions des Chinois à notre égard ayant changé sans raisons apparentes. Nous sommes bientôt envahis par les blanchisseuses et les fournisseurs auxquels notre état de dénûment nous force de faire force acquisitions.

A peine sommes-nous mouillés, que nous voyons arriver le *Roland,* grand croiseur pareil au *Primauguet* et qui, comme lni, arrive de France. Nous avons en face de nous l'*Agamemnon,* le graud cuirassé anglais, que les habitants de Hong-kong ont réclamé de la métropole, en constatant avec raison l'infériorité manifeste des forces navales anglaises en face de l'escadre française actuelle. C'est probablement l'application de la formule connue : *Si vis pacem...*

29 mars. — A bord du *Primauguet*. — En mer.

Nous restons trois jours à Hong-kong pour faire notre charbon que les Anglais nous mesurent avec parcimonie, pour ne pas violer la neutralité, et quelques rechanges. Nous apprenons, peut-être est-ce un racontar, que de nouveaux préliminaires de paix sont signés entre la France et la Chine. Nous garderions Kelung jusqu'à l'occupation complète des frontières du Tonkin. Si quelqu'un n'est pas content, c'est l'état-major du *Primauguet* : c'est bien la peine d'arriver de France, de briguer les embarquements pour la Chine, de brûler les étapes, pour arriver comme les carabiniers. Espérons avec eux que c'est une invention anglaise.


Le cuirassé anglais l'Agamemnon

Hier, une dépêche est affichée en ville : La Reine a ordonné la mobilisation des milices en Angleterre, l'armement de tous les bâtiments de guerre disponibles. Cela cause une grosse émotion ici; pourtant, on ne se méprend pas sur l'objectif de ces préparatifs belliqueux, et l'on sait bien que c'est avec les Russes que cela va chauffer. Il serait assez drôle que l'escadre française, après avoir été actrice, devînt spectatrice à son tour; nous avons maintenant assez

d'expérience pour bien juger les coups. Il y avait longtemps que cela était dans l'air, et les habitants de Hong-kong ne sont pas sans crainte sur l'effet d'un bombardement de la ville par les Russes, qui ont ici des forces assez imposantes. Aussi a-t-on commencé sur l'île quelques fortifications déjà armées de grosses pièces, et on les pousse avec activité. Les forces navales anglaises ne sont pas énormes; à part l'*Agamemnon,* il y a en Chine beaucoup de canonnières, mais pour la plupart de vieil échantillon et en bois. Tout cela ne résisterait pas beaucoup aux nouveaux croiseurs et aux cuirassés russes.



Dans la soirée, grand branle-bas à bord de l'*Agamemnon;* il se dispose à appareiller et embarque ses torpilleurs. Il en a deux tout petits sur le pont. L'embarquement se fait au moyen d'un mât de charge placé sur l'arrière, et avec les plus grandes précautions. Cette manœuvre, déjà délicate en rade, serait impossible en mer; alors, à quoi bon surcharger le bâtiment? Il appareille ce matin avant nous et sort par la passe de l'est.

Nous quittons la rade quelques instants après. Temps couvert, forte houle avec un peu de brise du nord-est. En route pour Kelung.

30 mars.

A peine dehors, nous avons été repris par l'éternelle brume; cela

nous retarde beaucoup, car il faut marcher avec lenteur dans ces parages fréquentés. Nous venons de croiser un grand vapeur, marchant à contre-bord, et que son sifflet seul nous a signalé. Il fait calme plat, la mer et le ciel sont de la même couleur grise, on est comme dans un nuage opaque, et cela fait un drôle d'effet d'entendre le sifflet sonore de ce paquebot s'approcher lentement, puis se taire peu à peu sans que l'on ait rien vu.

Cette après-midi, marchant à toute petite vitesse, l'officier de quart aperçoit droit devant et à deux cents mètres à peine une sorte d'îlot blanchâtre autour duquel volent en cercle d'innombrables oiseaux de mer. Il se précipite sur la barre, qu'il fait mettre toute d'un bord, et nous passons à ranger le prétendu îlot : c'est le cadavre d'une énorme baleine, qui doit venir du nord, et qui descend le long de la côte de Chine en servant de pâture aux cormorans.

1er avril. — A bord du *Primauguet*. — Kelung.

Notre arrivée à Kelung est encore retardée par la brume, et nous n'y arrivons que ce matin à midi. Nous y trouvons l'*Atalante,* le *Tonquin* et le *Volta.* Il s'y trouve aussi une petite canonnière, le *Feï-ho,* qui appartenait autrefois aux douanes anglo-chinoises, et que le *la Galissonnière* a prise au moment où elle voulait forcer le blocus de Tamsui. On a remplacé les officiers anglais qui la commandaient par un état-major français, et l'on a joint à l'équipage chinois quelques-uns de nos matelots. Quelques bâtiments de commerce anglais et allemands sont aussi sur rade, apportant du

charbon. Que dirait-on en France si l'on savait que nous sommes obligés de faire venir du charbon à Kelung, où il devait tant s'en trouver!

Nous apprenons par le commandant Trèves que l'amiral est parti avec le *Bayard*, la *Triomphante*, l'*Annamite* et la *Vipère*, emmenant quatre cents hommes d'infanterie de marine. On ne sait pas où il est allé au juste. Le *Primauguet* a l'ordre d'aller le chercher d'abord à Taï-wan-fu, port assez important sur la côte est de Formose, puis aux îles Pescadores. C'est probablement ce dernier point qu'il a l'intention d'occuper.

Nous profitons du reste de la journée et d'une éclaircie dans la brume pour descendre à terre. Rien n'est changé au premier abord depuis six mois; pourtant, partout où l'on voyait autrefois les ouvrages chinois, nous apercevons maintenant des pavillons français. Le mont Clément, à notre droite, paraît couronné d'un gros fort dont les talus encore jaunes attestent la nouveauté. Nous y sommes fortement établis, et les quelques pièces de campagne que l'on a eu bien du mal à y transporter commandent la rade et une grande partie des hauteurs environnantes.

Nous débarquons devant la maison occupée autrefois par la Compagnie de navigation Laprek; on en a transformé en hôpital les salles malheureusement trop petites. Devant la maison, pour y suppléer, on a installé deux grandes tentes en toile, qui regorgent aussi de malades : on juge du confortable qu'y doivent trouver ces malheureux. Depuis six mois, depuis le commencement de l'hiver, il fait dans ce trou de Kelung un temps affreux. La mousson de nord-est y souffle en tempête presque constamment, accompagnée d'une petite pluie fine et persistante; les chemins sont transformés en ruisseaux, et les communications sont très-difficiles avec nos postes avancés.

Nous entrons dans la ville de Kelung, dont la moitié seulement est occupée par nous. Nos soldats, légion étrangère ou infanterie de marine, et la compagnie de débarquement de l'*Atalante,* logent dans les maisons abandonnées et dévastées; on a établi des cantines dans quelques pagodes, des magasins dans les constructions un peu intactes, et les officiers ont fini par se faire des appartements presque présentables avec les débris de ce qu'ont laissé les habitants. Nous allons jusqu'aux avant-postes; ils sont à l'extrémité de la rue principale. On l'a barrée par une barricade de pierres, et deux sentinelles y veillent avec une attention soutenue, bien que les premiers postes ennemis soient encore assez loin. C'est que les Chinois sont d'une audace incroyable quand il s'agit de se procurer des têtes de Français; ils ont tenté souvent d'enlever nos factionnaires et ont malheureusement réussi à plusieurs reprises. Ils se cachent avec beaucoup d'adresse, grâce aux maisons mal démolies qui ne dégagent pas complétement les approches de nos positions; un homme s'avance avec une lanterne pour distraire l'attention de la sentinelle, puis deux d'un autre côté, et un seul moment d'oubli coûte généralement la tête au malheureux soldat. Cette méthode devenant trop dangereuse, ils ont tenté de déterrer nos morts pour les décapiter, et l'on a été obligé d'établir un poste au cimetière, pour empêcher ces monstrueuses mutilations.

Il est impossible de se faire une idée exacte des prodiges qu'a dû accomplir le petit corps expéditionnaire, quand on n'a pas vu les environs de Kelung par le temps que nous avons maintenant. Des avant-postes nous voyons tout autour de nous, à demi perdues dans la brume qui se reforme peu à peu, une série de hauteurs très-élevées,

formées d'une succession de pics broussailleux. Sur chaque sommet les Chinois ont construit un fort, entouré de hautes palissades et garni d'artillerie. L'un de ces forts, le plus important, couronne un des sommets les plus élevés de la seconde ligne des montagnes. On l'avait désigné sous le nom de « la Table ». Il dominait la route de Tamsui et les chemins qui devaient mener aux fameuses mines que nous n'avons jamais vues d'ailleurs que de fort loin. Le colonel Duchesne, qui commande le corps expéditionnaire, de concert avec l'amiral, résolut de s'en emparer. On a peine à croire à la réussite d'une pareille entreprise, quand, du point où nous sommes placés, on aperçoit à peine au milieu d'une brume épaisse ce sommet escarpé qu'il fallut escalader sous le feu des Chinois qui se défendaient bien, à travers une végétation touffue, par des sentiers de chèvre, rendus presque impraticables par la pluie continuelle. On s'en empara pourtant, et c'est maintenant une de nos positions avancées. Les Chinois ont plusieurs fois tenté de nous la reprendre, mais sans succès : le fait n'est déjà pas commun de voir des Chinois tenter des assauts à la baïonnette sur des positions françaises, mais il est dit que cette guerre sera pour nous une suite d'étonnements continuels.

L'amiral a dégarni un peu nos postes les moins en danger pour trouver les quatre cents hommes qu'il a emmenés aux Pescadores. Les ennemis se sont bien aperçus que l'escadre avait diminué avec la garnison depuis quelques jours; aussi paraissent-ils plus agressifs : ils canonnent fortement le sommet le plus avancé que nous occupons sur la route de Tamsui, et que nos troupiers ont surnommé,



L'AMIRAL COURBET VISITANT LES AVANT-POSTES A KELUNG.

je ne sais pourquoi, « *la Cage aux lions* ». Quand la brume se dégage un peu, on se tire les uns sur les autres, profitant d'une éclaircie pour se mieux tirailler. L'existence dans ces postes complétement isolés les uns des autres doit être triste et affaiblissante. Les ravitaillements sont une préoccupation continuelle, car les convois, forcés de circuler dans les broussailles par des chemins défoncés, peuvent être enlevés à tout instant, et dans tous les cas les transports, même de petits fardeaux, sont très-pénibles.



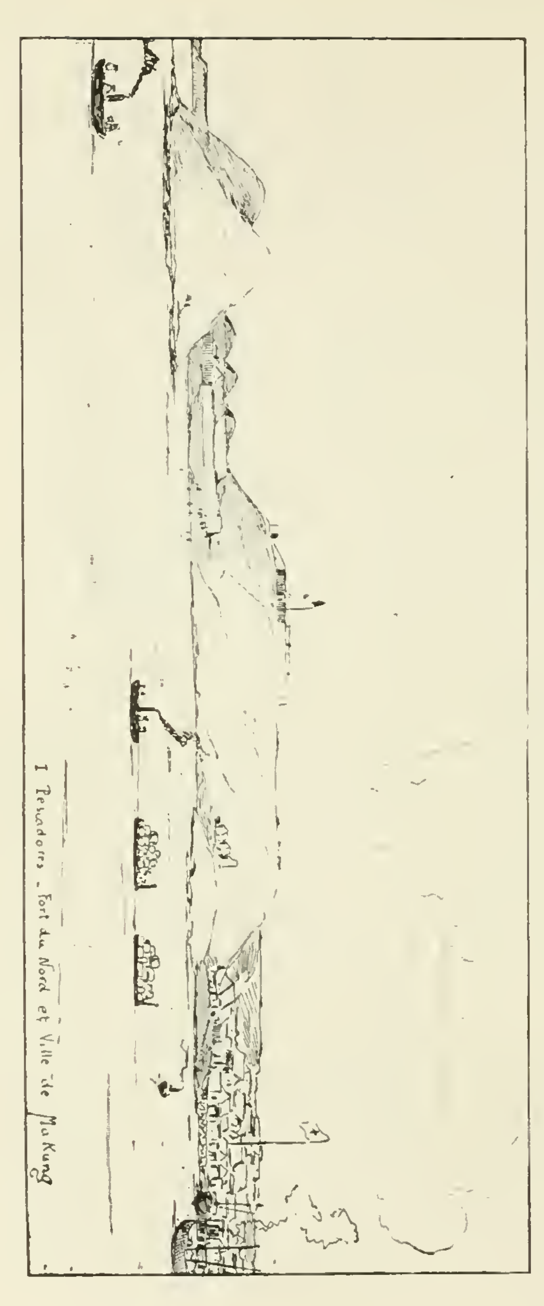
La légion étrangère, qui occupe les avant-postes de Kelung, a encore un bon air de santé ; tous ces gens-là viennent d'arriver d'Afrique, et l'on voit qu'ils ont du sang sous la peau. Il n'en est malheureusement pas de même de l'infanterie de marine, épuisée par les campagnes successives du Tonkin et de Formose, dans des climats également meurtriers. Après avoir souffert de la chaleur et des fièvres du Tonkin, elle est venue directement ici, où l'attendaient le froid et la fièvre algide. Il faut avoir une énergie peu commune pour résister pendant six mois à l'épouvantable temps qu'il fait à Kelung; cette brume continuelle et cette petite pluie pénètrent tout de leur humidité persistante et, raccourcissant les horizons, donnent à tout ce qui vous entoure une tristesse et une obscurité navrantes. Ces braves gens gardent cependant, malgré leurs figures hâves et anémiées, sous leurs uniformes en lambeaux, un air de résolution et d'énergie qui montre bien que ceux qui ne tomberont pas en route,

improvisé : c'est que les troupes sont en ce moment à terre, occupées à continuer la destruction des forts ennemis. Deux de ceux-ci garnissent l'entrée de la baie de Makung. Le plus considérable est à la pointe nord, et nous apercevons ses batteries criblées d'obus et en partie détruites; derrière lui est construite la petite ville de Makung, dont quelques maisons brûlent.

La prise des îles Pescadores, malheureusement arrivée un peu tard, puisque les préliminaires de paix sont signés, est, de l'avis de tous les marins, une des plus belles opérations de l'amiral Courbet. Comme toutes les précédentes, il l'avait préparée longtemps à l'avance, et ce n'est que le manque d'hommes qui l'a forcé à ne pas prendre plus tôt possession de ce point, où son escadre aurait trouvé un excellent mouillage d'hiver, bien placé pour bloquer Formose, et commandant tout le chenal entre la grande île et la côte de Chine.

On est frappé d'admiration en lisant les ordres du jour qui ont précédé le départ de l'escadre pour les Pescadores. L'amiral y développe son plan avec une netteté mathématique et une prévoyance qui ne laisse rien au hasard. Malgré tous les renseignements dont il s'était entouré, il restait des doutes sur l'existence d'une batterie assez forte qui, placée dans la baie de Siauki, au nord du phare, aurait battu l'entrée.

L'amiral indiquait à chacun des bâtiments qui l'accompagnaient le poste de mouillage qu'il devait prendre dans le cas où cette batterie existerait : c'était le plan numéro 1. Si elle n'existait pas, les bâtiments devaient occuper les postes du plan numéro 2; un pavillon, correspondant à chacun de ces plans, était désigné, et suivant celui des deux qui serait hissé, les commandants devaient se conformer à



l'un ou à l'autre. L'amiral n'avait ainsi aucun ordre à donner au moment décisif. Cette batterie n'existait pas.

Tout se passa avec la plus grande régularité. Les forts chinois furent détruits les uns après les autres, malgré une résistance assez vive, sans qu'aucun de nos bâtiments reçût un seul projectile, et surtout sans que personne fût blessé, ce qui était la constante préoccupation de l'amiral. Les batteries chinoises étaient construites d'après les dernières méthodes adoptées en Europe; la plupart de leurs pièces placées en barbette furent longues à démonter, et ce n'est qu'en les couvrant d'obus que les hotchkiss parvinrent à empêcher les servants de continuer leur feu. Le plan de défense a été fait et appliqué par un officier anglais dont on a re-

trouvé le journal, tenu régulièrement jour par jour, dans le fort de Makung.

La marche à terre a pleinement réussi. Hier soir, le commandant Lange a prévenu l'amiral par dépêche qu'il avait fait sauter un camp retranché abandonné où se trouvaient de grands approvisionnements.

L'amiral m'a donné l'ordre de lever le plan du mouillage intérieur de Makung, dont il n'existe qu'un petit plan anglais; je le compléterai ensuite par toute la grande baie de Ponghou, qui constitue elle-même un mouillage excellent. J'aurai pour cela la *Vipère* d'abord, aussitôt qu'elle sera libre, puis le *Feï-ho,* qui sera spécialement attaché à l'hydrographie.

J'ai retrouvé avec plaisir toutes mes anciennes connaissances du *Bayard;* que de félicitations j'ai dû leur adresser! et comme ils ont eu du nouveau à m'apprendre sur les affaires de Sheï-poo et de Ningpo! Mais aussi quel intérêt prennent toutes ces aventures dans la bouche de ceux qui en ont été les héros et qui paraissent trouver tout naturel d'avoir ainsi risqué leur vie, sur un ordre de l'amiral! Ce dernier ne m'a pas paru changé du tout : un peu fatigué peut-être, mais toujours aussi jeune et aussi gai. Il paraît enchanté de posséder enfin un mouillage où les bâtiments puissent éteindre leurs feux, ce qu'il s'est empressé de faire faire à tout le monde. Le *Bayard* le fera pour la première fois depuis huit mois. Tous les bâtiments vont se livrer à une toilette dont ils ont bien besoin, et les commandants en second vont pouvoir faire des orgies de peinture.

12 avril. — Makung. — A bord de la *Vipère*.

Les îles Pescadores sont en très-grand nombre, mais les trois principales, Fisher, Pehoë et Ponghou, comprennent entre elles une large

baie qui, comme je l'ai dit, constitue un excellent mouillage. Pourtant ces îles sont si basses que la brise y passe sans obstacles, et la mer dans cette grande baie peut parfois devenir gênante pour les communications.

Dans l'île Ponghou s'ouvre le petit port au fond duquel est bâtie la ville de Makung; le mouillage y est excellent, et la profondeur suffisante pour les plus grands cuirassés. Aussitôt mon plan rédigé, l'amiral y a marqué à trois cents mètres les uns des autres une série de postes de mouillage qui permettent à vingt-huit bâtiments d'y tenir à l'aise.



Mon travail a été interrompu pendant une journée par un débarquement qui a dû avoir lieu et que la *Vipère* devait surveiller. Le *d'Estaing* en croisant autour des îles a attrapé l'autre jour un affreux petit bâtiment anglais, le *Pingon,* qui se rendait à Formose chargé de neuf cents soldats chinois et de deux grands mandarins. Ces malheureux étaient entassés dans la cale de ce petit caboteur et y vivaient dans un état de saleté épouvantable. On a voulu les débarquer pour voir si le bâtiment ne contenait pas des armes et des munitions, et l'on devait les mettre à terre sur une petite île qui se trouve près de Port-Makung. La *Vipère* devait servir de factionnaire pour les garder. On a changé d'avis ; on a mis les prisonniers par détachements sur les bâtiments en rade, et un peu à



PRISE DES ILES PESCADORES.

Le *Bayard* entre dans le port de Makung.

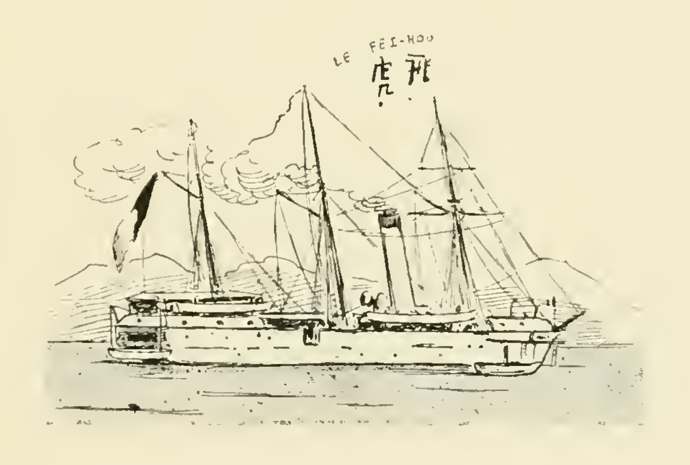
terre; ils servent aux corvées, briquent le pont et commencent à se faire à cette existence, pendant laquelle ils sont d'ailleurs bien nourris, ce qui ne devait pas leur arriver tous les jours autrefois. Ceux que l'on a mis sur le *Bayard* ont tenté pourtant de se sauver. On les avait mis en parc sur le pont, gardés par des factionnaires, quand, vers minuit, ils se levèrent tous en tumulte, et un certain nombre sautèrent à l'eau; les factionnaires crient aux armes, les officiers sautent sur leurs revolvers et montent précipitamment sur le pont, croyant à une révolte; il n'en était heureusement rien, mais trente-six Chinois se sauvèrent à la nage. Les autres ont pris leur sort en patience et travaillent fort bien. Cette histoire de la prise du *Pingon* est assez originale. En l'envoyant en croisière, l'amiral avait dit au commandant du *d'Estaing*: « Trouvez-vous à telle heure, tel jour, en tel point, vous y trouverez le *Pingon* et vous l'amènerez ici. » Il doit y avoir quelque bonne trahison anglaise là-dessous.

L'amiral est tombé malade hier et s'est alité. Il doit évidemment succomber à la fatigue qu'il s'est imposée depuis ces quelques jours. Constamment à terre, visitant l'ambulance, suivant les enterrements que cette affreuse fièvre algide rend, hélas! si fréquents, inspectant les forts que l'on répare, activant les installations à terre comme si nous devions toujours occuper ces îles, il déploie une énergie incroyable; malgré tous les conseils, il ne veut pas se ménager. Il ne mange presque plus, et l'on a fait venir de Hong-kong une vache laitière, pour lui qui ne peut supporter le lait conservé. Il paraît pourtant presque décidé à se rendre au Japon aussitôt que le *Turenne* sera arrivé avec l'amiral Rieunier; ce serait peut-être là le meilleur moyen de le rétablir rapidement, mais il n'est pas homme à abandonner son poste tant qu'il s'y jugera utile.

15 avril. — A bord du *Feï-ho.*

Le *Feï-ho* vient d'être décidément mis à la disposition de l'hydrographie. Il est commandé par un lieutenant de vaisseau et a comme état-major deux aspirants, MM. d'Andrezel et Linkenhelt, avec lesquels je finis le levé de l'intérieur des îles.

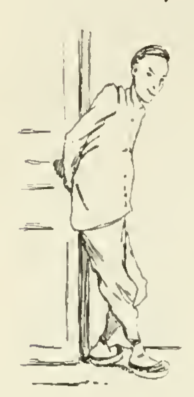
Nous sommes très-confortablement à bord de ce petit vapeur. Comme tous les bâtiments anglais de ce genre, il est admirablement compris pour les pays chauds. Nous sommes complétement entrés dans la coquille de nos prédécesseurs; nous couchons dans leurs lits, nous utilisons leur matériel, et nous avons pour nous servir un cuisi-



nier, un maître d'hôtel et trois domestiques, le tout chinois et parfaitement stylé. N'était l'affreuse cuisine anglaise dont, malgré nos protestations, le marmiton chinois continue à nous empoisonner, nous serions parfaitement heureux sur le *Feï-ho.* Il est tout à fait ce qu'il faut pour un bâtiment hydrographe, petite vitesse, calant peu d'eau, manœuvrant assez bien avec ses deux hélices et pouvant

hisser deux petits canots à vapeur. On n'aurait pas mieux fait sur commande. Pourvu que nous le gardions !

Le *Champlein* arrive hier soir, annonçant la nouvelle officielle de la signature des préliminaires de paix : ce sont les premiers qui se confirment. Nous gardons Kelung comme gage jusqu'à l'occupation complète du Tonkin, mais il n'est pas question des Pescadores. Si nous pouvions les garder, quelle superbe position en face de la Chine, et quel bon tour à jouer aux Anglais ! C'est un établissement militaire de premier ordre que l'on pourrait faire ici; nous commanderions tout le chenal de Formose, et nous séparerions la grande île de la côte; d'un moment à l'autre nous pouvons fondre sur un point quelconque du continent. Mais il faudrait y faire de formidables travaux de défense, et l'on a déjà commencé les études; une fois fortement établis, nous serons une menace continuelle pour Pékin, et nous aurons de quoi contre-balancer l'action éventuelle des Chinois sur la frontière du Tonkin. Espérons qu'ils ne comprendront pas toute la portée de la position qu'ils nous laisseraient, et qu'ils nous feront ce petit cadeau, puisque nous avons l'air de ne rien vouloir exiger d'eux et d'attendre, au contraire, tout de leur bonne volonté.

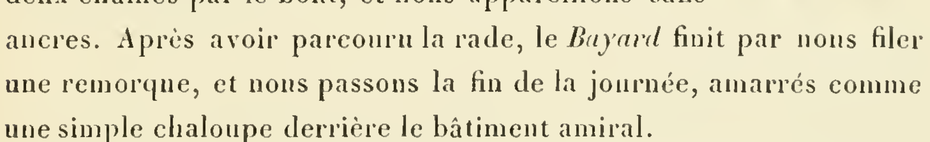


18 avril. — A bord du *Feï-ho*.

Nous sommes au moment du changement de mousson, en sorte que nous passons alternativement du beau temps de sud-ouest à la brume, au vent et à la pluie du nord-est. Dans ce dernier cas, cessation du travail.

En général, par ces coups de vent les bâtiments tiennent bien. L'é-

légant *Pingon* a fait exception la dernière fois. J'ai rarement vu une carcasse plus laide que ce caboteur. On l'a armé, après l'avoir vidé et désinfecté, avec un état-major français et quelques hommes d'équipage. Malgré les efforts de ceux qui le montent, il est encore loin d'être beau. Il était mouillé dans la petite baie qui s'ouvre devant Makung, et est allé s'échouer par le travers sur une pointe de roches. On a donné l'ordre au *Feï-ho* d'aller le tirer de là. Nous avons mouillé nos deux ancres de bossoir, et pendant que nous nous halions dessus, tout en faisant en avant, nous tirions le *Pingon* par le travers pendant que lui-même, avec une ancre du *Bayard*, tâchait de se déplacer en avant. C'est de ce côté qu'il parvient à se dégager; mais comme il ne largue pas nos remorques, nous sommes jetés par l'arrière sur la pointe de roches d'où il venait de se tirer; nous chassons en même temps, et nos deux ancres viennent l'une sur l'autre. Impossible de nous en tirer autrement qu'en filant successivement nos deux chaînes par le bout, et nous appareillons sans ancres. Après avoir parcouru la rade, le *Bayard* finit par nous filer une remorque, et nous passons la fin de la journée, amarrés comme une simple chaloupe derrière le bâtiment amiral.



D'ailleurs, le *Pingon* était allé se remettre sur une pointe voisine, et ce n'est que le lendemain que nous finissons par le tirer définitivement de ces endroits dangereux.

Les îles Pescadores sont assez habitées. Sur les trois principales îles, on trouve un grand nombre de villages; les maisons sont généralement petites, couvertes en tuiles sombres, entourées d'un petit jardin enclos de murs, et construites en morceaux de corail, dont les

bancs abondent autour et à l'intérieur des îles. Les habitants ne vivent à peu près que de pêche, ce qui a fait donner le nom à l'archipel;  malgré la nature caillouteuse et aride du terrain, ils ont pourtant quelques champs de maïs ou de patates. Tous ces braves gens sont d'un naturel très-doux; ils nous reçoivent toujours sans animosité, et après un moment de défiance bien naturelle, ils ont repris leur existence habituelle. Comme on le leur a ordonné, ils sont venus faire enregistrer leurs sampans à bord du *Bayard* et fournissent abondamment toutes les tables du produit de leurs pêcheries.

Cet archipel serait fort habitable pour des Européens. Il ne faut pas juger de son état sanitaire par celui que présente le corps expéditionnaire. La fièvre algide que nous avons apportée de Kelung continue ses ravages, mais les îles bien aérées par les brises du large doivent être dans des conditions excellentes de salubrité. La chaleur y est déjà très-forte, mais Hong-kong n'a rien à leur envier à ce point de vue, et cela n'a jamais été un obstacle au développement d'un établissement de ce genre.

Les promenades sont rares à terre et d'ailleurs peu intéressantes. Il y a tout au plus trois arbres dans toutes les îles, et ils abritent comme d'habitude deux ou trois grandes pagodes. Le reboisement s'impose si l'on veut donner un peu de pittoresque aux environs de Makung.

20 avril.

Hier, le *Roland* est arrivé de Hong-kong à la nuit tombante. Au

lieu de le laisser mouiller à son poste habituel, on l'a mis en quarantaine à l'entrée de la rade. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Le gaillard d'avant, qui n'est jamais en retard pour expliquer n'importe quoi, raconte que les hommes de l'embarcation, qui est allée chercher les dépêches à bord du *Roland,* ont interrogé le factionnaire de la coupée, et que celui-ci leur a appris qu'ils venaient apporter la nouvelle de la reprise de Lang-son par les Chinois; nous aurions été repoussés jusqu'à Chu. On reconnaît bien là l'imagination du mathurin. De plus, les préliminaires de paix auraient été confirmés, en sorte que c'est le moment où ils sont vainqueurs que les Chinois choisiraient pour faire la paix. Tout cela est bien bizarre, et pourtant cette mise en quarantaine du *Roland,* qui est reparti presque aussitôt, pourrait bien avoir comme explication le désir qu'a l'amiral qu'une mauvaise nouvelle comme celle-là ne se répande pas dans l'escadre. Si c'était là son but, il a parfaitement réussi, mais nous sommes maintenant plus émus que si nous avions la certitude de quelque désastre.


Femme des Pescadores

L'amiral s'est alité ces jours derniers; en allant lui porter mon dernier plan, je l'ai trouvé couché, pâle et fatigué; malgré sa faiblesse, il continue à recevoir tout le monde et à donner des ordres. Il a eu une forte attaque de dyssenterie, et le médecin en chef du *Bayard* nous dit qu'il redoute fort pour l'amiral une seconde crise pareille à celle-ci. Ce qu'il lui faudrait, c'est un changement d'air, et, après avoir

repoussé absolument toute idée de départ tant que la paix n'a pas été signée, il semble admettre la possibilité d'un voyage au Japon maintenant que les affaires sont en voie d'amélioration.

30 avril.

Les torpilleurs 45 et 46 n'ont pas de chance. Ils ont été perdus tous les deux par les bâtiments chargés de les amener de Kelung ici. Il est vrai que nous avons eu une série de gros temps du nord-est, et la remorque de ces torpilleurs avec la mer énorme qui se fait vite dans le canal de Formose est chose très-dangereuse. C'est le *d'Estaing* qui a perdu le 46. La remorque a cassé pendant la journée; on a pu suivre le torpilleur jusqu'à la nuit, puis on l'a perdu de vue. La lumière électrique aurait été là bien utile. Le même accident était arrivé au *Château-Renaud* remorquant le 45 de Saïgon à Halong, il y a deux ans; mais il avait pu retrouver son torpilleur avec sa lumière électrique et profiter d'une embellie pour le reprendre à la remorque. Le *d'Estaing* n'avait pas d'appareils, et il dut renoncer à cause de la brume et de la proximité de la terre à continuer ses recherches. L'amiral envoya le lendemain une escadre de quatre bâtiments pour fouiller tous les environs du point où le *d'Estaing* avait perdu le 46; les recherches ont été infructueuses; il a dû couler; il avait déjà fait un long service dans de mauvaises conditions, et les tôles de la coque n'étaient peut-être plus en bon état. Cela vaut mieux que s'il était allé s'échouer sur la côte de Chine, ce qui aurait procuré aux Célestes l'occasion d'une victoire facile dont ils auraient fait grand bruit dans les journaux et dans la *Gazette officielle de Pékin*.

Nous voyons successivement passer en rade tous les bâtiments de l'escadre, qui viennent à leur tour faire leur charbon, éteindre leurs feux et se nettoyer dans l'excellent mouillage de Makung. Puis ils repartent continuer le blocus du riz à l'embouchure du Yang-tze, ce qui est bien, paraît-il, le métier le plus ingrat. Visiter continuellement de gros charbonniers sur lesquels, y aurait-il quelque chose, on ne découvrirait rien, car il est impossible en mer de changer de place tout le chargement d'un bateau pour aller fureter dans les coins de la cale; aller et venir devant l'entrée du Yang-tze, souvent par des brumes épaisses et toujours au milieu de violents courants; tout cela n'est pas distrayant, et ces voyages à Makung deviennent de véritables vacances pour les bloqueurs. Ils ont eu pourtant un succès, l'autre jour: on a pris un bâtiment anglais, le *Wawerley,* surchargé de plomb et de salpêtre; il était tellement bondé qu'il y avait du soufre en sac jusque sous les lits et dans les marmites que l'on n'employait pas. Il constitue maintenant avec le *Pingon* la flotte prisonnière des Pescadores; mais il vaut mieux que ce dernier. On va probablement le vendre à Saïgon.

7 mai.

Petite visite à terre à nos établissements de Makung.

Dès l'arrivée, on a poussé avec activité les travaux d'installation, comme si nous ne devions jamais plus quitter le pays. M. Lahitte, ingénieur des constructions navales, appelé de Kelung, a établi des appontements où peuvent accoster nos embarcations à toute heure de marée. La direction du port a été mise sous le commandement de M. Ferrand, capitaine de frégate, qui, établi à terre, veille à la concentration de tous les approvisionnements que l'on apporte de Kelung

ou de France. D'énormes tas de charbon s'élèvent déjà sur la plage à côté de deux machines à distiller qui fourniront à nos soldats de l'eau meilleure que celle du pays.

Les pagodes et les maisons un peu spacieuses ont été transformées en magasins qui portent au fronton des lettres et des numéros comme dans un arsenal. Les prisonniers chinois sous la conduite de quelques soldats transportent des magasins aux forts les approvisionnements et les munitions. Nos troupiers leur commandent en leur envoyant les quelques mots d'annamite qu'ils


Pêcheur des Pescadores.

ont appris au Tonkin, et les autres leur répondant en chinois, il se forme une espèce de sabir avec lequel tout le monde se débrouille

comme on peut, mais où les coups de bambou servent de ponctuation.

Je passe devant l'ambulance établie dans une des maisons un peu dégagées des environs. Elle est malheureusement remplie de malades; au-dessus d'elle flotte le pavillon de Genève; toutes les fois qu'un malade est perdu, on le met en berne. Cela sert de signal à l'aumônier du *Bayard,* qui vient à terre administrer le moribond : l'avons-nous vu amener souvent, ce triste pavillon!



La ville est pleine de décombres au milieu desquels on a tâché de percer quelques rues. Pourtant, depuis les nouvelles de la paix, les travaux se sont ralentis et ont même presque cessé. On remue encore quelques pierres que l'on transporte dans de petites charrettes légères traînées par des mulets. Il y a quelques coins assez pittoresques dans cette petite ville : un arbre poussé au-dessus d'une pagode, plusieurs maisons de grands mandarins très-grandes et très-dorées où se sont installés des officiers; mais tout cela a été abandonné par les habitants réfugiés dans les villages voisins, et la ville ne renferme plus que des soldats ou des coolies.

En suivant la côte, j'arrive rapidement au grand fort de la Pointe nord. Il est occupé par l'infanterie de marine et les compagnies de débarquement. On y pénètre par une poterne ornée de caractères chinois et au-dessus de laquelle deux timoniers sont occupés à télégraphier à bras avec le bâtiment amiral. Nos hommes sont cantonnés tant bien que mal dans des paillottes plus ou moins solides, mais l'état sanitaire est heureusement bon parmi eux. Les officiers occupent une grande maison au centre du fort, sur une place bien dégagée où s'alignent les petites pièces de soixante-cinq des compagnies de

l'escadre. Les murs ont bien été un peu ébranlés par le bombardement et offrent des inclinaisons inquiétantes; les toits sont peut-être légèrement perméables, mais on est, somme toute, à l'abri du soleil, et l'existence y est très-supportable.

Pour augmenter la gaieté du séjour aux Pescadores, on donne même des représentations, pour lesquelles la grande maison paraît toute disposée. Les costumes sont simples et les pièces aussi; mais tout le monde s'amuse, et c'est l'essentiel. Après la pièce, tout l'auditoire entonne la chanson du corps expéditionnaire, composée tout récemment par un sous-officier, et que l'on chante sur l'air des *Gamins de Paris* (?) Elle est intitulée: *les Premiers Héros de Formose;* les vers ne sont pas parfaits, mais ils s'adaptent bien à la musique, et en entendant toutes ces voix mâles de soldats chanter avec conviction ces couplets qui racontent ce qu'ils ont fait, on se sent tout de même un peu empoigné. Je vais la citer en entier; elle raconte à sa manière, qui n'est pas mauvaise, la campagne de Kelung, et se termine par une dédicace à l'amiral Courbet, l'objet du culte de tous ces braves gens.





LA PORTE DU FORT DU NORD (Makung).

LES PREMIERS HÉROS DE FORMOSE

CHANT PATRIOTIQUE

Paroles de LEFÉBURE, caporal à la 25[e] d'infanterie de marine.

Air : *les Gamins de Paris.*

PREMIER COUPLET

O vous, là-bas, dans vos foyers paisibles,
Écoutez tous la gloire de vos enfants.
Quoique éloignés de ces terres fertiles,
Pouvez encore applaudir à leurs chants.
Vous pouvez voir que leurs cœurs magnanimes
N'ont un instant oublié leur devoir,
Et qu'à jamais ces couplets unanimes
Soient répétés dans un commun espoir :

REFRAIN

Honneur à la marine,
A ses fameux combats,
Et que chacun s'incline
Devant ces nobles soldats!
A travers la mitraille,
Ils ont, tous ces guerriers,
Doué le champ de bataille
De leur sang et de leurs lauriers!

DEUXIÈME COUPLET

On a chanté l'infanterie de marine :
On chante encor le succès des vaillants,
Qui ont porté sur les frontières de Chine
L'honneur et la gloire des vrais combattants!
La gloire chez eux jamais ne se repose,
C'est sur leurs bras qu'elle retrouve un appui,
Ils l'ont semée dans les champs de Formose!
Que tout Français répète donc ce cri :

Refrain : Honneur, etc.

TROISIÈME COUPLET

Le premier jour de leur entrée en rade,
Un officier partit parlementer.
Mais les Chinois, d'un geste de bravade,
Lui répondirent qu'ils sauraient résister.
Répondant aussitôt à leur audace,
On voit alors éclater au lointain
Nos projectiles qui lançaient dans l'espace
Des blocs de terre et des lambeaux humains!

Refrain : Honneur, etc.



Interprète

QUATRIÈME COUPLET

Dès que l'on eut bombardé leurs redoutes,
L'amiral ordonne le débarquement.
Nos braves poursuivent les Chinois en déroute,
Qui laissent entre nos mains le fort Clément.
La route était bordée de leurs victimes,
Les forts chinois deviennent nos logements.
Alors on voit flotter sur toutes les cimes
Les trois couleurs, puis on entend ce chant :

Refrain : Honneur, etc.

CINQUIÈME COUPLET

A Kelung, ils n'étaient qu'une poignée,
Et c'est ainsi qu'ils gardèrent les forts.
Les pieds dans l'eau, le corps sous la rosée,
Ils étaient là, attendant les renforts!
Sitôt qu'il en fut arrivé de France,
L'écho retentit du cri : En avant!
Ils s'élancèrent le cœur plein d'espérance,
Mais cent dix braves y dorment maintenant!
Refrain : Honneur, etc.

SIXIÈME COUPLET

Nos ennemis sur des crêtes élevées,
Cerclées de bambous, pleines de gabions,
Avaient juré d'arrêter notre armée,
Devant ce fort surnommé « Cage aux lions ».
Nos soldats, à la première escarmouche,
S'emparent du fort en plantant leur drapeau,
Et bondissent, sans une seule cartouche,
Sur d'autres forts qu'ils enlèvent d'assaut!
Refrain : Honneur, etc.

SEPTIÈME COUPLET

En souvenir de nos compagnons d'armes
Qui sont restés sous le feu des Chinois,
Quoique nos yeux aient bien versé des larmes,
Applaudissons-y tous de notre voix...
Étant tombés aux coups de la mitraille,
C'est le seul chant devant les mémorer.
S'unissant à leurs nobles funérailles,
Que tout Français veuille bien répéter :
Refrain : Honneur, etc.

DÉDICACE A L'AMIRAL COURBET

Grand homme de nos jours, compagnon de Neptune,
Nous te donnons le sceptre de ces flots écumants,
Qui gardent en souvenir de ces jours de fortune
Tes braves inconnus, ô France! tes enfants!
Nous vous rendons honneur, ô marins héroïques!
Infanterie de marine, ton nom est glorieux;
Bataillons étrangers, nobles soldats d'Afrique,
Les chants de vos succès ont ébranlé les cieux!

20 mai. — A bord du *Tonquin*. — Makung.

Le *Bayard* vient de partir pour Kelung, où l'on va probablement tout préparer pour l'évacuation, qui paraît décidée. Ici aussi on laisse interrompus tous les travaux à terre. Il paraît certain que l'on ne gardera pas ce point stratégique important, qui nous aurait si large-



ment dédommagés de toutes les fatigues de la campagne. Si nous ne gardons rien, à quoi auront servi les magnifiques opérations de cette belle escadre, telle qu'un amiral n'en a jamais eu sous ses ordres depuis bien longtemps, et les dévouements, les sacrifices de tous ces équipages et de ces soldats? L'amiral doit être bien attristé de tous ces abandons successifs; il doit être atteint plus que nous tous, comme Français, comme soldat et comme chef.

Quelques jours avant le départ de l'amiral pour Kelung, il y a eu aussi une grande représentation à bord du *Bayard*. L'amiral y assistait avec le commandant Lange, de l'infanterie de marine, et l'amiral Lespès. Il paraissait gai, quoique fatigué, et son bon sourire encourageait les acteurs, qui se sont livrés à des pantomimes assez drôles.

La paix, presque signée, a eu pour conséquence de faire rendre aux douanes anglaises le *Feï-ho* et de me procurer un nouveau déménagement. Je suis maintenant sur le *Tonquin*, où l'on ne peut pas se plaindre de la petitesse du logement, car il n'y a personne sur cet énorme transport.

12 juin. — A bord de la *Comète*. — Makung.

Nous revenions hier matin de la pointe Li-tsi-tah avec la canonnière *la Comète;* tout était comme d'habitude en rade, et je me réjouissais d'annoncer à l'amiral la fin de ce travail qui paraissait l'intéresser, quand nous sommes accostés par un canot à vapeur, qui se rend au phare. Il remet une lettre au commandant, qui, étonné, l'ouvre et pâlit subitement. Elle lui annonçait la mort de l'amiral Courbet hier soir à dix heures. Il est impossible de rendre notre stupeur. On le savait malade, mais jamais l'idée d'un dénoûment pareil ne s'était présentée à nous, ou alors on l'avait repoussée avec horreur. Lui, qu'un triomphe unique attendait au retour, après une campagne qui l'avait élevé si haut que personne en France n'eût osé se dire à son niveau, ne pouvait mourir misérablement dans ces îles chinoises que nous n'aurons même pas la consolation de garder. Il semblait que, étant si nécessaire, il ne pouvait un jour manquer à sa tâche, car le vide qu'il laisse après lui fait peur à imaginer. Il avait réuni en lui

la confiance et l'espoir de nous tous qui étions sous ses ordres, confiance bien nécessaire si loin de la patrie qu'il nous montrait à bien servir, espoir indispensable dans une guerre de ce genre, où le but est presque toujours resté invisible, et qui, dans ces conditions, nécessitait de la part de tous une abnégation et une énergie plus grandes.

A peine mouillés, nous nous rendons à bord du *Bayard*. Tout le monde y est encore sous le coup de l'affreux malheur, et toutes les figures des officiers, comme des matelots, sont également abattues. On ose à peine se parler, tant l'angoisse vous étreint à la gorge, et quand on le fait, c'est pour se rappeler les preuves d'affection ou d'estime qu'il a données à chacun de nous. Pour nous tous, qui l'avons approché de si près, le souvenir du glorieux amiral disparaît, et il ne reste plus devant nos esprits abattus qu'un protecteur amical et adoré, que nous eussions été fiers d'accompagner en France dans un retour triomphal.

Le lendemain, une messe est dite à bord du *Bayard* par l'abbé Rogel. Le cercueil a été déposé sous la dunette, à la place où l'amiral avait établi sa table de travail. Tous les bâtiments ont envoyé des détachements de marins, et l'infanterie de marine et la légion étrangère sont représentées par quelques hommes armés. Après la messe, l'amiral Lespès prend la parole, et bien des officiers de l'escadre, qui étaient présents là, ont senti les larmes les étouffer et ont partagé l'émotion de l'amiral, quand, d'une voix entrecoupée, il a lu le discours suivant, qui répondait si bien à la pensée de tous :

« Messieurs,

« C'est avec le sentiment de la plus vive douleur et l'émotion la plus profonde que je m'approche de ce cercueil pour dire, au nom de l'escadre de l'Extrême-Orient et du corps expéditionnaire de Formose, le suprême adieu à notre glorieux et bien regretté commandant en chef. Ai-je besoin de vous parler de l'amiral Courbet? Comme moi, vous le connaissiez tous; comme moi, vous l'appréciiez et l'aimiez tous, car jamais nature plus franche et plus loyale ne s'est montrée au grand jour.

« Ferme et brave avant tout dans l'action, dévoué à tous ses devoirs, sympathique et affectueux, il suivait jusqu'aux plus humbles avec le même intérêt bienveillant, et il savait unir la plus vaste intelligence, l'esprit le plus ouvert et le plus cultivé aux plus mâles qualités du caractère.

« Je pourrais vous détailler ses brillants services, dont les dernières et glorieuses étapes portent des noms désormais historiques : Thuan-an, Son-tay, rivière Min, Kelung et Makung. Je me contenterai de les résumer d'un mot, en disant que sa vie entière a été uniquement consacrée à son pays. Le patriotisme le plus élevé a toujours inspiré du même souffle ardent son âme grande et généreuse, lui traçant la voie qu'il a suivie jusqu'au bout, en faisant sienne la belle devise du vaisseau sur lequel flottait son pavillon.

« Mais déjà sa santé, affaiblie sous toutes les latitudes, ne répondait plus à ce qu'il réclamait d'elle, à ce qu'il lui imposait chaque jour, et c'est par un coup soudain et imprévu qu'il a été enlevé à notre affection et à notre admiration, au moment où il allait pouvoir goûter un repos si noblement gagné.

« A côté du chef vénéré et respecté, laissez-moi vous dire, Messieurs, qu'il y avait pour moi comme pour beaucoup d'entre vous, pour tous sans doute, un ami sûr et dévoué, toujours aimable et bienveillant. Nos regrets n'en sont que plus amers. Ils seraient sans consolation s'il ne nous restait un grand exemple à suivre, celui d'une existence bien remplie.

« Adieu, mon cher amiral! Adieu, Courbet! Ton nom sera brillant dans l'histoire de ton pays; il restera aimé et honoré dans nos cœurs. »

L'équipage du *Bayard* et les détachements défilent devant le cercueil, simplement recouvert d'un pavillon tricolore, et sur lequel brillent l'épée et l'uniforme de vice-amiral. Toutes les demi-heures le *Bayard* tire un coup de canon, et les compagnies de débarquement à bord des bâtiments, alternant avec les troupes placées à terre sur les terre-pleins du fort Makung, tirent des feux de salve.

16 juin. — A bord du *Bayard*. — Makung.

Le lendemain de la mort de l'amiral Courbet, le *Roland* nous apportait la nouvelle de la ratification des préliminaires de paix. Nous gardons Kelung et les Pescadores jusqu'à ce que l'on ait occupé les frontières du Tonkin. Tout doit être évacué vers le 9 juillet. Quelle influence aurait pu avoir sur les dispositions pacifiques de nos ennemis la nouvelle de la mort de l'amiral, si elle était arrivée quelques semaines plus tôt! Il était dit que jusqu'à son dernier moment, rien que par le prestige de son nom, alors que lui-même, hors d'état d'agir, n'était plus à redouter, il rendrait service à son pays, et l'on dirait qu'il a tenu à ne mourir que lorsqu'il a senti sa tâche bien terminée.

Le *la Galissonnière* et le *Lutin,* avec les deux grands transports *le Tonquin* et *l'Annamite,* partent pour Kelung, où l'on va faire immédiatement l'évacuation. Cette opération délicate a été réglée depuis longtemps dans ses moindres détails entre l'amiral Courbet et le commandant Duchesne. Des routes ont été préparées pour retirer plus facilement les pièces établies dans nos postes avancés, et la retraite marquée par étapes, en cas de velléités guerrières des Chinois.

Ici, on procède au rembarquement de tous les approvisionnements et du charbon que l'on avait mis à terre depuis un mois. C'est pour nous une tristesse de plus d'abandonner ces îles que l'amiral comptait garder pour toujours, et qui nous sont maintenant sacrées, comme le tombeau de notre commandant en chef. Il n'aura pas eu, du moins, la pénible tâche de présider à l'évacuation de ces deux points dont l'occupation n'avait fait qu'augmenter sa gloire : Kelung, dont chaque sommet est arrosé du sang de ces soldats dont il ménageait la vie avec tant de sollicitude ; les Pescadores, qu'il rêvait de donner à la France comme une position militaire et commerciale que nous ne retrouverons de longtemps.

L'amiral Lespès reçoit l'ordre de renvoyer le *Bayard* en France, avec le corps de l'amiral Courbet et tout son état-major.

23 juin. — A bord du *Bayard.* — En mer.

Nous sommes en route pour la France. Nous avons appareillé aujourd'hui à deux heures, de Port-Makung. Au moment de notre départ, le *la Galissonnière* a salué de quinze coups de canon ; les hommes de tous les bâtiments sont montés sur les vergues, et nous avons quitté lentement la rade avec notre glorieux fardeau.

Quel triste retour, au lieu de la traversée de fêtes que nous rêvions! Des réceptions triomphales attendaient partout l'amiral. Saïgon avait sollicité l'honneur de sa visite, et c'eût été, à toutes les relâches, une succession d'ovations qui n'eussent fait que précéder celle plus grande encore que lui préparait la France!

3 juillet. — En mer.

Après une traversée rapide, malgré la mousson du sud-ouest qui souffle violemment sur les côtes de Cochinchine, nous arrivons à Singapore le 1er juillet. Nous y trouvons le *Parseval* qui rentre comme nous en France. C'est un débris de cette belle escadre de l'Extrême-Orient, si nombreuse que depuis cinquante ans on n'en avait pas vu de pareille et composée de si beaux bâtiments : elle était digne d'être commandée par l'amiral Courbet, et si la guerre eût continué, que n'eût-on pas pu faire avec de pareils moyens et un pareil chef!


Une pipe

6 juillet. — En mer.

Nous ne restons pas longtemps à Singapore, où nous rencontrons d'ailleurs peu de sympathie de la part des Anglais, et nous appareillons le 5 au soir. Pour éviter les grandes brises du sud-ouest qui, à cette époque, soufflent presque toujours en tempête à partir de Colombo jusqu'à Aden, nous passerons par la route des bâtiments à voiles le détroit de la Sonde. Cela nous rallongera beaucoup, mais

sera moins pénible pour le bâtiment et pour l'équipage. Ce dernier surtout a besoin de se remettre un peu des fatigues de l'hiver, et un séjour de quelques semaines dans les alizés du sud-est, que nous aurons presque constamment, sera d'un bon effet sur l'état sanitaire du bord.

Cette route du détroit de la Sonde est assez délicate à suivre en partant de Singapore; il y a une succession de détroits à traverser, dans lesquels il faut voir le plus clair possible, surtout avec un gros bâtiment comme le *Bayard*. Nous avons pris un pilote à Singapore, que nous devons laisser à Anjer; mais le brave homme, qui n'en est pourtant pas à son premier voyage, n'a pas l'air d'y voir très-clair. De plus, de forts grains comme ceux du Pot-au-Noir qui coupent brusquement la vue, ne sont pas pour faciliter la navigation dans ce détroit de Banca, dont les côtes basses et boisées se distinguent mal.

Nous sommes obligés de mouiller le soir, à neuf heures, pour attendre le jour.

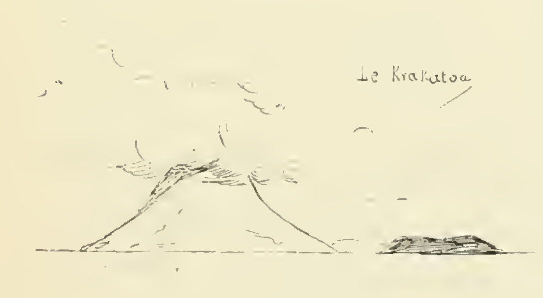
Pilote Malai

Le surlendemain, à cinq heures du matin, nous sommes par le travers du cap Saint-Nicolas, qui forme la pointe nord de Java, et qui est d'un aspect superbe avec ses hautes montagnes couvertes d'une végétation touffue et sa couronne de nuages blancs que le soleil levant colore légèrement. Nous défilons rapidement devant la côte, et nous apercevons bientôt, au pied des montagnes élevées de l'intérieur, le petit village d'Anjer, où nous laissons notre pilote. A la place de la belle ville florissante qui s'étendait autrefois dans cette plaine entourée de jardins, au milieu d'un véritable parc,

tant la végétation et le pays tout autour sont faits pour le plaisir des yeux, nous ne trouvons plus aujourd'hui que quelques misérables



cases. Cette épouvantable besogne est l'ouvrage du Krakatoa, dont nous apercevons mal dans la brume de l'ouest le tronc de cône couvert de nuages. Cette catastrophe, digne des temps bibliques, s'est accomplie en quelques heures. Une énorme lame est montée sur la terre, s'est étendue à plusieurs kilomètres dans l'intérieur jusqu'au pied de ces hautes montagnes que nous apercevons devant nous, éclairées par un beau soleil; puis, violemment rappelée en arrière, elle est rentrée à la plage, en enlevant tout ce qu'elle avait recouvert et en ne laissant à la place de la ville d'Anjer qu'une plaine dénudée et inculte, qui commence



seulement à se recouvrir d'une petite végétation timide.

Et pourtant un village se reforme sur ces plages à peine calmées


Pirogue de Java

de la dernière secousse, et des indigènes viennent vivre là, à deux pas du volcan qui, encore fumant et tressautant quelquefois, peut, par une seconde édition du dernier cataclysme, les engloutir comme leurs prédécesseurs.

Ce soir, à cinq heures, nous sommes hors du détroit de la Sonde et prenons le large. Nous relâcherons probablement à Mahé (îles Seychelles).

26 juillet. — Mahé. — Iles Seychelles.

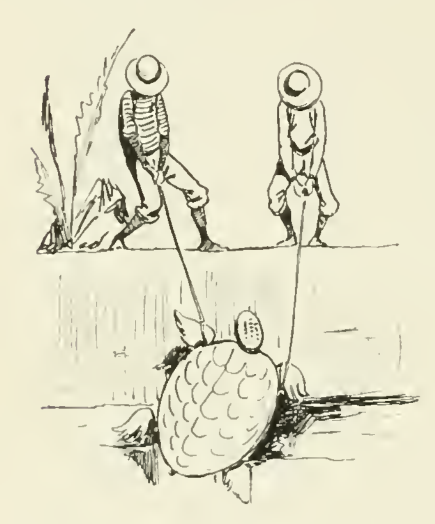
Le *Bayard* ne pouvant embarquer assez de charbon pour nous mener à Aden à grande vitesse, il nous faut prendre une allure économique. Nous avons toute la voilure dessus, aussitôt que l'alizé paraît vouloir prendre, mais cela ne nous aide pas beaucoup. Enfin nous filons une moyenne de huit nœuds, ce qui est bien peu quand c'est le chemin du retour qui s'allonge devant vous. Pourtant, nous jouissons d'une température si agréable, après les chaleurs accablantes des Pescadores, nous avons une si belle mer et un si beau temps, que nous ne regrettons guère la route du nord, qui nous eût valu beaucoup de tangage et encore plus de fatigues.

Le 23, à huit heures du matin, nous sommes en vue des îles Praslin, un peu embrumées; nous les laissons par tribord et arrivons devant

Port-Victoria, à deux heures de l'après-midi. L'aspect de cet archipel est très-curieux : ces îles sont pour la plupart très-élevées et à peine couvertes de végétation. Leurs plages sont garnies de véritables forêts de cocotiers. Tout autour d'elles de larges bancs de corail s'étendent assez loin : on les distingue facilement à la couleur de l'eau qui passe du bleu foncé des grandes profondeurs à un vert très-clair sur les bas-fonds. Le pilote vient nous prendre à l'entrée de la rade, et avec beaucoup de hardiesse nous mène mouiller, à travers un chenal sinueux, tout au fond du barachois. Nous sommes obligés d'affourcher et sommes à quelques mètres du corail devant et derrière, mais aussi tout près de la jetée où se fait le charbon. Malgré l'énorme approvisionnement qui devrait exister ici, nous ne voyons qu'un tout petit tas sur le terre-plein du magasin, et nous sommes assez désappointés quand on nous apprend que c'est tout ce que possède la colonie. Heureusement, il y en a deux cents tonnes, et c'est assez pour nous faire aller jusqu'à Aden.

La ville de Mahé ne se voit pas bien de la rade. On aperçoit quelques maisons tout à fait sur la plage, à demi cachées par la végétation et les cocotiers. Elles sont très-joliment placées, mais, dispersées à quelque distance les unes des autres, elles ne constituent pas une ville. Les promenades sont toutes magnifiques : il suffit de prendre le premier chemin qui se présente à vous pour être, au bout de quelques instants de marche, perdu en pleine flore tropicale, et, en particulier, la jolie route qui longe la baie dans l'ouest fait découvrir à chaque pointe une vue charmante sur la rade et la ville. Malheureusement, les voies de communication sont encore rares, en sorte qu'il n'y a pas grande variété dans les moyens de s'éloigner de Mahé.

La population, tout entière amenée de l'extérieur, est nègre. Les quelques colons venus de Maurice ou de Bourbon pour exploiter les cocotiers qui couvrent les îles, ont amené avec eux des noirs qui se sont ensuite fixés ici et que la culture y fait vivre. Depuis quelques années, il s'est déclaré une maladie du cocotier qui détruit rapidement les plantations; les colons se sont alors appliqués à la culture de la vanille, toute nouvelle dans le pays, et qui donne déjà d'excellents résultats.



Les cocotiers, dont il y a sur toutes les îles un nombre considérable, ne donnent pas tous ce fruit particulier à ce pays et que l'on appelle le coco double. Ce sont deux cocos juxtaposés, ou plutôt c'est un seul fruit dont le grand cercle est très-resserré, ce qui donne lieu à deux hémisphères. Les cocotiers qui le donnent ne poussent que sur l'île Praslin, et ce n'est d'ailleurs qu'une curiosité naturelle sans aucun intérêt commercial.

Nous avons été agréablement surpris en arrivant d'entendre tout le monde parler français. Ce n'est pas étonnant : ces îles nous ont appartenu pendant très-longtemps, et il n'y a pas un siècle qu'elles sont anglaises. Le plus grand nombre des colons sont Français; les autres venant de Maurice et de Bourbon, parlent couramment notre langue ; les nègres parlent le créole, et ils se sont toujours refusés à apprendre le moindre mot d'anglais.

Le pays est chaud, mais très-sain. Pourtant, il y a quelques

années, la petite vérole y fut apportée par un bâtiment de guerre anglais; elle se développa à terre et y fit de nombreuses victimes; elle a complétement disparu peu à peu.

Le pays produit beaucoup de bananes, d'oranges et de cocos, naturellement (dont ce n'est pas d'ailleurs la saison). La nourriture y serait très-bonne si l'on y pouvait avoir des bœufs; mais ils ne vivent pas ici, et il faut en faire venir à grands frais de Madagascar où de Maurice. La viande de boucherie est tout à fait un luxe.

Peu de bâtiments fréquentent les îles. Il y avait autrefois beaucoup de baleiniers américains, dont on ne voit plus maintenant que quelques rares représentants.



Nous sommes reçus avec une cordialité et un enthousiasme qui nous font bien plaisir à constater chez ces anciens sujets de la France qui regrettent encore leur ancienne protectrice et cherchent tous les moyens de lui manifester leur sympathie. Aussitôt après notre arrivée, le cercueil de l'amiral disparaissait sous les fleurs et les branches vertes : une grande couronne y était déposée, offerte par les *marins français des Seychelles*. Toute la journée une foule recueillie se presse à l'arrière du *Bayard* et s'agenouille pieusement.

L'évêque de Mahé, Français également, fait célébrer dans la cathédrale un service funèbre où il prend la parole. Il y a si longtemps qu'il n'a parlé le français, que son discours est un peu allongé par sa difficulté à s'exprimer, mais il n'en est que plus touchant; c'est avec empressement que tout le monde a accepté ce moyen de prouver ses sympathies à la France et à celui qui la représentait si

fièrement en Chine; aussi, l'église est pleine, et tout le reste de la journée les visiteurs se succèdent sous la dunette du *Bayard*. C'est un véritable événement pour la colonie que notre visite; les faits de ce genre sont rares. Nous recevons partout l'hospitalité la plus cordiale, et chacun s'ingénie à nous rendre notre séjour inoubliable dans ces îles charmantes.

Le commandant a envoyé la musique à terre : elle s'est installée sous les arbres de la promenade, et toute la population, accourue, l'entoure et ne bouge pas du début à la fin du programme. « Ce sera une date pour nous, nous dit un vieil habitant de l'île, que le passage du *Bayard* en rade, et dans quelques années, pour se rappeler l'âge d'un enfant ou tout autre fait important arrivé en 1885, on dira : Vous savez bien, c'est l'année où la musique du *Bayard* est venue jouer à terre. »

27 juillet.

Nous appareillons à cinq heures du matin, et si nous ne nous dirigions pas vers la France, c'est avec regret que nous dirions adieu à ces îles hospitalières, où son nom est si chéri et qui lui appartiennent de cœur.

29 juillet.

On me communique la pièce de vers suivante, due à un magasinier. En dépit de son exagération et de sa naïveté, elle montrera combien l'amiral Courbet était aimé et estimé des hommes qui servaient sous ses ordres.

L'AMIRAL COURBET A FOU-CHEOU

Nous étions une escadre et nous avions un maître,
Un maître comme peu l'on en verra peut-être.
Pendant un mois et plus de son gouvernement
Il attendit un ordre... et rien... c'était navrant!
Je l'ai vu quelquefois sans rien dire à personne,
Et j'ai lu sur le front de cette âme si bonne
Plus d'un souci... plus d'un malaise dans le cœur!
Qu'il en coûte, mon Dieu, pour être homme d'honneur!
Les gouvernants pour eux ont une politique
Qui sert leurs intérêts et non la République,
Et pendant tout ce temps qu'on met à jacasser,
Le Chinois, lui, s'empresse à tout fortifier.
Et puis de même, il a sa politique intruse,
Qui se compose, on sait, de fourberie et ruse :
On souffre au fond du cœur pour notre humanité,
Quand on voit chez un peuple autant de fausseté,
Et je comprends très-bien qu'on perde patience
A longtemps écouter ces gens pleins d'insolence.
Puis l'amiral Courbet pensait à l'*Hamelin*,
Le croiseur mutilé sauvé par le *Merlin*.
Je n'oublierai jamais ce pauvre capitaine,
Venant à l'amiral et lui montrant sa peine.
Il était tout en pleurs, et Courbet l'embrassant,
Comme un père eût pu faire à son plus tendre enfant,
Lui disait de ces mots qui calment la souffrance
Et mettent dans le cœur la joie et l'espérance...
Ah! ce jour, qui fut grand? Dites-le, s'il vous plaît.
Moi, je dis que ce fut notre amiral Courbet!

. . . .

Enfin, c'est le grand jour, et le pavois de France,
Appuyé du canon, dans les airs se balance.
Le *Lynx* a commencé le terrible combat,
Et la mort a frappé les hommes du *Volta*.
D'abord, c'est un enfant, puis le brave pilote
Qui, mourant, commandait la barre, la main haute.
L'amiral de l'arrière à l'avant s'est montré,
Il n'a pas un instant quitté le pont criblé :

Les morts et les blessés défilent aux passages,
Mais Courbet à lui seul enflammait les courages...
Hourrah pour la Patrie et pour notre amiral!
Les Chinois sont au fond. Allons! ce n'est pas mal!
Honneur! gloire à Courbet! C'est grâce à sa vaillance
Que l'on va désormais compter avec la France.
Vite, dans nos jardins, cueillez les belles fleurs,
Il n'en est pas de trop pour lui, mères et sœurs!
Il a renouvelé par l'art mathématique,
Par l'audace, appuyée d'un courage héroïque,
Les exploits immortels du bailli de Suffren,
Quand l'Anglais, sur les mers, se disait souverain.
Il a même fait plus, et jamais dans l'histoire
On n'a vu qu'un marin ait acquis tant de gloire :
Enfoncée l'Angleterre avec son grand Nelson!
Ce misérable amant d'une triste Hamilton!
Oh! sois fière, Patrie, et fais pour ce grand homme
Ce qu'un faisait jadis, pour le courage, à Rome!
Honneur! gloire à Courbet! au vainqueur de Fou-cheou!
Dont la devise dit : La Patrie avant tout!

1er août.

Nous venons de doubler le cap Guardafui. C'est le seul point délicat de la navigation de retour quand, comme nous, on passe par le sud. Pourtant, cette fois, notre dernière relâche était toute proche, et cela donnait plus de certitude à l'atterrissage.

Le 31 juillet, au lever du soleil, nous sommes en vue de terre; nous n'avons plus qu'à la suivre jusqu'au cap Guardafui, puis à venir sur bâbord et à courir sur Aden. Nous avons un temps magnifique, quoique un peu brumeux; mais le brouillard ne nous cache pas les gigantesques falaises qui forment Ras-Shenarif, le cap au sud de Guardafui. Nous le doublons à sept heures du soir, emportés par le courant violent qui nous fait franchir avec une vitesse de douze nœuds sur le fond toute cette partie de la route. La mer de l'arrière est moins forte que nous ne nous y attendions : il y a presque tou-

jours coup de vent ici en mousson de sud-ouest. Nous doublons Guardafui sans le voir, et nous mettons le cap sur Aden.

5 août.

Nous quittons Aden aujourd'hui, après deux jours de relâche. Nous ne sommes ici que des étrangers, et, à part quelques visites du consul français, aucune marque de sympathie ne nous est donnée.

Marchand d'Aden.

14 août.

Nous venons de passer le canal de Suez, et nous sommes en route pour Bone, où l'on nous envoie avant de nous donner les ordres définitifs d'arrivée en France. Il y a, paraît-il, le choléra à Toulon, et les belles cérémonies que l'on y avait préparées pour la réception du *Bayard* n'auront probablement pas lieu.

Pilote de la Mer Rouge.

La traversée du canal s'est effectuée au milieu des démonstrations affectueuses de toutes sortes. Le consul et toutes les autorités de la Compagnie, tous les Français résidant en Égypte ont tenu à se rendre à bord du *Bayard* et à donner un dernier hommage à son amiral. C'est là qu'eût commencé pour lui le triomphe, avant-goût de ce qui l'attendait en France, si nous le ramenions vivant.

Le pacha a tenu à Port-Saïd à assister au service célébré à bord, et

les représentants de toutes les marines présentes sur rade s'y trouvaient aussi.

24 août. — Rade des Salins (îles d'Hyères).

Nous avons enfin mouillé en France, mais nous y arrivons comme des pestiférés, et la nuit. Nous avons quitté Bone avant-hier, et nous étions ce soir en vue des hauteurs de la rade. On nous envoie ici, où se trouve l'escadre d'évolution, pour y déposer le corps de l'amiral, qui sera envoyé à Paris par un train spécial. La cérémonie aura lieu aux Invalides.

Nous entrons dans la baie à la nuit faite, et nous circulons au milieu de tous les cuirassés pour aller prendre notre poste de mouillage le plus près de terre possible. Pas un bruit sur rade. L'escadre paraît morte, et nous nous y glissons comme des intrus. Au clair de lune on distingue vaguement les masses noires des gros bâtiments et les taches blanches de quelques batteries flottantes. A terre, on aperçoit les maisons éclairées de la petite ville d'Hyères, qui aura l'honneur de recevoir la première le corps du commandant en chef de l'escadre de l'Extrême-Orient.

La nuit est calme et superbe. Pas un souffle de brise.





FIN



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8




LABOR
IMPROBVS
H P
OMNIA
VINCIT